UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00006860 1

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

5818
I

ŒUVRES
DE MOLIERE.

ŒUVRES
DE MOLIERE,

AVEC

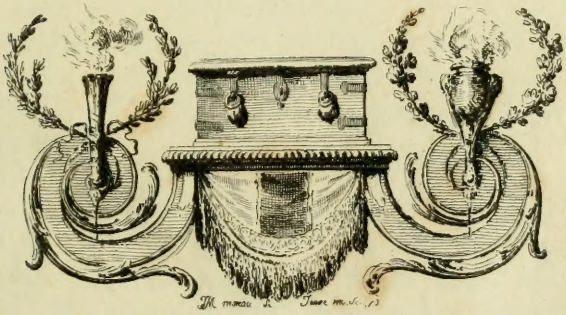
DES REMARQUES GRAMMATICALES,

DES AVERTISSEMENS

ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE PIÈCE.

PAR M. BRET.

TOME CINQUIÈME.

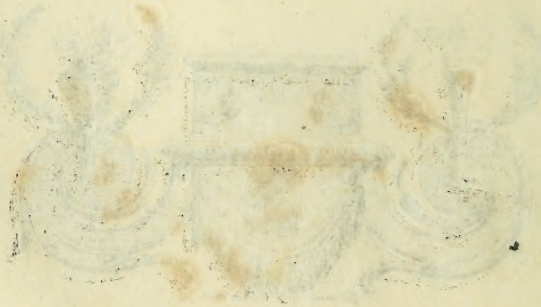


PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

An 13. — 1804.

PQ
1821
1804
E.5



L'AVARE,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR L'AVARE.

Cette comédie, en prose et en cinq actes, avoit été présentée au public en 1667. Le peu d'accueil qu'on lui fit alors, engagea Molière à la retirer; mais il ne désespéra point que les partisans du bon goût et de la vraie comédie n'en fissent concevoir par la suite une meilleure opinion.

Il la fit reparoître en effet le 9 septembre de l'année suivante, avec beaucoup moins de contradiction, quoique des circonstances particulières lui eussent fait, à cette reprise, un ennemi bien plus considérable que ceux de 1667. C'étoit l'illustre Racine, avec lequel il ne se trouvoit déjà plus, depuis la chûte d'Alexandre sur son théâtre.

Une critique d'Andromaque, sous le titre de *la folle Querelle*, eut, en 1668, plus de succès qu'elle n'en méritoit; et l'illusion du public, sur cette parodie, l'avoit fait attribuer à Molière, quoiqu'elle fût du comédien Subligny.

On sait combien Racine étoit délicat sur le cha-

pitre de sa gloire ; et l'erreur dans laquelle il étoit, avec une partie du public, sur le véritable auteur de *la folle Querelle*, ne lui permit pas d'abord de rendre assez de justice au nouveau chef-d'œuvre de Molière. Il alla même jusqu'à reprocher à Despréaux d'avoir ri seul au théâtre à une des représentations de l'Avare. *Je vous estime trop*, lui répondit le poëte satyrique, *pour croire que vous n'y avez pas ri vous-même, du moins intérieurement.* Il y a apparence que Racine, désabusé de l'opinion que Molière avoit cherché à lui nuire, ne compromit pas plus long-tems ses lumières et son goût, en continuant de fronder une pièce dont le succès devenoit chaque jour plus assuré.

Le préjugé qui avoit fait tomber le Festin de Pierre, parce qu'il étoit écrit en prose, avoit également nui (dit-on) au succès de l'*Avare* en 1667. Mais ce prétendu préjugé n'avoit pas empêché le *Pédant joué de Cyrano* de réussir en 1654. Et le Festin de Pierre étoit si peu digne de la raison supérieure de Molière, qu'il ne faut point chercher d'autres motifs de sa chûte, que la bizarrerie du sujet. Quant à l'*Avare*, il faut toujours se souvenir que les ennemis de notre auteur balancèrent le succès de presque tous ses chefs-d'œuvre. Ils avoient borné ses talens à la simple farce, pour laquelle ils vouloient bien lui accorder quelques dispositions. Il falloit que la voix publique étouffât par degrés leur manège et leur cabale.

On a fait voir, dans l'examen d'Amphitryon, comment Molière imitoit les anciens ; on n'entrera point, à l'égard de l'*Avare*, dans une discussion

aussi détaillée, parce que ce seroit prouver une seconde fois qu'il ne se proposoit des modèles que pour les surpasser. D'ailleurs, ce qu'il emprunta de Plaute, pour son *Avare*, est bien moins considérable que ce qu'il en avoit imité pour son Amphytrion.

Il y a dans l'Avare (dit M. de Voltaire) *quelques idés prises de Plaute, et embellies par Molière. Plaute avoit imaginé le premier de faire en même tems voler la cassette et séduire la fille de l'avare. C'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune homme qui vient avouer le rapt, et que l'autre prend pour le voleur. Mais on ose dire que Plaute n'a point assez profité de cette situation; il ne l'a inventée que pour la manquer. Que l'on en juge par ce seul trait: l'amant de la fille ne paroît que dans cette scène: il vient sans être annoncé ni préparé, et la fille elle-même n'y paroît point du tout* (1).

Tout le reste de la pièce (continue le même auteur) *est de Molière. Caractères, intrigues, plaisanteries; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'avare, parlant, peut-être mal-à-propos, aux spectateurs, acte 4, scène 9, dit: Mon voleur n'est-il point parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à*

(1) Elle paroît dans la pièce à la scène septième du quatrième acte. Il est vrai qu'elle n'y vient que pour crier qu'elle sent des tranchées, et qu'elle va accoucher.

Perii, mea nutrix! obsecro te, uterum dolet.
Juno Lucina, tuam fidem.....

rire. Quid est, quòd ridetis? Novi omnes, scio fures hìc esse complures; *et cet autre endroit encore, où ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième*, ostende tertiam.

Mais, si l'on veut connoître la différence du style de Plaute et du style de Molière, qu'on voye les portraits que chacun fait de son avare. Plaute dit, acte 2, scène 4 :

. . . . . *Clamat*
Suam rem periisse, seque eradicarier,
De suo tigillo fumus si quà exit foras,
Quin, cùm it dormitum, follem sibi obstringit ob gulam,
. . . . . *Ne quid animæ fortè amittat dormiens.*
Etiam ne obturat inferiorem gutturem? etc.

Il crie qu'il est perdu, qu'il est abîmé, si la fumée de son feu va hors de sa maison. Il se met une vessie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre son souffle. Se bouche-t-il aussi la bouche d'en-bas?

La comédie de l'*Avare* a été traduite ou imitée chez toutes les nations qui ont des théâtres. *Sadhwell*, auteur médiocre, anglois, la donna à Londres dans sa langue, du vivant même de Molière. La préface qu'il mit à la tête de sa traduction, respire l'orgueil et l'insolence. Il ose se croire au-dessus de Molière, parce qu'il a changé les noms des personnages, parce qu'il a embarrassé l'action de la pièce, et qu'il l'a remplie de grossiéretés. Comme cette imitation de *Sadhwell* a été traduite par M. du Bocage, on peut y renvoyer le lecteur. Les saletés y sont telles, que, quoi-

qu'imprimées déjà, on n'en permettroit pas ici la citation.

L'ouvrage de *Sadhwell* fut peu estimé à Londres, et M. *Fielding* entreprit, en 1733, une autre traduction de l'*Avare* de Molière. Son ouvrage, bien supérieur à celui de *Sadhwell*, a pourtant le défaut de toutes les pièces angloises (1), où l'action est toujours trop compliquée. Nos voisins, si profonds et si penseurs, n'ont point encore réfléchi que, lorsqu'il s'agit de tracer un caractère, l'art dramatique, ainsi que l'art de la peinture, dans lequel, à la vérité, ils sont peu célèbres encore, n'accable point le sujet principal par des accessoires qui puissent en détourner trop la vue.

Ce que les Anglois ont le plus admiré dans l'*Avare* de *Fielding*, c'est la singularité de caractère qu'il donna à Marianne, aimée par *Love-Gold*, ou l'*Avare*. Il en fait une coquette fieffée, qui aime Frédéric, son amant, mais qui se plaît à le désespérer, et qui se fait une honte bizarre d'avouer son penchant. Il est aisé de reconnoître à ces traits la contre-épreuve de la *Céliante* du *Philosophe marié*, qui avoit paru six ans avant la pièce angloise.

Le dénoûment de M. *Fielding*, que quelques-

(1) *Crown*, auteur anglois, qui a traduit la *Bérénice* de Racine, dit qu'il faut qu'une monnoie étrangère soit mise à la refonte, reçoive une nouvelle marque, et même qu'on y ajoute de la matière, afin qu'elle ait cours en Angleterre, et qu'elle devienne sterling.

uns de nos écrivains ont préféré à celui de Molière, peut au contraire paroître à d'autres une contradiction avec le sujet de la pièce. Mariane tire de *Love-Gold* un dédit de cent mille francs. Molière assurément se seroit bien gardé de faire commettre à son *Avare* une pareille sottise. Un dédit de cent mille francs est la folie d'un prodigue.

Mariane, dans ce dénoûment anglois, n'ayant voulu qu'effrayer son amant, en paroissant pencher pour *Love-Gold*, veut enfin se débarrasser du vieillard; et voici encore une nouveauté à l'angloise, c'est-à-dire, qu'on copie presque mot à mot le rôle de Clarisse dans le Grondeur, scène onze du second acte. *Love-Gold*, épouvanté de la dépense prodigieuse dont Mariane le menace, se croit trop heureux de la laisser à son fils avec les cent mille livres du dédit; ce qui n'est pas d'accord assurément avec le caractère.

On conviendra cependant que, dans quelques scènes ajoutées à l'*Avare* de Molière par M. *Fielding*, comme dans la scène troisième du premier acte, dans les septième et huitième scènes du troisième acte, il y a des détails ingénieux et tels qu'on pouvoit se les promettre d'un écrivain qui connoissoit et qui a peint si fidélement le cœur humain dans ses romans. Il faut convenir aussi que, par les changemens qu'il a faits, il a laissé la partie trop romanesque du dénoûment de l'*Avare* de Molière.

A l'égard des imitations de Molière, on en parlera dans les observations qui suivront les re-

marques grammaticales. On y répondra aussi aux différentes critiques qui, de notre tems, ont été faites de cet ouvrage, que Despréaux regardoit comme une des meilleures comédies de l'auteur.

ACTEURS.

HARPAGON, père de Cléante et d'Elise, et amoureux de Mariane.
ANSELME, père de Valère et de Mariane.
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.
ELISE, fille d'Harpagon.
VALERE, fils d'Anselme, et amant d'Elise.
MARIANE, fille d'Anselme.
FROSINE, femme d'intrigue.
MAITRE SIMON, courtier.
MAITRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.
LA FLECHE, valet de Cléante.
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.
BRINDAVOINE, } Laquais d'Harpagon.
LA MERLUCHE, }
UN COMMISSAIRE.

La Scène est à Paris, dans la maison d'Harpagon.

J. M. Moreau le Jne 1768 — D. Née Sculp.

L'AVARE.

L'AVARE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE, ELISE.

VALERE.

Hé quoi! charmante Elise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ? Je vous vois soupirer, hélas, au milieu de ma joie ! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux ; et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre ?

ELISE.

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas

même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude ; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrois.

VALERE.

Hé ! que pouvez-vous craindre, Elise, dans les bontés que vous avez pour moi ?

ELISE.

Hélas, cent choses à la fois ! L'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde ; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe paient le plus souvent les témoignages trop ardens d'un innocent amour.

VALERE.

Ah, ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres ! soupçonnez-moi de tout, Elise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela ; et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ELISE.

Ah, Valère, chacun tient les mêmes discours ! Tous les hommes sont semblables par les paroles, et ce n'est que les actions qui les découvrent différens.

VALERE.

Puisque les seules actions font connoître ce que nous sommes, attendez donc, au moins à juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux; et donnez-moi le tems de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ELISE.

Hélas! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle: je n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

VALERE.

Mais pourquoi cette inquiétude?

ELISE.

Je n'aurois rien à craindre, si tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois; et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnoissance où le ciel m'engage envers vous. Je me représente, à toute heure,

ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre ; cette générosité surprenante, qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes ; ces soins pleins de tendresse, que vous me fîtes éclater* après m'avoir tirée de l'eau ; et les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le tems ni les difficultés n'ont rebuté, et qui, vous faisant négliger et parens et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée; et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon père. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet, et c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir, mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres, et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentimens.

VALERE.

De tout ce que vous avez dit[f], ce n'est que par mon seul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque chose; et, quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde ; et l'excès de son avarice, et la manière austère dont il vit avec ses enfans, pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que, sur ce chapitre,

on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience; et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir [6].

ELISE.

Ah, Valère, ne bougez d'ici, je vous prie, et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père!

VALERE.

Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage, pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie, et de rapports de sentimens, je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables; et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance; et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins sont toujours de grandes dupes du côté de la flatterie, et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule, qu'on ne fasse avaler,

lorsqu'on l'assaisonne en louanges. La sincérité souffre un peu au métier que je fais ; mais quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux ; et puisqu'on ne sauroit les gagner que par-là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ELISE.

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

VALERE.

On ne peut pas ménager l'un et l'autre ; et l'esprit du père et celui du fils, sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce tems pour lui parler, et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ELISE.

Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCENE II.

CLEANTE, ELISE.

CLÉANTE.

Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; et je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ELISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE.

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez?

CLÉANTE.

Oui, j'aime. Mais avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour; que le ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite [h]; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien

moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre ; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence, que l'aveuglement de notre passion ; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire ; car enfin, mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez ?

CLÉANTE.

Non : mais j'y suis résolu ; et je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ELISE.

Suis-je, mon frère, une si étrange personne ?

CLÉANTE.

Non, ma sœur ; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, et j'appréhende votre sagesse.

ELISE.

Hélas ! mon frère, ne parlons point de ma sagesse ; il n'est personne qui n'en manque, du

moins une fois en sa vie ; et, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE.

Ah ! plût au ciel que votre ame, comme la mienne.....

ELISE.

Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.

CLÉANTE.

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable, et je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne-femme de mère qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentimens d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, et la console avec une tendresse qui vous toucheroit l'ame. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait ; et l'on voit briller mille graces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une..... Ah ! ma sœur, je voudrois que vous l'eussiez vue !

ELISE.

J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites ; et, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimiez.

CLÉANTE.

J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées [k], et que leur discrette conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une personne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille, et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ELISE.

Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE.

Ah ! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car enfin, peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir ? Hé ! que nous servira d'avoir

du bien, s'il ne nous vient que dans le tems que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés; si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentimens où je suis; et si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; et si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos desirs, nous le quitterons là tous deux, et nous nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si long-tems son avarice insupportable.

ELISE.

Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère[1], et que....

CLÉANTE.

J'entends sa voix; éloignons-nous un peu pour achever notre confidence, et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

SCÈNE III.[2]

HARPAGON, LA FLECHE.

HARPAGON.

Hors d'ici tout-à-l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître-juré filoux, vrai gibier de potence.

LA FLECHE *à part.*

Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

HARPAGON.

Tu murmures entre tes dents?

LA FLECHE.

Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons! Sors vîte, que je ne t'assomme.

LA FLECHE.

Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON.

Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

LA FLECHE.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON.

Va-t-en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furètent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLECHE.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

HARPAGON.

Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à ce qu'on fait? (*bas à part.*) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*haut.*) Ne serois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLECHE.

Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON.

Non, coquin, je ne dis pas cela. (*bas.*) J'enrage. (*haut.*) Je demande si, malicieusement, tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLECHE.

Hé ! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

HARPAGON, *levant la main pour donner un soufflet à la Fleche.*

Tu fais le raisonneur ? Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLECHE.

Hé bien ! je sors.

HARPAGON.

Attends : ne m'emportes-tu rien ?

LA FLECHE.

Que vous emporterois-je ?

HARPAGON.

Viens çà, que je voye. Montre-moi tes mains.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres ?

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON *montrant les haut-de-chausses de la Fleche.*

N'as-tu rien mis ici dedans ?

LA FLECHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON *tâtant le bas des haut-de-chausses de la Fleche.*

Ces grands haut-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe, et je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un [m].

LA FLECHE *à part.*

Ah ! qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint, et que j'aurois de joie à le voler !

HARPAGON.

Hé ?

LA FLECHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler ?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouillez bien par-tout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

(*Harpagon fouille dans les poches de la Fleche*).

LA FLECHE *à part.*

La peste soit de l'avarice et des avaricieux !

HARPAGON.

Comment ? que dis-tu ?

LA FLECHE.

Ce que je dis ?

HARPAGON.

Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

LA FLECHE.

Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux !

HARPAGON.

De qui veux-tu parler ?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils ces avaricieux ?

LA FLECHE.

Des vilains et des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entends par-là ?

LA FLECHE.

De quoi vous mettez-vous en peine ?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle.... Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON.

Non : mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLECHE.

Je ne nomme personne.

HARPAGON.

Je te rosserai si tu parles.

LA FLECHE.

Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu ?

LA FLECHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah, ah !

LA FLECHE *montrant à Harpagon une poche de son juste-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche : êtes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

LA FLECHE.

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Assurément ?

LA FLECHE.

Assurément.

HARPAGON.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

LA FLECHE *à part.*

Me voilà bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets sur ta conscience, au moins.

SCENE IV.

HARPAGON *seul.*

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort, et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là [3]. Certes, ce n'est pas une petite peine, de garder chez soi une grande somme d'argent ; et bienheureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense ! On n'est pas peu embarrassé à inventer, dans toute une maison, une cache fidèle ; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs ; et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

SCENE V.

HARPAGON, ÉLISE et CLÉANTE *parlant ensemble, et restant dans le fond du théâtre.*

HARPAGON *se croyant seul.*

Cependant, je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré, dans mon jardin, dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus d'or chez

(à part, appercevant Elise et Cléante.)

soi, est une somme assez... O ciel ! je me serai trahi moi-même ! la chaleur m'aura emporté, et je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant

(à Cléante et à Elise.)

tout seul. Qu'est-ce ?

CLÉANTE.

Rien, mon père.

HARPAGON.

Y a-t-il long-temps que vous êtes-là ?

ÉLISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu....

CLÉANTE.

Quoi, mon pere?

HARPAGON.

Là....

ÉLISE.

Quoi ?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLÉANTE.

Non.

HARPAGON.

Si fait, si fait.

ÉLISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenois en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disois qu'il est bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE.

Nous feignions à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON.

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON.

Plût à Dieu que je les eusse, les dix mille écus !

CLÉANTE.

Je ne crois pas....

HARPAGON.

Ce seroit une bonne affaire pour moi.

ÉLISE.

Ce sont des choses....

HARPAGON.

J'en aurois bon besoin.

CLÉANTE.

Je pense que....

HARPAGON.

Cela m'accommoderoit fort.

ÉLISE.

Vous êtes....

HARPAGON.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le temps est misérable.

CLÉANTE.

Mon Dieu ! mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON.

Comment ! j'ai assez de bien ? Ceux qui l'ont

dit, en ont menti. Il n'y a rien de plus faux; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ÉLISE.

Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON.

Cela est étrange, que mes propres enfans me trahissent, et deviennent mes ennemis.

CLÉANTE.

Est-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien?

HARPAGON.

Oui. De pareils discours, et les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours on viendra chez moi me couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

CLÉANTE.

Quelle grande dépense est-ce que je fais?

HARPAGON.

Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville? Je querellois hier votre sœur, mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au ciel, et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit-là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils: toutes vos manières me déplaisent fort; vous donnez furieusement dans le mar-

quis ; et, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE.

Hé ! comment vous dérober ?

HARPAGON.

Que sais-je, moi ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez [n] ?

CLÉANTE.

Moi, mon père ? c'est que je joue ; et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent qu je gagne.

HARPAGON.

C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsqu'on peut porter des cheveux de son crû, qui ne coûtent rien ! Je vais gager qu'en perruque et rubans, il y a du moins vingt pistoles ; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

CLÉANTE.

Vous avez raison.

HARPAGON.

Laissons cela, et parlons d'autres affaires.

(*appercevant Cléante et Elise qui se font des signes.*)

Hé ! (*bas à part.*) Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. (*haut.*) Que veulent dire ces gestes-là ?

ÉLISE.

Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier, et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON.

Et moi j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE.

C'est de mariage, mon père, que nous desirons vous parler.

HARPAGON.

Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ÉLISE.

Ah, mon père !

HARPAGON.

Pourquoi ce cri ? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose qui vous fait peur ?

CLÉANTE.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux de la façon que vous pouvez l'entendre, et nous craignons que nos sentimens ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON.

Un peu de patience ; ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux, et vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire ; et pour commencer par un bout, (*à Cléante.*) avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici ?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Et vous ?

ÉLISE.

J'en ai ouï parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille ?

CLÉANTE.

Une fort charmante personne.

HARPAGON.

Sa physionomie ?

CLÉANTE.

Tout honnête et plein d'esprit.

HARPAGON.

Son air et sa manière ?

CLÉANTE.

Admirables, sans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériteroit assez que l'on songeât à elle ?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Que ce seroit un parti souhaitable ?

CLÉANTE.

Très-souhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage ?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit satisfaction avec elle ?

CLÉANTE.

Assurément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté : c'est que j'ai peur

qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLÉANTE.

Ah ! mon père, le bien n'est pas considérable °, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentimens : car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'ame, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE.

Hé !

HARPAGON.

Comment ?

CLÉANTE.

Vous êtes résolu, dites-vous....

HARPAGON.

D'épouser Mariane.

CLÉANTE.

Qui ? Vous, vous ?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

CLÉANTE.

Il m'a pris tout-à-coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne sera rien. Allez vîte boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

SCENE VI.[3]

HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON.

Voilà de mes damoiseaux fluets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est-là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler; et pour toi, je te donne au Seigneur Anselme.

ÉLISE.

Au Seigneur Anselme ?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent et sage, qui

n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ÉLISE *faisant la révérence.*

Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ÉLISE *faisant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON *contrefaisant Elise.*

Je vous demande pardon, ma fille.

ELISE.

Je suis très-humble servante au Seigneur Anselme; mais (*faisant encore la révérence.*) avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON.

Je suis votre très-humble valet; mais, (*contrefaisant Elise.*) avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ELISE.

Dès ce soir?

HARPAGON.

Dès ce soir.

ÉLISE *faisant encore la révérence.*

Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON *contrefaisant encore Elise.*

Cela sera, ma fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ELISE.

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'est une chose où je te réduirai.

ELISE.

Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace ! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père ?

ELISE.

Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte ?

HARPAGON.

C'est un parti où il n'y a rien à redire; et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ELISE.

Et moi, je gage qu'il ne sauroit être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON *appercevant Valère de loin.*

Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire?

ELISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement?

ELISE.

Oui; j'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

SCENE VII.[4]

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison de ma fille ou de moi.

VALERE.

C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sais-tu bien de quoi nous parlons?

VALERE.

Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON.

Je veux, ce soir, lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALERE.

Ce que j'en dis?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Hé, hé!

HARPAGON.

Quoi?

VALERE.

Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment, et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait; et....

HARPAGON.

Comment? Le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Sauroit-elle mieux rencontrer?

VALERE.

Cela est vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudroit au moins quelque tems pour voir si son inclination pourroit s'accorder avec.....

HARPAGON.

C'est une occasion qu'il faut prendre vîte aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas ; et il s'engage à la prendre sans dot.

VALERE.

Sans dot?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Ah! je ne dis plus rien. Voyez-vous? Voilà une raison tout-à-fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON.

C'est pour moi une épargne considérable.

VALERE.

Assurément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut le croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie ; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort,

ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Vous avez raison : voilà qui décide tout; cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions, l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentimens, rend un mariage sujet à des accidens très-fâcheux.

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Ah! il n'y a pas de réplique à cela ; on le sait bien. Qui diantre peut aller là-contre? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeroient mieux ménager la satisfaction de leurs filles, que l'argent qu'ils pourroient donner; qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, et chercheroient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui, sans cesse, y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie ; et que....

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il est vrai ; cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de résister à une raison comme celle-là ?

HARPAGON *à part, regardant du côté du jardin.*

Ouais ! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudroit à mon argent ? (*à Valère.*) Ne bougez ; je reviens tout-à-l'heure.

SCENE VIII.

ELISE, VALERE.

ELISE.

Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

VALERE.

C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentimens, est le moyen de tout gâter ; et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéramens ennemis de toute résistance, des naturels retifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison [P], et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de

consentir à ce qu'il veut; vous en viendrez mieux à vos fins; et.....

ELISE.

Mais ce mariage, Valère!

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.

ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir?

VALERE.

Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, si on appelle des médecins.

VALERE.

Vous moquez-vous? Y connoissent-ils quelque chose? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira; ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

SCENE IX.

HARPAGON, ELISE, VALERE.

HARPAGON *à part dans le fond du théâtre.*

Ce n'est rien, Dieu merci.

VALERE, *sans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout; et si votre amour, belle Elise, est capable d'une fermeté... (*appercevant Harpagon.*) Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait; et lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon; voilà bien parler cela!

VALERE.

Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu, et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment! j'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. (*à Elise.*) Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que

le ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALERE *à Elise.*

Après cela, résistez à mes remontrances.

SCENE X.

HARPAGON, VALERE.

VALERE.

Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisois.

HARPAGON.

Oui; tu m'obligeras, certes.

VALERE.

Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela est vrai. Il faut....

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout-à-l'heure.

VALERE *adressant la parole à Elise, en s'en allant du côté par où elle est sortie.*

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les

choses du monde, et vous devez rendre graces au ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans; et sans dot tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité.

HARPAGON.

Ah! le brave garçon! Voilà parler comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE. [1]

CLÉANTE, LA FLECHE.

CLÉANTE.

Ah! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avois-je pas donné ordre....

LA FLECHE.

Oui, monsieur. Je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais monsieur votre père, le plus mal gracieux des hommes, m'a chassé dehors [a] malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE.

Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais. Depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLECHE.

Votre père amoureux?

CLÉANTE.

Oui: et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLECHE.

Lui se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-

t-il ! Se moque-t-il du monde, et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

CLÉANTE.

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLECHE.

Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour?

CLÉANTE.

Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on fait[b] ?

LA FLECHE.

Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent, sont bien malheureux ; et il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des Fesses-Matthieux.

CLÉANTE.

L'affaire ne se fera point?

LA FLECHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLECHE.

Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLECHE.

Ah! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin de se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE.

Et principalement ma mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLECHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire.

Supposé que le prêteur voye toutes ses suretés, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair, et

net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé.

CLÉANTE.

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLECHE.

Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit.

CLÉANTE.

Au denier dix-huit ? Parbleu ! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLECHE.

Cela est vrai.

Mais, comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

CLÉANTE.

Comment, diable ! quel Juif ! Quel Arabe est-ce-là ? C'est plus qu'au denier quatre.

LA FLECHE.

Il est vrai ; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE.

Que veux-tu que je voye ? J'ai besoin d'argent, et il faut que je consente à tout.

LA FLECHE.

C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE.

Il y a encore quelque chose ?

LA FLECHE.

Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres ; et pour les mille écus restans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes, bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis, de bonne-foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.

CLÉANTE.

Que veut dire cela ?

LA FLECHE.

Ecoutez le mémoire.

Premièrement, un lit de quatre pieds à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courtepointe de même : le

tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.

Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Aumale rose sèche, avec le molet et les franges de soie.

CLÉANTE.

Que veut-il que je fasse de cela ?

LA FLECHE.

Attendez.

Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gombaud et de Macé.

Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles.

CLÉANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu ?...

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

Plus, trois grands mousquets tout garnis de nacre de perle, avec les fourchettes assortissantes.

Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues et trois récipiens, fort utiles pour ceux qui sont curieux de distiller.

CLÉANTE.

J'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

Plus, un trou-madame et un damier, avec un jeu de l'oie, renouvelé des Grecs, fort propre à passer le tems lorsque l'on n'a que faire.

Plus, une peau de lézard de trois pieds et demi, remplie de foin : curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout ci dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres et rabaissé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.

CLÉANTE.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est ! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable ; et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse ? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela; et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut, car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLECHE.

Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance,

achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son bled en herbe.

CLÉANTE.

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits, par la maudite avarice des pères; et on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent!

LA FLECHE.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre sa vilainie le plus posé homme du monde[c]. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; et, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle: mais, à vous dire vrai, il me donneroit, par ses procédés, des tentations de le voler, et je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voye encore.

SCENE II.

HARPAGON, Maître SIMON, CLEANTE, *et* LA FLECHE *dans le fond du théâtre.*

M.e SIMON.

Oui, monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent; ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, Maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter [d], et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez?

M.e SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond; et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, Maître

Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

M.e SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE *bas à Cléante, reconnoissant M.e Simon.*

Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre père !

CLÉANTE *bas à la Flèche.*

Lui auroit-on appris qui je suis, et serois-tu pour me trahir ?

M.e SIMON *à la Flèche.*

Ah, ah ! vous êtes bien pressé ! Qui vous a dit que c'étoit céans ? (*à Harpagon.*) Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis ; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela ; ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON.

Comment ?

M.e SIMON *montrant Cléante.*

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON.

Comment, pendard ! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités ?

CLÉANTE.

Comment, mon père! c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions ?

(*M.e Simon s'enfuit, et la Flèche va se cacher.*)

SCÈNE III.

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables ?

CLÉANTE.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles ?

HARPAGON.

Oses-tu bien, après cela, paroître devant moi?

CLÉANTE.

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

HARPAGON.

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parens t'ont amassé avec tant de sueurs ?

CLÉANTE.

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de sacrifier gloire et réputation au desir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêt, sur les plus infâmes subtilités qu'ayent jamais inventées les plus célèbres usuriers?

HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin ; ôte-toi de mes yeux !

CLÉANTE.

Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (*seul.*) Je ne suis pas fâché de cette aventure ; et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

SCENE IV.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

Monsieur....

HARPAGON.

Attendez un moment : je vais revenir vous parler. (*à part.*)
Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCENE V.

LA FLECHE, FROSINE.

LA FLECHE, *sans voir Frosine.*

L'aventure est tout-à-fait drôle ! Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes ; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE.

Hé ! c'est toi, mon pauvre la Fleche ! D'où vient cette rencontre ?

LA FLECHE.

Ah, ah ! c'est toi, Frosine ! Que viens-tu faire ici ?

FROSINE.

Ce que je fais par-tout ailleurs : m'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens, et profiter, du mieux qu'il m'est possible, des petits talens que je puis avoir. Tu sais que, dans ce monde, il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi, le ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et l'industrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis ?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'espère une récompense.

LA FLECHE.

De lui ? Ah ! ma foi, tu seras bien fine, si tu en tires quelque chose ; et je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE.

Il y a certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLECHE.

Je suis votre valet ; et tu ne connois pas encore le Seigneur Harpagon. Le Seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins

humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnoissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié, tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes graces et ses caresses, et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais, *je vous donne*, mais *je vous prête le bon jour*[2].

FROSINE.

Mon Dieu! je sais l'art de traire les hommes[3]; j'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse[4], de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLECHE.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde; et l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur et que vertu; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions : c'est le frapper par son endroit mortel; c'est lui percer le cœur; c'est lui arracher les entrailles; et si.... Mais il revient: je me retire.

SCENE VI.

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON.

(*bas.*) (*haut.*)
Tout va comme il faut. Hé bien! qu'est-ce, Frosine?

FROSINE.

Ah! mon Dieu, que vous vous portez bien, et que vous avez-là un vrai visage de santé!

HARPAGON.

Qui, moi?

FROSINE.

Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

HARPAGON.

Tout de bon?

FROSINE.

Comment! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON.

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE.

Hé bien! qu'est-ce que cela, soixante ans? Voilà

bien de quoi !... c'est la fleur de l'âge, cela ; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vrai ; mais vingt années de moins, pourtant, ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois ?

FROSINE.

Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh ! que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie !

HARPAGON.

Tu te connois à cela ?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah ! mon Dieu, quelle ligne de vie !

HARPAGON.

Comment ?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là ?

HARPAGON.

Hé bien ! qu'est-ce que cela veut dire ?

FROSINE.

Par ma foi, je disois cent ans; mais vous passerez les six vingts.

HARPAGON.

Est-il possible ?

FROSINE.

Il faudra vous assommer, vous dis-je ; et vous mettrez en terre et vos enfans, et les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux ! Comment va notre affaire.

FROSINE.

Faut-il le demander ? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai, sur-tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde, que je ne trouve en peu de tems le moyen d'accoupler ; et je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le Grand-Turc avec la République de Venise [5]. Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous; et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, et prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON.

Qui a fait réponse ?...

FROSINE.

Elle a reçu la proposition avec joie ; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

HARPAGON.

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au Seigneur Anselme ; et je serai bien aise qu'elle soit du régal.

FROSINE.

Vous avez raison. Elle doit, après dîner, rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

HARPAGON.

Hé bien ! elles iront ensemble dans mon carrosse, que je leur prêterai.

FROSINE.

Voilà justement son affaire.

HARPAGON.

Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci ? Car, encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE.

Comment ! c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

HARPAGON.

Douze mille livres de rente !

FROSINE.

Oui. Premiérement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommé exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme ; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu : ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de nos quartiers qui a perdu, à trente et quarante, vingt mille francs cette année : n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille li-

vres ; et mille écus que nous mettons pour la nourriture ; ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

HARPAGON.

Oui : cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'a rien de réel [6].

FROSINE.

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

HARPAGON.

C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai point donner quittance de ce que je ne reçois pas ; et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE.

Mon Dieu ! vous toucherez assez ; et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois ; les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs semblables, et ne cherchent que leur compagnie ; j'ai peur qu'un

homme de mon âge ne soit pas de son goût ; et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah ! que vous la connoissez mal ! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle ?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entendu parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans ; et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire ; et il n'y a pas quatre mois encore, qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON.

Sur cela seulement ?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans ; et sur-tout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis-là une chose toute nouvelle.

FROSINE.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes ; mais que pensez-vous que ce soit ? Des Adonis, des Céphales, des Pâris et des Apollons ? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable. Voilà ce que je n'aurois jamais pensé ; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens pour les aimer ! ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau, et je voudrois bien savoir quel ragoût il y a à eux !

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fieffée. Touver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins, et peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours : avec leur ton de poule laitée, leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs haut-de-chausses tout tombans, et leurs estomacs débraillés !

FROSINE.

Hé ! cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous ! Voilà un homme, cela ; il y a de quoi satisfaire à la vue ; et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien ?

FROSINE.

Comment ? vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous

plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voye marcher. Voilà un corps taillé, libre et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion qui me prend de tems en tems [7].

FROSINE.

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grace à tousser.

HARPAGON.

Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

FROSINE.

Non ; mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON.

Tu as bien fait, et je t'en remercie.

FROSINE.

J'aurois, monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent (*Harpagon prend un air sérieux*) ; et vous pourriez faci-

lement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend un air gai.*) Ah! que vous lui plairez, et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable! Mais sur-tout elle sera charmée de votre haut-de-chausse attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous; et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE.

En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-à-fait grande. (*Harpagon reprend son air sérieux.*) Je suis ruinée si je le perds; et quelque petite assistance me rétabliroit mes affaires. Je voudrois que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend son air gai.*) La joie éclatoit dans ses yeux au récit de vos qualités: et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entiérement conclu.

HARPAGON.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE.

Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore un air sérieux*) Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE.

Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON.

Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE.

Je ne vous importunerois pas, si je ne m'y voyois forcée par la nécessité.

HARPAGON.

Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE.

Ne me refusez pas la grace dont je vous sollicite [h]. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que.....

HARPAGON.

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusques à tantôt.

FROSINE *seule.*

Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diables. Le ladre a été ferme à toutes mes attaques; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation; et j'ai l'autre côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALERE, Dame CLAUDE, *tenant un balai*; Maître JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

ALLONS, venez-çà tous [1], que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude; commençons par vous. Bon! vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer par-tout; et sur-tout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et, s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

M.e JACQUES *à part.*

Châtiment politique.

HARPAGON *à dame Claude.*

Allez.

SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALERE, Maître JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinens de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire, lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M.e JACQUES *à part.*

Oui. Le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos souguenilles, monsieur?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les personnes, et gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous savez bien, monsieur, qu'un des devans

de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler....

HARPAGON *à la Merluche.*

Paix : rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde.

(*à Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au-devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*)

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

SCENE III.

HARPAGON, CLÉANTE, ELISE, VALERE, Maître JACQUES.

HARPAGON.

Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maitresse qui vous doit venir visiter, et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis ?

ELISE.

Oui, mon père.

SCENE IV.

HARPAGON, CLÉANTE, VALERE, Maître JACQUES.

HARPAGON.

Et vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE.

Moi, mon père? Mauvais visage! Et par quelle raison?

HARPAGON.

Mon Dieu, nous savons le train des enfans dont les pères se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande, sur-tout, de régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE.

A vous dire, le vrai, mon père, je ne puis

pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère. Je mentirois, si je vous le disois ; mais, pour ce qui est de la bien recevoir et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde, au moins.

CLÉANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez sagement.

SCENE V.

HARPAGON, VALERE, Maître JACQUES.

HARPAGON.

Valère, aide-moi à ceci. Or-çà, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

M.e JACQUES.

Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

M.e JACQUES.

Mais à qui des deux le premier ?

HARPAGON.

Au cuisinier.

M.e JACQUES.

Attendez-donc, s'il vous plaît.

(*M.e Jacques ôte sa casaque de cocher, et paroît vêtu en cuisinier.*)

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie est-ce-là?

M.e JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

M.e JACQUES *à part.*

Grande merveille !

HARPAGON.

Dis-moi un peu : Nous feras-tu bonne chère ?

M.e JACQUES.

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable, toujours de l'argent ! Il semble

qu'ils n'ayent autre chose à dire ; de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent ! toujours parler d'argent ! Voilà leur épée de chevet, de l'argent.

VALERE.

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant ; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

M.e JACQUES.

Bonne chère avec peu d'argent !

VALERE.

Oui.

M.e JACQUES *à Valère.*

Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier ; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

M.e JACQUES.

Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah! je veux que tu me répondes.

M.e JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix, mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

M.e JACQUES.

Hé bien! il faudra quatre grands potages, et cinq assiettes... Potages... Entrées...[2]

HARPAGON.

Que diable! voilà pour traiter une ville toute entière.

M.e JACQUES.

Rôt...

HARPAGON *mettant la main sur la bouche de M.e Jacques.*

Ah! traître, tu manges tout mon bien.

M.e JACQUES.

Entremets...

HARPAGON *mettant encore la main sur la bouche de M.e Jacques.*

Encore ?

VALERE *à M.e Jacques.*

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ; et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON.

Il a raison.

VALERE.

Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans le repas qu'on donne ; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger* [3].

HARPAGON.

Ah ! que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aye entendu de ma vie : *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi....* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VALERE.

Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON.

(*à M.e Jacques.*) (*à Valère.*)

Oui. Entends-tu ? Qui est le grand homme qui a dit cela ?

VALERE.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON.

Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALERE.

Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire ; je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

M.e JACQUES.

Tant mieux ! j'en aurai moins de peine.

HARPAGON *à Valère.*

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord ; quelque bon harricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALERE.

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

M.e JACQUES.

Attendez ; ceci s'adresse au cocher.

(*M.e Jacques remet sa casaque.*)

Vous dites....

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carrose, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

M.e JACQUES.

Vos chevaux, monsieur ? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière : les pauvres bêtes n'en ont point ; et ce seroit mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des fantômes ou des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades ! Ils ne font rien.

M.e JACQUES.

Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, et de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués. Car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche ; et c'est être,

monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON.

Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

M.e JACQUES.

Non, monsieur, je n'ai point le courage de les mener, et je ferois conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse ? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

VALERE.

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire ; aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

M.e JACQUES.

Soit. J'aime encore mieux qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

VALERE.

Maître Jacques fait bien le raisonnable !

M.e JACQUES.

Monsieur l'Intendant fait bien le nécessaire !

HARPAGON.

Paix.

M.e JACQUES.

Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs;

et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car, enfin, je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aye ; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON.

Pourrois-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi [4] ?

M.e JACQUES.

Oui, monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

M.e JACQUES.

Pardonnez-moi ; je sais fort bien que vous vous mettrez en colère.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

M.e JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque par-tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent bro-

cards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les Quatre-Tems et les Vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le tems des étrennes ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fites assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton; celui-ci, que l'on vous surprit, une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; et que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise ? On ne sauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse Matthieu.

HARPAGON *en battant M.e Jacques.*

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

M.e JACQUES.

Hé bien ! ne l'avois-je pas deviné ? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

SCENE VI.

VALERE, MAITRE JACQUES.

VALERE *riant.*

A ce que je puis voir, Maître Jacques, on paye mal votre franchise.

M.e JACQUES.

Morbleu ! Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera : ne venez point rire des miens.

VALERE.

Ah ! monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

M.e JACQUES *à part.*

Il file doux. Je veux faire le brave, et, s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. (*haut.*) Savez-vous bien, monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi, et que si vous

m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte?

(*M.e Jacques pousse Valère jusqu'au bout du théâtre, en le menaçant.*)

VALERE.

Hé ! doucement.

M.e JACQUES.

Comment, doucement ? Il ne me plaît pas, moi.

VALERE.

De grace !

M.e JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALERE.

Monsieur maître Jacques.

M.e JACQUES.

Il n'y a point de monsieur maître Jacques, pour un double. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALERE.

Comment ! un bâton ?

(*Valère fait reculer maître Jacques à son tour.*)

M.e JACQUES.

Hé ! je ne parle pas de cela.

VALERE.

Savez-vous bien, monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même ?

M.e JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin de cuisinier.

M. JACQUES.

Je le sais bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoissez pas encore?

M.e JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALERE.

Vous me rosserez, dites-vous ?

M.e JACQUES.

Je le disois en raillant.

VALERE.

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.

(*donnant des coups de bâton à M.e Jacques.*)

Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

M.e JACQUES *seul.*

Peste soit la sincérité ! c'est un mauvais métier : désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître ; il a quelque droit de me battre : mais, pour ce monsieur l'Intendant, je m'en vengerai, si je puis.

SCENE VII.

MARIANE, FROSINE, MAITRE JACQUES.

FROSINE.

Savez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis ?

M.e JACQUES.

Oui, vraiment, il y est; je ne le sais que trop.

FROSINE.

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

SCENE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Ah ! que je suis, Frosine, dans un étrange état, et, s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue !

FROSINE.

Mais pourquoi, et quelle est votre inquiétude?

MARIANE.

Hélas! me le demandez-vous ? Et ne vous figu-

rez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser; et je connois à votre mine, que le jeune blondin dont vous m'avez parlé, vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE.

Oui. C'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez-nous, ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez-vous su quel il est?

MARIANE.

Non; je ne sais point quel il est. Mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer; que si l'on pouvoit mettre les choses à mon choix, je le prendrois plutôt qu'un autre, et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu tous ces blondins sont agréables, et débitent fort bien leur fait; mais la plupart sont gueux comme des rats; et il vaut mieux, pour vous, de prendre un vieux mari qui vous

donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux; mais cela n'est pas pour durer; et sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choses.

MARIANE.

Mon Dieu! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un; et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt; et ce doit être-là un des articles du contrat. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois! Le voici en propre personne.

MARIANE.

Ah! Frosine, quelle figure!

SCENE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les appercevoir ; mais enfin, c'est avec des lunettes qu'on observe les astres ; et je maintiens et garantis que vous êtes un astre; mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE.

C'est qu'elle est encore toute surprise : et puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

HARPAGON.

(*à Frosine.*) (*à Mariane.*)
Tu as raison. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

SCENE X.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

Je m'acquitte bien tard, madame, d'une telle visite.

ÉLISE.

Vous avez fait, madame, ce que je devois faire, et c'étoit à moi de vous prévenir.

HARPAGON.

Vous voyez qu'elle est grande ; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE *bas à Frosine.*

Oh, l'homme déplaisant !

HARPAGON *bas à Frosine.*

Que dit la belle ?

FROSINE.

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE *à part.*

Quel animal !

HARPAGON.

Je vous suis trop obligé de ces sentimens.

MARIANE *à part.*

Je n'y puis plus tenir.

SCENE XI.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON.

Voici mon fils aussi qui vous vient faire la révérence.

MARIANE *bas à Frosine.*

Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE *à Mariane.*

L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfans ; mais je serai bientôt défait de l'un et de l'autre.

CLÉANTE *à Mariane.*

Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où, sans doute, je ne m'attendois pas; et mon père ne m'a pas peu surpris,

lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avoit formé.

MARIANE.

Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue, qui m'a surprise autant que vous, et je n'étois point préparée à une telle aventure.

CLÉANTE.

Il est vrai que mon père, madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie que l'honneur de vous voir : mais, avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi ; et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns ; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra ; que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts ; et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que, si les choses dépendoient de moi, cet hymen ne se feroit point.

HARPAGON.

Voilà un compliment bien impertinent ! Quelle belle confession à lui faire !

MARIANE.

Moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales ; et que, si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurois pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serois fort fâchée de vous causer du déplaisir ; et, si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON.

Elle a raison. A sot compliment, il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils ; c'est un jeune sot qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit, ne m'a point du tout offensée ; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentimens. J'aime de lui un aveu de la sorte ; et, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en estimerois bien moins.

HARPAGON.

C'est beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le tems le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentimens.

CLÉANTE.

Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer, et je prie instamment madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance! il continue encore plus fort.

CLÉANTE.

Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARPAGON.

Encore! avez-vous envie de changer de discours?

CLÉANTE.

Hé bien! puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerois aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, madame, le bonheur de vous posséder est, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse; et les obstacles les plus puissans...

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE.

C'est un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un interprète comme vous. Allons, donnez des sièges.

FROSINE.

Non; il vaut mieux, de ce pas, que nous allions à la foire, afin d'en revenir plutôt, et d'avoir tout le tems ensuite de nous entretenir.

HARPAGON *à Brindavoine.*

Qu'on mette donc les chevaux au carrosse.

SCENE XII.[6]

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE.

J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de

citrons doux, et de confitures, que j'ai envoyé quérir de votre part.

HARPAGON *bas à Valère.*

Valère!

VALERE *à Harpagon.*

Il a perdu le sens.

CLÉANTE.

Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

CLÉANTE.

Avez-vous jamais vu, madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt?

MARIANE.

Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE *ôtant du doigt de son père le diamant, et le donnant à Mariane.*

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il est fort beau, sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉANTE *se mettant au-devant de Mariane, qui veut rendre le diamant.*

Non, madame : il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous fait.

HARPAGON.

Moi ?

CLÉANTE.

N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous ?

HARPAGON *bas à son fils.*

Comment ?

CLÉANTE *à Mariane.*

Belle demande ! Il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE.

Je ne veux point....

CLÉANTE *à Mariane.*

Vous moquez-vous ? Il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON *à part.*

J'enrage.

MARIANE.

Ce seroit....

CLÉANTE *empêchant toujours Mariane de rendre le diamant.*

Non, vous dis-je : c'est l'offenser.

MARIANE.

De grace....

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON *à part.*

Peste soit....

CLÉANTE.

Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON *bas à son fils.*

Ah ! traître.

CLÉANTE *à Mariane.*

Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON *bas à son fils, en le menaçant.*

Bourreau que tu es !

CLÉANTE.

Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder ; mais elle est obstinée.

HARPAGON *bas à son fils, en le menaçant.*

Pendard !

CLÉANTE.

Vous êtes cause, madame, que mon père me querelle.

HARPAGON *bas à son fils, avec les mêmes gestes.*

Le coquin !

CLÉANTE *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, madame, ne résistez pas davantage.

FROSINE *à Mariane.*

Mon Dieu ! que de façons ! Gardez la bague, puisque monsieur le veut.

MARIANE *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant, et je prendrai un autre tems pour vous la rendre.

SCENE XIII.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Dis-lui que je suis empêché [1], et qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous demande pardon; je reviens tout-à-l'heure.

SCENE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE *courant et faisant tomber Harpagon.*

Monsieur....

HARPAGON.

Ah ! je suis mort.

CLÉANTE.

Qu'est-ce, mon père ? Vous êtes-vous fait mal ?

HARPAGON.

Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALERE *à Harpagon.*

Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE *à Harpagon.*

Monsieur, je vous demande pardon ; je croyois bien faire d'accourir vîte.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici, bourreau ?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON.

Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE.

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

SCENE XV.

HARPAGON, VALERE.

HARPAGON.

Valere, aye un peu l'œil à tout cela, et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALERE.

C'est assez.

HARPAGON *seul.*

O fils impertinent! As-tu envie de me ruiner?

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

CLÉANTE.

RENTRONS ici ; nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oui, madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses ; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE.

C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous ; et je vous conjure, madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout

ceci, avertie de votre affaire ? Je vous aurois, sans doute, détourné cette inquiétude [k], et n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE.

Que veux-tu ? C'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres ?

MARIANE.

Hélas ! suis-je en pouvoir de faire des résolutions [l] ? Et dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits ?

CLÉANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur, que de simples souhaits ? Point de pitié officieuse ? Point de secourable bonté ? Point d'affection agissante ?

MARIANE.

Que saurois-je vous dire ? Mettez-vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même : je m'en remets à vous ; et je vous crois trop raisonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.

CLÉANTE.

Hélas ! où me réduisez-vous, que de me renvoyer [m] à ce que voudront permettre les fâcheux sentimens d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance ?

MARIANE.

Mais que voulez-vous que je fasse ? Quand je pourrois passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurois me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle ; employez tous vos soins à gagner son esprit. Vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez ; je vous en donne la licence [n] ; et s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je sens pour vous.

CLÉANTE.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous servir ?

FROSINE.

Par ma foi, faut-il le demander ? je le voudrois de tout mon cœur. Vous savez que, de mon naturel, je suis assez humaine. Le ciel ne m'a point fait l'ame de bronze, et je n'ai que trop de tendresse à rendre [o] de petits services, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci ?

CLÉANTE.

Songe un peu, je te prie.

MARIANE.

Ouvre-nous des lumières [p].

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

(*a Mariane.*)

Ceci est assez difficile. Pour votre mère, elle n'est pas tout-à-fait déraisonnable, et peut-être pourroit-on la gagner et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. (*à Cléante.*) Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse; et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même, et tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison; je le sais bien. C'est-là ce qu'il faudroit; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : si nous avions quel-

que femme un peu sur l'âge, qui fût de mon talent, et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de la Basse-Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce seroit une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle seroit éperdûment amoureuse de lui, et souhaiteroit de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition. Car enfin, il vous aime fort, je le sais; mais il aime un peu plus l'argent; et quand, ébloui de ce leurre; il auroit une fois consenti à ce qui vous touche, il importeroit peu, ensuite, qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquise.

CLÉANTE.

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE.

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui sera notre fait.

CLÉANTE.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnoissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante

Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère ; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez sans réserve les graces éloquentes, les charmes tout-puissans que le ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche, et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, et de ces caresses touchantes, à qui je suis persuadé qu'on ne sauroit rien refuser.

MARIANE.

J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

SCENE II.

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

HARPAGON *à part, sans être apperçu.*

Ouais, mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère ; et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque mystère là-dessous ?

ELISE.

Voilà mon père.

HARPAGON.

Le carrosse est tout prêt; vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE.

Puisque vous n'y allez pas; mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON.

Non : demeurez. Elles iront toutes seules, et j'ai besoin de vous.

SCENE III.[a]

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON.

Or çà, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, de cette personne?

CLÉANTE.

Ce qui me semble?

HARPAGON.

Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

CLÉANTE.

Là, là.

HARPAGON.

Mais encore ?

CLÉANTE.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que j'en avois cru. Son air est de franche coquette, sa taille est assez gauche, sa beauté très-médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter; car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON.

Tu lui disois tantôt pourtant....

CLÉANTE.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'étoit pour vous plaire.

HARPAGON.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle ?

CLÉANTE.

Moi ? point du tout.

HARPAGON.

J'en suis fâché, car cela rompt une pensée qui m'étoit venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge ; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une jeune personne. Cette considération m'en

faisoit quitter le dessein ; et, comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE.

A moi !

HARPAGON.

A toi.

CLÉANTE.

En mariage ?

HARPAGON.

En mariage.

CLÉANTE.

Ecoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût : mais pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON.

Moi ? je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE.

Pardonnez-moi ; je ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON.

Non, non. Un mariage ne sauroit être heureux, où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE.

C'est une chose, mon père, qui peut-être vien-

dra ensuite; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON.

Non. Du côté de l'homme, on ne doit point risquer l'affaire; et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure ; je te l'aurois fait épouser au lieu de moi ; mais, cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

CLÉANTE.

Hé bien! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade, que mon dessein étoit tantôt de vous la demander pour femme ; et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentimens, et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON.

Lui avez-vous rendu visite ?

CLÉANTE.

Oui, mon père.

HARPAGON.

Beaucoup de fois ?

CLÉANTE.

Assez, pour le tems qu'il y a.

HARPAGON.

Vous a-t-on bien reçu?

CLÉANTE.

Fort bien, mais sans savoir qui j'étois; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON.

Lui avez-vous déclaré votre passion, et le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLÉANTE.

Sans doute; et même j'en avois fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLÉANTE.

Oui, fort civilement.

HARPAGON.

Et la fille correspond-elle fort à votre amour?

CLÉANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON *bas à part.*

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret; et voilà justement ce que je demandois. (*haut.*)

Or sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a ? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi ; et à vous marier dans peu avec celle que je vous destine.

CLÉANTE.

Oui, mon père ; c'est ainsi que vous me jouez! Hé bien! puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane ; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne, pour vous disputer sa conquête ; et que, si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard! tu as l'audace d'aller sur mes brisées ?

CLÉANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes, et je suis le premier en date.

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton père, et ne me dois-tu pas respect ?

CLÉANTE.

Ce ne sont point ici des choses où les enfans soient obligés de déférer aux pères ; et l'amour ne connoît personne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout-à-l'heure.

SCÈNE IV.[3]

HARPAGON, CLÉANTE, M.e JACQUES.

M.e JACQUES.

Hé, hé, hé! messieurs, qu'est ceci? A quoi songez-vous?

CLÉANTE.

Je me moque de cela.

M.e JACQUES *à Cléante.*

Ah! monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence?

M.e JACQUES *à Harpagon.*

Ah ! monsieur, de grace.

CLÉANTE.

Je n'en démordrai point.

M.e JACQUES *à Cléante.*

Hé quoi ! à votre père ?

HARPAGON.

Laisse-moi faire.

M.e JACQUES *à Harpagon.*

Hé quoi ! à votre fils ? Encore passe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, M.e Jacques, juge de cette affaire pour montrer comme j'ai raison.

M.e JACQUES.

(*à Cléante.*)

J'y consens. Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouser ; et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

M.e JACQUES.

Ah ! il a tort.

HARPAGON.

N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son

père, et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations ?

M.e JACQUES.

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez là.

CLÉANTE *à M.e Jacques, qui s'approche de lui.*

Hé bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point ; il ne m'importe qui que ce soit ; et je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

M.e JACQUES.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE.

Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux, et reçoit tendrement les offres de ma foi, et mon père s'avise de venir troubler notre amour, par la demande qu'il en fait faire.

M.e JACQUES.

Il a tort, assurément.

CLÉANTE.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier ? Lui sied-il bien d'être amoureux ? Et ne devroit-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens ?

M.e JACQUES.

Vous avez raison. Il se moque. Laissez-moi lui
(*à Harpagon.*)
dire deux mots. Hé bien ! votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit; qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur; et qu'il ne fera point de refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah ! dis-lui, maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi; et que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

M.e JACQUES.

(*à Cléante.*)

Laissez-moi faire. Hé bien ! votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites; et il m'a témoigné que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colère; qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, et lui rendre les déférences, les respects et les soumissions qu'un fils doit à son père.

CLÉANTE.

Ah ! maître Jacques, tu lui peux assurer que s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes, et que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

M.e JACQUES *à Harpagon.*

Cela est fait; il consent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

M.e JACQUES *à Cléante.*

Tout est conclu; il est content de vos promesses.

CLÉANTE.

Le ciel en soit loué !

M.e JACQUES.

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voilà d'accord maintenant; vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLÉANTE.

Mon pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

M.e JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, monsieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaisir, maître Jacques; et cela mérite récompense.

(Harpagon fouille dans sa poche; M.e Jacques tend la main : mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant :)

Va, je m'en souviendrai, je t'assure.

M.e JACQUES.

Je vous baise les mains.

SCENE V.[4]

HARPAGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON.

Cela n'est rien.

CLÉANTE.

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE.

Quelle bonté à vous, d'oublier si vîte ma faute!

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfans, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE.

Quoi ! ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances ?

HARPAGON.

C'est une chose où tu m'obliges, par la soumission et le respect où tu te ranges.

CLÉANTE.

Je vous promets, mon père, que, jusques au tombeau, je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que tu n'obtiennes de moi.

CLÉANTE.

Ah ! mon père, je ne vous demande plus rien ; et c'est m'avoir assez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment ?

CLÉANTE.

Je dis, mon père, que je suis trop content de vous, et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLÉANTE.

Vous, mon père.

HARPAGON.

Moi ?

CLÉANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment ! c'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLÉANTE.

Moi, y renoncer ?

HARPAGON.

Oui.

CLÉANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre ?

CLÉANTE.

Au contraire, j'y suis plus porté que jamais.

HARPAGON.

Quoi ! pendard, derechef ?

CLÉANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laisse-moi faire, traître.

CLÉANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défends de me jamais voir.

CLÉANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLÉANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te déshérite.

CLÉANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE.

Je n'ai que faire de vos dons.

SCENE VI. [5]

CLÉANTE, LA FLECHE.

LA FLECHE, *sortant du jardin avec une cassette.*

Ah ! monsieur, que je vous trouve à propos ! Suivez-moi, vîte.

CLÉANTE.

Qu'y a-t-il ?

LA FLECHE.

Suivez-moi, vous dis-je : nous sommes bien.

CLÉANTE.

Comment ?

LA FLECHE.

Voici votre affaire.

CLÉANTE.

Quoi ?

LA FLECHE.

J'ai guigné ceci tout le jour.

CLÉANTE.

Qu'est-ce que c'est ?

LA FLECHE.

Le trésor de votre père que j'ai attrapé.

CLÉANTE.

Comment as-tu fait ?

LA FLECHE.

Vous saurez tout. Sauvons-nous : je l'entends crier.

SCENE VII.

HARPAGON, *criant au voleur dès le jardin.*

Au voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtre! justice, juste ciel, je suis perdu; je suis assassiné; on m'a coupé la gorge; on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Ou est-il? Où se cache-t-il? Que feraije pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qu'est-ce? Arrête.

(*à lui-même, se prenant par le bras*)

Rends-moi mon argent, coquin.... Ah, c'est moi! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami! on m'a privé de toi. Et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie: tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait; je n'en puis plus; je me meurs: je suis mort; je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Hé! que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure: l'on a choisi justement le tems

que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la justice, et faire donner la question, à toute ma maison ; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé, de quoi est-ce qu'on parle-là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit on fait là haut ! Est-ce mon voleur qui y est ? De grace, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vîte, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne trouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

LAISSEZ-MOI faire ; je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols ; et je voudrois avoir autant de sacs de mille francs, que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main ; et si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avoit dans cette casette ?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus !

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol est considérable!

HARPAGON.

Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ; et, s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sureté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles espèces étoit cette somme?

HARPAGON.

En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui soupçonnez-vous de ce vol ?

HARPAGON.

Tout le monde ; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les fauxbourgs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCENE II.[1]

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, Maître JACQUES.

M.e JACQUES *dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.*

Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON, *à M.e Jacques.*

Qui ? Celui qui m'a dérobé ?

M.e JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'est pas question de cela; et voilà monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE *à M.e Jacques.*

Ne vous épouvantez point. Je suis un homme à ne vous point scandaliser [q], et les choses iront dans la douceur.

M.e JACQUES.

Monsieur est de votre souper ?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M.e JACQUES.

Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.

Ce n'est pas-là l'affaire.

M.e JACQUES.

Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrois, c'est la faute de monsieur votre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON.

Traître ! il s'agit d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

M.e JACQUES.

On vous a pris de l'argent ?

HARPAGON.

Oui, coquin; et je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Mon Dieu ! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme; et que, sans se

faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent; et il n'est pas que vous ne sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

M.e JACQUES *bas à part.*

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori; on n'écoute que ses conseils; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer?

LE COMMISSAIRE *à Harpagon.*

Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter; et je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

M.e JACQUES.

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valère?

M.e JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui! qui me paroît si fidèle?

M.e JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et sur quoi le crois-tu?

M.e JACQUES.

Sur quoi?

HARPAGON.

Oui.

M.e JACQUES.

Je le crois.... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vu roder autour du lieu où j'avois mis mon argent?

M.e JACQUES.

Oui, vraiment. Où étoit-il, votre argent?

HARPAGON.

Dans le jardin.

M.e JACQUES.

Justement; je l'ai vu roder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent étoit?

HARPAGON.

Dans une cassette.

M.e JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON.

Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne?

M.e JACQUES.

Comment elle est faite?

HARPAGON.

Oui.

M.e JACQUES.

Elle est faite.... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

M. JACQUES.

C'est une grande cassette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée est petite.

M.e JACQUES.

Hé oui, elle est petite, si on le veut prendre par-là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur est-elle?

M.e JACQUES.

De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

M.e JACQUES.

Elle est de couleur.... là, d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

HARPAGON.

Hé ?

M.e JACQUES.

N'est-elle pas rouge ?

HARPAGON.

Non, grise.

M.e JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge; c'est ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute ; c'est elle assurément. Ecrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! à qui désormais se fier ! Il ne faut plus jurer de rien ; et je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

M.e JACQUES *à Harpagon.*

Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCENE III.[2]

HARPAGON, UN COMMISSAIRE, VALERE, Maître JACQUES.

HARPAGON.

Approche, viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALERE.

Que voulez-vous, monsieur?

HARPAGON.

Comment, traître! tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infâme? comme si tu ne savois pas ce que je veux dire! C'est en vain que tu prétendrois de le déguiser; l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment! abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature!

VALERE.

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je

ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

M.e JACQUES *à part.*

Oh, oh ! aurois-je deviné sans y penser ?

VALERE.

C'étoit mon dessein de vous en parler, et je voulois attendre, pour cela, des conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON.

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme ?

VALERE.

Ah ! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON.

Comment ! pardonnable ? Un guet-à-pens, un assassinat de la sorte.

VALERE.

De grace, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON.

Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi, mon sang, mes entrailles, pendard ?

VALERE.

Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort ; et il n'y a rien en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON.

C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALERE.

Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON.

Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

VALERE.

Hélas ! me le demandez-vous ?

HARPAGON.

Oui, vraiment, je te le demande.

VALERE.

Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour.

HARPAGON.

L'Amour !

VALERE.

Oui.

HARPAGON.

Bel amour, bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or !

VALERE.

Non, monsieur ; ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté ; ce n'est pas cela qui m'a ébloui ; et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON.

Non ferai, de par tous les diables ; je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait.

VALERE.

Appelez-vous cela un vol ?

HARPAGON.

Si je l'appèle un vol ? un trésor comme celui-là !

VALERE.

C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez, sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre, que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes ; et pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON.

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela ?

VALERE.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner

HARPAGON.

Le serment est admirable, et la promesse plaisante !

VALERE.

Oui : nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON.

Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALERE.

Rien, que la mort, ne nous peut séparer.

HARPAGON.

C'est être bien endiablé après mon argent !

VALERE.

Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON.

Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien ! Mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALERE.

Vous en userez comme vous voudrez; et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire, au moins,

que s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser; et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien, vraiment ! il seroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire, et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALERE.

Moi ? Je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

HARPAGON.

(*à part.*) (*haut.*)

O ma chère cassette ! Elle n'est point sortie de ma maison ?

VALERE.

Non, monsieur.

HARPAGON.

Hé, dis-moi un peu; tu n'y as point touché ?

VALERE.

Moi, y toucher ! Ah ! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse, que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON *à part.*

Brûlé pour ma cassette !

VALERE.

J'aimerois mieux mourir, que de lui avoir fait

paroître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON *à part.*

Ma cassette trop honnête !

VALERE.

Tous mes desirs se sont bornés à jouir de sa vue ; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON *à part.*

Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

VALERE.

Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure, et elle peut vous rendre témoignage....

HARPAGON.

Quoi ! ma servante est complice de l'affaire ?

VALERE.

Oui, monsieur : elle a été témoin de notre engagement ; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et de recevoir la mienne.

HARPAGON.

(*à part.*)

Hé ! est-ce que la peur de la justice le fait ex-

(*à Valere.*)

travaguer ? Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

VALERE.

Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

HARPAGON.

La pudeur de qui?

VALERE.

De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON.

Ma fille t'a signé une promesse de mariage?

VALERE.

Oui, monsieur; comme de ma part, je lui en ai signé une.

HARPAGON.

O ciel! autre disgrace.

M.e JACQUES *au commissaire.*

Ecrivez, monsieur, écrivez.

HARPAGON.

Rengrégement de mal! Surcroît de désespoir! (*au commissaire.*) Allons, monsieur, faites le dû de votre charge, et dressez-lui-moi son procès comme larron et comme suborneur.

M.e JACQUES.

Comme larron et comme suborneur.

VALERE.

Ce sont des noms qui ne me sont point dus ; et quand on saura qui je suis.....

SCENE IV.[3]

HARPAGON, ELISE, MARIANE, VALERE, FROSINE, Maître JACQUES, UN COMMISSAIRE.

HARPAGON.

Ah! fille scélérate! fille indigne d'un père comme moi ! C'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données ? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement ! Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (*à Elise.*) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; (*à Valère.*) et une bonne potence me fera raison de ton audace.

VALERE.

Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire, et l'on m'écoutera au moins avant que de me condamner.

HARPAGON.

Je me suis abusé de dire une potence ; et tu seras roué tout vif.

ÉLISE *aux genoux d'Harpagon.*

Ah! mon père, prenez des sentimens un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel[r]. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvemens de votre passion, et donnez-vous le tems de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir celui dont vous vous offensez[s]. Il est tout autre que vos yeux ne le jugent; et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il y a long-tems. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont....

HARPAGON.

Tout cela n'est rien, et il valoit bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon père, je vous conjure par l'amour paternel, de me....

HARPAGON.

Non, non; je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

M.e JACQUES *à part.*

Tu me paieras mes coups de bâton!

FROSINE *à part.*

Voici un étrange embarras!

SCENE V.

ANSELME, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, UN COMMISSAIRE, M.e JACQUES.

ANSELME.

Qu'est-ce, seigneur Harpagon? je vous vois tout ému.

HARPAGON.

Ah! seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien; on m'assassine dans l'honneur; et voilà un traître, un scélérat qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent, et pour me suborner ma fille.

VALERE.

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias?

HARPAGON.

Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une pro

messe de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme; et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire, à vos dépens, toutes les poursuites de la justice, pour vous venger de son insolence.

ANSELME.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se seroit donné; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser, ainsi que les miens propres.

HARPAGON.

Voilà monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (*au commissaire, montrant Valère.*) Chargez-le comme il faut, monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALERE.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis.

HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs qui tirent

avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALERE.

Sachez que j'ai le cœur trop bon pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi; et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME.

Tout beau! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez, et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALERE.

Je ne suis point homme à rien craindre; et si Naples vous est connu, vous savez qui étoit Don Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le sais, et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me soucie ni de Don Thomas, ni de Don Martin.

(*Harpagon voyant deux chandelles allumées, en souffle une.*)

ANSELME.

De grace, laissez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui ?

VALERE.

Oui.

ANSELME.

Allez ; vous vous moquez. Cherchez quelqu'autre histoire qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture, et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME.

Quoi ! vous osez vous dire fils de Don Thomas d'Alburci ?

VALERE.

Oui, je l'ose, et suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME.

L'audace est merveilleuse ! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins, que l'homme dont vous nous parlez, périt sur mer avec ses enfans et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de

Naples, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALERE.

Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau Espagnol, et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi ; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai su depuis peu que mon père n'étoit point mort, comme je l'avois toujours cru ; que passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le ciel concertée, me fit voir la charmante Elise ; que cette vue me rendit esclave de ses beautés, et que la violence de mon amour et les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

ANSELME.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité ?

VALERE.

Le capitaine Espagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon père, un brasselet d'agathe que ma

mère m'avoit mis au bras, le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE.

Hélas! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point, et que tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frère.

VALERE.

Vous ma sœur!

MARIANE.

Oui. Mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgraces de notre famille. Le ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME.

O ciel ! quels sont les traits de ta puissance ! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles ! Embrassez-moi, mes enfans, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALERE.

Vous êtes notre père ?

MARIANE.

C'est vous que ma mère a tant pleuré ?

ANSELME.

Oui, ma fille ; oui, mon fils ; je suis Don Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portait ; et qui, vous ayant tous cru morts, durant plus de seize ans, se préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne, la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours ; et ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner [1] les chagrins de cet autre nom, qui ma causé tant de traverses.

HARPAGON *à Anselme.*

C'est-là votre fils ?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui ! vous avoir volé ?

HARPAGON.

Lui-même.

VALERE.

Qui vous dit cela ?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALERE *à m.e Jacques.*

C'est toi qui le dis ?

M.e JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche ?

HARPAGON.

Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCÈNE DERNIÈRE.

HARPAGON, ANSELME, ÉLISE, MARIANE, CLÉANTE, VALERE, FROSINE, UN COMMISSAIRE, M.e JACQUES, LA FLECHE.

CLÉANTE.

Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire ; et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON.

Où est-il ?

CLÉANTE.

Ne vous mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds ; et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez ; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON.

N'en a-t-on rien ôté ?

CLÉANTE.

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre

consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE *à Cléante.*

Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement; et que le ciel, (*montrant Valère.*) avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père, (*montrant Anselme.*) dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME.

Le ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père : allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre ; et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON.

Il faut, pour me donner conseil, que je voye ma cassette.

CLÉANTE.

Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

ANSELME.

Hé bien ! j'en ai pour eux ; que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Oui, pourvu que, pour les noces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'alégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà, messieurs, holà ! Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Oui ! mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON *montrant M.e Jacques.*

Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

M.e JACQUES.

Hélas ! Comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai ; et on me veut pendre pour mentir !

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le Commissaire?

ANSELME.

Soit. Allons vîte faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chère cassette.

FIN.

REMARQUES

GRAMMATICALES

SUR L'AVARE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

[a] » *A juger de mon cœur par elles.* Ce pronom *elles*, » précédé d'une proposition, ne peut s'appliquer » à une chose inanimée comme les actions.

[b] » *Je retranche mon chagrin aux appréhensions du* » *blâme*, pour *je borne mon chagrin à la crainte du* » *blâme*, a paru peu françois.

[c] » *Avoir raison aux choses.* On diroit aujour- » d'hui, *dans les choses.*

[d] » *Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mé-* » *rite, appuyé du secours d'une reconnaissance où le* » *ciel m'engage envers vous.* Cette phrase a paru mal » écrite.

[e] » *Que vous me fîtes éclater.* On auroit voulu, » *que vous fîtes éclater pour moi*, ou *à mes yeux.*

[f] » *De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par* » *mon seul amour que je prétends*, etc. Cette cons- » truction a paru vicieuse, à cause de *par.*

[g] » *Si elles tardent à venir.* L'exactitude gramma- » ticale demanderoit, *s'il n'en arrive point.*

SCENE II.

[h] » *Par leur conduite*, pour dire *en nous laissant* » *conduire par eux*, a paru impropre.

[i] » *Finissons, et me dites.* L'exactitude deman- » deroit, *et dites-moi.*

[k] » *Fort accommodées*, pour *fort à l'aise*, ne se » diroit plus.

[l] » *Regretter la mort de notre mère*, pour dire » *regretter notre mère qui est morte* : expression im- » propre.

SCENE III.

[m] » *Je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un*, » en parlant de haut-de-chausses, a paru de mau- » vais goût.

SCENE V.

[n] » *L'état que vous portez*, ne se diroit plus.

[o] » *Le bien n'est pas considérable*, pour dire *n'est* » *pas à considérer*, ne se diroit plus.

SCENE VIII.

[p] » *Se roidissent contre le droit chemin de la rai-* » *son.* Quelques-uns ont trouvé cette expression » forcée.

ACTE II.

SCENE I.

[a] » *M'a chassé dehors.* Quelques-uns ont trouvé » un pléonasme dans *chassé dehors.*

[b] » *Quelle réponse t'a-t-on fait?* D'autres éditions » portent *faite*, comme cela doit être.

[c] » *Le plus posé homme du monde*, ne se diroit » plus, à cause de la dureté, et parce qu'on ne » diroit pas *un posé homme.*

SCENE II.

[d] » *Qu'il n'y ait rien à péricliter. Péricliter* est » neutre, et non actif.

SCENE V.

[e] » *Est un mot pour qui.* L'usage demande *pour* » *lequel.*

[f] » *M'ouvrir leur tendresse.* On ne dit pas *s'ouvrir* » *la tendresse de quelqu'un.*

SCENE VI.

[g] » *Et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne* » *monte bien.* Quelques-uns ont cru que *il* n'est » pas relatif de *cela.*

[h] » *La grace dont je vous sollicite.* On ne dit point » *solliciter quelqu'un d'une grace.*

ACTE III.

SCENE I.

[j] » *Que je suis empêché.* On dit aujourd'hui » *embarrassé.*

ACTE IV.

SCENE I.

[k] » *Je vous aurois détourné cette inquiétude*, ou, » selon d'autres éditions, *détourné de cette inquié-* » *tude*, ne se disent ni l'un ni l'autre.

[l] » *De faire des résolutions.* Plusieurs ont cru que » *faire des résolutions* ne se dit point.

[m] » *Où me réduisez-vous, que de me renvoyer.* » Plusieurs ont cru que cette construction n'est pas » exacte.

[n] » *Je vous en donne la licence.* On diroit aujour- » d'hui *la permission.*

[o] » *Je n'ai que trop de tendresse à rendre*, etc. » *Tendresse à faire quelque chose* ne se dit pas.

[p] » *Ouvre-nous des lumières*, ne se dit pas.

ACTE V.

SCENE II.

[q] » *Je suis un homme à ne vous point scandaliser.* » *Scandaliser* n'a pas paru le terme propre.

SCENE IV.

[r] » *Pousser les choses dans les dernières violences* » *du pouvoir paternel*, a paru peu naturel.

[s] » *Celui dont vous vous offensez.* On ne dit point » *s'offenser de quelqu'un*, mais *de quelque chose.*

SCENE V.

[t] » *Bien du trouble et du désordre au contrat*, n'a » pas paru une expression propre.

[u] » *Le cœur trop bon* a paru impropre.

[x] » *M'éloigner les chagrins*, pour dire *éloigner de* » *moi*, n'a pas paru françois.

OBSERVATIONS

DE L'ÉDITEUR

SUR L'AVARE.

Le personnage de l'Avare chez Plaute, s'appelle *Euclio*. C'est le Supplément de cette Pièce par *Codrus Urceus*, qui a fourni à Molière le nom d'Harpagon. *Les maîtres de ce temps-ci sont avares*, dit Strobile, scène 2 de l'acte 5e : nous les appelons des *Harpagons*, des Harpies, etc.

Tenaces nimiùm Dominos nostra ætas tulit,
Quos Harpagones, Harpigias et Tantalos
Vocare soleo.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

M. Riccoboni, dans ses Observations sur la Comédie, veut que Molière ait emprunté l'épisode de l'amour de Valère et d'Elise, d'un canevas Ita-

lien, joüé à Paris sous le nom de *Lelio et Arlequin valets dans la même maison* (1). Mais il est aussi vraisemblable de penser que Molière, dans le dessein où il étoit de nous montrer les désordres intérieurs de la maison d'un avare, ait imaginé lui-même le caractère d'une fille hors d'espérance de se voir mariée comme une autre, à cause de l'avarice de son père, et se trouvant embarquée dans une intrigue beaucoup plus loin qu'elle ne le devroit.

Au reste, ce que notre Auteur ne devoit sûrement pas au canevas Italien, c'est d'avoir conservé à Elise assez de vertu et de décence pour ne pas trop faire redouter le séjour de Valère dans la même maison avec elle. Dès la première scène elle appelle sa tendresse pour Valère *un innocent amour.*

La reconnoissance d'Elise pour Valère, qui lui a sauvé la vie, est la source de l'attachement qu'elle a conçu pour lui. L'un et l'autre rassurent le Spectateur sur la légèreté de leur démarche, par l'honnêteté de leurs sentimens; et, comme dit Valère, *l'excès d'avarice d'Harpagon, et la manière austère avec laquelle il vit avec ses enfans, pourroient autoriser des choses plus étrangères.*

Elise fait plus encore; elle s'avoue coupable, lorsqu'elle dit à son frère, dans la scène 2e: *Ne par-*

---

(1) Ce canevas fut repris par les nouveaux comédiens italiens, en 1716. *Cette pièce*, dit un journaliste, *ressemble en laid à l'Avare de Molière.* Mais il faut observer, une fois pour toutes, que ces canevas, lorsqu'ils viennnent à être rejoués, peuvent eux-mêmes devenir des copies de l'ouvrage auquel on prétend qu'ils ont donné la naissance.

lons point de ma sagesse ; il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie. Et ce reproche qu'elle se fait, ne regarde que la tendresse qu'elle a conçue pour Valère sans l'aveu d'Harpagon.

SCENE III.

[a] Cette scène d'Harpagon qui fouille le valet de son fils avant que de le chasser, est une de celles où Molière a le plus imité Plaute dans la scène 4 du 4e acte. Il n'a pas été plus heureux que le Poëte Latin, qui fait demander par son Avare la troisième main : *Ostende etiam tertiam.* Harpagon, qui demande *les autres*, blesse également, par cette exagération, la vérité du Dialogue. *Chappuzeau*, dans sa Comédie du *Riche vilain*, en 1663, avait trouvé un tempérament ingénieux à ce trait de Plaute, en ne demandant que *l'autre*, parce que son *Riche vilain* peut paroître avoir oublié qu'il a déjà vu la main qu'il veut revoir. D'ailleurs, en disant simplement *l'autre*, c'est demander à les voir toutes deux ensemble ; ce qu'on ne peut pas dire de la tournure de Plaute, ni de celle de Molière. Voici le trait de *Chappuzeau* :

CRISPIN.

. . . . . Çà, montre-moi la main.

PHILIPPIN.

Tenez . . . . . .

CRISPIN.

. . . . . L'autre . . . . . .

PHILIPPIN.

. . . . . Venez ; voyez jusqu'à demain.

CRISPIN.

L'autre. . . . . .

PHILIPPIN.

. . . . Allez la chercher ; en ai-je une douzaine ? etc.

Molière n'avait eu rien à changer dans ce que fait dire Plaute à son Avare après la recherche la plus exacte : *Jam scrutari mitto* ; *redde huc :* cependant la manière dont il a traduit cette plaisanterie, a quelque chose d'équivoque : *Rends-le-moi sans te fouiller*, dit Harpagon. Est-ce sans que la Flèche se fouille, ou sans qu'Harpagon fouille ce valet de son fils ?

Les Remarques grammaticales ont observé dans cette scène un défaut de goût qui ne peut se concevoir de la part de Molière ; et l'on seroit tenté de soupçonner qu'il y a eu quelque chose d'oublié dans le texte. *Pendre un haut-de-chausses* : cette idée n'a pu passer par la tête de notre Auteur ; apparemment qu'il y avoit quelques mots sur les tailleurs qui les fabriquent.

SCENE IV.

[3] *Je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là.* Bejart, qui jouoit le rôle de la Flèche, étoit devenu boiteux depuis quelque temps, lorsque Molière donna son *Avare*. Cette allusion à l'accident de son camarade et de son beau-frère, fit que tous les Valets des troupes de Provinces se crurent obligés de boiter,

non-seulement dans le rôle de la Flèche, mais dans tous ceux que Béjart remplissoit à Paris. On substitue aujourd'hui à ce mot de boiteux telle autre injure supportable qui vient à l'esprit de l'Acteur.

Nous remarquerons encore, à l'égard de ces façons de parler, *ce chien de boiteux*, *un honnête homme de père*, que la préposition *de* est surabondante, et qu'on ne la passe que dans le style familier. M. l'abbé d'Olivet a raison de croire que c'est un Latinisme. On trouve dans Plaute, *Scelus viri*, *monstrum mulieris* : coquin d'homme, monstre de femme.

SCENE VII.

4 Cette scène excellente, où le mot *sans dot* fait un effet si comique, est comptée au nombre de celles que Molière devoit à Plaute (1) ; mais cela est vu bien légèrement. En effet, on ne trouve chez le Poëte latin qu'une simple assurance de *Mégadore* de prendre la fille d'*Euclion* sans dot. Je n'ai pas de dot à donner à ma fille, dit l'Avare : *Nihil est dotis quod dem.* Ne lui en donnez point, répond *Mégadore* : une fille est assez riche quand elle est sage. *Ne duis* : *dummodò morata rectè veniat*, *dotata est satis.* Et plus bas, *Euclion* dit encore à *Mégadore*, souvenez-vous que vous êtes convenu de la prendre sans dot : *Illud facito ut memineris convenisse*, *ut ne quid dotis mea ad te afferat filia.* Si l'on se rappelle le parti que Molière a tiré du mot *sans dot*,

(1) Voyez les mémoires sur la vie et les ouvrages de Molière.

on verra qu'à cet égard encore, il doit peu de chose à son modèle.

On pourroit croire, dit Ménage, que la plaisante répétition de *sans dot* est tirée de ce vers de l'Iliade.

> Ἦτεε Πρίαμοιο θυγατρῶν εἶδος ἀριστην
> Κασσάνδρην ἀέδνον.

Mais, ajoute-t-il, il y a plus d'apparence que c'est de *la Sporta* du *Gelli*, dans laquelle *Chirigoro*, père de *Fiammetta*, scène 1, acte 3, en use de même. Nous avons lu cette scène, qui n'est qu'une pure traduction de celle de Plaute, et où la plaisanterie du mot *sans dot* n'est qu'effleurée.

ACTE II.

SCÈNES I, II ET III.

M. Riccoboni trouve dans une pièce italienne, intitulée : *Il Dottor Bacchetone* (1), ou le Docteur Dévot, une scène qu'il regarde comme l'original de celles-ci : *Pantalon ayant besoin d'argent, s'adresse*

---

(1) Voyez dans l'avertissement du *Tartuffe* ce qu'on a dit de cette farce du *Dottor Bacchetone*, regardée jusqu'à présent comme l'original de l'*Imposteur*, et qu'on a démontré être postérieure aux ouvrages de Molière ; tant il faut se défier de nos écrivains d'anecdotes et de recherches littéraires !

au Docteur, qui, après avoir pris sa vaisselle en gage, ne lui donne que les deux tiers de la somme dont ils sont convenus, et lui fait voir une liste ridicule des choses qu'il doit lui donner pour l'autre tiers: ce sont de vieux meubles, de vieilles hardes, et d'autres choses extravagantes, telles que la barbe d'Aristote, la ceinture de Vulcain, etc.

Avec une plus grande connoissance de notre théâtre, M. Riccoboni auroit vu que *la Belle Plaideuse*, mauvaise comédie de Boisrobert, jouée en 1654, avoit fourni à Molière le canevas de ces scènes plaisantes. Ergaste, amoureux de la Plaideuse, a fait chercher pour elle l'argent nécessaire à l'aliment de son procès; un notaire lui annonce l'usurier qui doit lui faire le prêt: *Il sort de mon Etude*, dit-il; *parlez-lui.*

ERGASTE.

. . . . . Quoi! c'est-là celui qui fait le prêt?

BARQUET.

Oui, monsieur.

AMIDOR.

. . . . . Quoi! c'est-là ce payeur d'intérêt?
Quoi! c'est donc toi, méchant, filou, traître, potence?
C'est en vain que ton œil évite ma présence.
Je t'ai vu. . . . . .

ERGASTE.

. . . . . Qui doit être enfin le plus honteux,
Mon père, et qui paroît le plus sot de nous deux? etc.

Philippin, valet d'Ergaste, lui trouve un autre

usurier. *A votre père il feroit des leçons*, dit-il à son maître.

Il veut bien nous fournir les quinze mille francs ;
Mais, monsieur, les deniers ne sont pas tous comptans.
. . . . . .
Encor qu'au denier douze il prête cette somme
Sur bonne caution, il n'a que mille écus
Qu'il donne argent comptant. . . . . .

ERGASTE.

. . . . . Où donc est le surplus ?

PHILIPPIN.

Je ne sais si je dois vous le conter sans rire.
Il dit que du Cap Verd il lui vient un navire,
En fournit le surplus de la somme en guenons,
En fort beaux perroquets, en douze gros canons,
Moitié fer, moitié fonte, et qu'on vend à la livre, etc.

Il n'y a point de doute que Molière ne se soit approprié la situation précédente et la plaisanterie de ce détail. Sûr d'embellir ce qu'il empruntoit, il ne s'en faisoit aucun scrupule ; c'étoit également travailler au progrès de la Scène Française, puisque de pareilles beautés auroient été perdues pour elle, dès qu'elles se trouvoient dans des ouvrages consacrés à l'oubli. Le plagiat consiste dans le mystère qu'on en fait, et plus encore à dérober sans fruit.

SCENE V.

[2] *Donner est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais, je vous donne, mais je vous prête le bon jour.* Ce trait est bien supérieur à celui de

Plaute, qui avoit dit, si tu lui demandois la famine, il ne te la donneroit pas : *Famem hercle utendam si roges, nunquam dabit.*

[3] *Mon Dieu, je sais l'art de traire les hommes.* M. de Voltaire a regardé cette expression comme un des mots grossiers qu'il avoit vus dans l'*Avare*, et qu'il met à côté des *saletés* de Plaute. C'est peut-être avoir poussé la délicatesse et la comparaison un peu loin.

SCENE VI.

[4] L'étude suivie qu'a faite M. Riccoboni des ressemblances des scènes de l'*Avare* avec quelques scènes italiennes, lui a fait trouver dans celle-ci des rapports avec une scène d'Arlequin, dévaliseur de maisons. *Scapin*, dit-il, *fait accroire à Pantalon que sa maîtresse est amoureuse de lui à la folie; il lui rend compte des éloges et de l'estime qu'elle fait de la vieillesse; et Pantalon, à chaque mot que lui dit Scapin, lui donne des poignées d'argent.* Comment a-t-on apperçu dans ce canevas la scène charmante de Frosine et d'Harpagon, qui, fort attentif à ce qu'on lui dit de Mariane, ferme impitoyablement l'oreille aux besoins de l'adroite Frosine?

Ce que nous observons ici, c'est que le jeu comique de l'*Avare* et de l'*Intrigante* demanderoit de la part des deux acteurs des talens et un concert plus exact que celui qu'on y emploie ordinairement. Cette situation, vraiment plaisante, est une de celles qui font aujourd'hui le moins d'effet. Molière en général a été joué parmi nous avec trop de

négligence. Nous l'avons vu long-temps abandonné aux talens les plus médiocres, et réservé pour ces jours consacrés par le bon ton à d'autres plaisirs.

Il est étonnant que M. Riccoboni ne nous ait pas plutôt révélé une ressemblance plus sûre du commencement de cette scène, avec la scène 2e du premier acte d'une comédie de l'*Arioste*, qui a pour titre *Gli suppositi*. Voici le morceau que Molière a presque traduit.

PASIFILO.

Non sete voi Giovane?

CLÉANDRO.

Sono ne' cinquant' anni.

. . . . . .

. . . . . .

PASIFILO.

. . . . . Non monstrate al' aria
Passer trenta sette anni. . . . .

CLÉANDRO.

. . . . . Sono al termine
Pur ch' io ti dico. . . . . .

PASIFILO.

. . . . . Voi passerete il centesimo.
Monstratemi la men. . . . . .

CLÉANDRO.

. . . . . Sei tu Pasifilo
Buon chiromante?

PASIFILO.

Io ci hò pùr qualche pratica. Deh, lasciatemi un po vedervela.

CLÉANDRO.

Eccola.

PASIFILO.

Oh ! che bella, che longa e netta linea ! non vidi mai miglior...

[5] *Je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le Grand Turc avec la République de Venise.* Voilà encore un de ces traits que M. de Voltaire traite de grossiéretés de style. C'étoit une plaisanterie tirée de Rablais, liv. 3, chap. 39 : *Et te dis, Dandin, mon joli fils, que par cette méthode je pourrois paix mettre, ou trève pour le moins, entre le grand Roi et les Vénitiens* ; mais il faut convenir qu'il est plus naturel *de mettre la paix entre le Grand Turc et la République*, que de les *marier.*

[6] Après le détail singulier que fait Frosine à Harpagon des douze mille francs que sa femme lui apportera, l'Avare répond : *Ce compte-là n'est rien de réel. . . C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point.* Cela rappelle une épigramme de Martial, liv. 9 : *Nil tibi legavit Fabius*, etc. *Fabius ne vous a rien légué, Bithinicus* ; *ce Fabius à qui vous donniez tous les ans six mille petites sesterces pour être son héritier? Ne vous plaignez point* ; *il n'a fait aucun legs plus considérable à personne : il vous laisse par an six mille petits sesterces* (1).

(1) Monnoie romaine qui se marquoit par ces deux lettres H. S.

[7] *Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de temps en temps.* Allusion que fait ici Molière à sa propre incommodité, qui le réduisoit souvent au lait pour toute nourriture, et qui avoit fait appréhender plus d'une fois pour ses jours.

[8] *Votre fraise à l'antique*, etc. Voilà dans cette scène, ainsi que dans la 5e du premier acte, et la 6e du second, des ajustemens anciens et oubliés; il est aisé à un Acteur qui voudroit se rapprocher de nos usages, de rajeunir ces détails écrits en prose, et de les rendre conformes à ceux que suivroit pour son habillement un vieil avare de nos jours.

ACTE III.

SCENE I.

[1] M. Riccoboni blâme Molière d'avoir donné à Harpagon un nombreux domestique. Mais dès qu'il est d'état à avoir un carrosse et des chevaux, la plus haute avarice n'a pu lui conseiller rien de mieux, que de trouver dans le même individu et son cocher et son cuisinier, de laisser mourir de faim ses chevaux, d'avoir une voiture mal en ordre et des gens mal habillés. A l'égard de l'Intendant, il ne faut pas perdre de vue qu'il ne lui coûte rien. Il falloit observer au contraire qu'il y avoit beaucoup d'art de la part de Molière, d'avoir placé son Avare dans un état qui exigeoit de lui

quelque espèce de représentation. Si Harpagon étoit un homme du peuple, rien ne le gêneroit dans sa passion basse et sordide ; mais un homme condamné malgré lui au supplice des valets et d'une maison soutenue, offre pour le théâtre un ressort actif et destiné à produire un plus grand nombre d'effets comiques. C'est un des défauts de l'*Avare* de Plaute, qu'*Euclion* passe pour un homme pauvre : *Neque illo quisquam est alter hodie ex paupertate parcior. Je ne connois personne qui soit si ménager que cet homme-là, tout pauvre qu'il est*, dit Mégadore en venant lui demander sa fille. L'indigence connue d'Euclion écarte de lui le ridicule.

SCENE V.

[a] *Potages. . . Entrées.* Après ces mots on trouve dans les éditions qui ont été faites postérieurement à la mort de Molière, un long détail de différens mets que quelque Acteur chargé du rôle de maître Jacques, avoit apparemment imaginé, sans réfléchir qu'il étoit hors de la nature qu'Harpagon, dès les premiers mots, ne fermât pas la bouche à son cuisinier, en lui criant, comme il fait, qu'*il mange tout son bien.*

Il s'est conservé dans la Province une ridicule tradition de ce détail, hors de place : on ose même quelquefois le risquer à Paris.

[3] *Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.* C'étoit une formule ancienne de santé et d'économie, qu'on trouve quelquefois chez les La-

tins énoncée par les seules lettres initiales de chaque mot, E. V. V. N. V. V. E. : *Ede ut vivas, ne vivas ut edas. Mange pour vivre, et ne vis pas pour manger.* Cette espèce d'adage ne se trouve pas dans le Recueil qu'en a fait Erasme.

4 *Pourrois-je savoir de vous, M Jacques, ce que l'on dit de* moi ? M. Riccoboni, qui semble s'être étudié à trouver dans cette Pièce des imitations de la part de Molière, n'a pas vu dans cette scène 5e ce que notre Auteur avoit encore imité de la Pièce de l'*Arioste*, que nous avons déjà citée à l'occasion de la scène sixième du second acte.

CLÉANDRO.

. . . . . E che dice ? . . . . . .

DULIPPO.

. . . . . Imaginatevi
Quel che si può dir peggio, che il più misero
E più stretto uomo non è di voi, etc.

Atto 2, *Sc.* 4.

SCENE VI.

5 Autre ressemblance, à ce que dit M. Riccoboni, de cette scène avec *la Cameriera nobile*, ou la Femme-de-Chambre de qualité. Ce jeu de théâtre de Valère, qui feint d'abord de reculer devant maître Jacques, et qui punit ensuite ses bravades par quelques coups de bâton, a tout-à-fait l'air d'une scène italienne; et la réclamation peut être juste.

SCENE XII.

[6] M. Riccoboni révendique aussi cette scène pour la farce italienne. Elle a du naturel et de la plaisanterie. La situation violente où se trouve Harpagon en voyant passer son diamant dans les mains de Mariane, à qui Cléante le donne comme un présent de son père, appartenoit nécessairement au sujet que traitoit Molière, qui, dans ce cas-là, croyoit *reprendre son bien*, comme il le disoit de la scène du Pédant joué, dont il s'étoit emparé.

ACTE IV.

SCENE I.

[1] M. Diderot a apperçu, dans cette scène, un défaut qu'il a relevé dans une de ses préfaces. *Il ne faut pas tendre des fils à faux*, dit-il ; *tel est le discours de Frosine dans l'Avare. Elle s'engage à detourner Harpagon du dessein d'épouser Mariane, par le moyen d'une vicomtesse de Basse-Bretagne, dont elle se promet des merveilles, et le spectateur avec elle. Cependant la pièce finit sans qu'on y revoye ni Frosine ni sa Basse-Bretonne, qu'on attend toujours.* C'est un petit défaut de l'art, que Frosine ne reparoisse pas au dénoûment de la pièce, et qu'elle ait fait une promesse surabondante, que les événemens subséquens de la pièce rendent inutile. Nous sommes

de bonne foi, M. Diderot a raison ici contre Molière.

SCENE III.

[2] M. de Voltaire a remarqué que l'épreuve de l'Avare sur le cœur de son fils, est la même que celle de Mithridate dans la tragédie de ce nom, représentée en 1673, un mois avant la mort de Molière. Harpagon et le roi de Pont sont deux vieillards amoureux, dit-il; l'un et l'autre ont leur fils pour rival, l'un et l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leurs fils et leurs maitresses, et les deux pièces finissent par le mariage du jeune homme.

SCENE IV.

[3] La Suivante de qualité avoit encore fourni cette scène à Molière, au rapport de Riccoboni, et il faut convenir qu'en raison de son peu de vraisemblance, elle a quelque chose du terroir. Maître Jacques, qui va du père au fils, et qui les laisse persuadés qu'ils sont prêts l'un et l'autre à se céder Mariane, l'objet de leur division, tandis qu'ils lui ont dit le contraire, est une vraie caricature dont on auroit deviné la source, quand Riccoboni ne l'auroit pas découverte.

SCENE V.

[4] C'est dans cette scène, ainsi que vers la fin de la 3.e du même acte, que Cléante parle trop peu

respectueusement à son père. Ecoutons M. Rousseau de Genève. *C'est un grand vice d'être avare et de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultans reproches ; et quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard, qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable ? Et la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs ?*

M. Riccoboni avoit fait cette critique dans ses observations sur la comédie, pag. 255 et suiv. Il avoit dit, en 1736, que Molière, à cet égard, *avoit sacrifié les mœurs à l'esprit, et son devoir à son génie.* Cependant il cherche à excuser notre auteur sur ce défaut, par la violence de la passion du jeune homme, par l'obstacle déraisonnable qu'on met à son mariage, par la disette d'argent où il se trouve, par le désespoir où le jette l'infâme usure de son père, et enfin par sa jeunesse. Il observe d'ailleurs qu'après *avoir exécuté ce que l'enthousiasme de son génie lui demandoit, Molière est revenu sur ses pas, et n'a rien oublié pour corriger la faute qu'il avoit faite dans le caractère de Cléante, en nous montrant ce jeune homme rapportant le trésor de son père, et le suppliant avec décence de lui accorder Mariane.*

Il est difficile de voir, avec M. Riccoboni, cette décence, qui ne consiste, de la part du fils, qu'à rapporter la cassette à son père, et à s'en faire un droit pour épouser Mariane ; mais on ajoutera à ce

qu'il vient de dire pour la défense de Molière, qu'en voulant peindre à son siècle le vice de l'usure et de la basse avarice, il n'avoit pas dû oublier ces grands traits de la nature, qui nous montreront toujours un homme aussi vil qu'Harpagon, méprisé par tous ses entours, et dépouillé même de tous les droits d'un père, parce que lui-même est sans tendresse pour ses propres enfans, comme Molière l'a marqué expressément dans la scène quatrième du cinquième acte, lorsqu'Harpagon dit à sa fille : *Il valoit bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.*

L'impertinence de ses valets avec lui, et le défaut de soumission de ses enfans, est le vrai châtiment de l'Avare; et Molière eût manqué son but, s'il nous l'eût offert comme un maître plus redouté, et comme un père plus heureux.

S'il arrivoit à quelqu'un de vouloir tracer le caractère d'un mauvais père, ne lui donneroit-il que des enfans pleins de vertu ? Peindroit-il la bénédiction du ciel répandue sur toute sa famille ? Et la vérité ne le conduiroit-elle pas à tracer les désordres d'un fils rebuté par sa sévérité et par ses injustices, et peut-être l'honneur de sa fille dans le plus grand danger. Cet écrivain justifierait-il par-là l'inconduite du fils ou les foiblesses de la fille ? Non, mais il verseroit dans la classe des pères de famille un utile effroi; il les rameneroit au plaisir et à l'intérêt de se faire aimer.

On pourroit dire de M. R... ce que Racine, le fils, dit du célèbre Lamotte, qui cherchoit des défauts

dans Iphigénie..... Est-ce à force d'esprit qu'on tombe dans l'erreur ?

Faciuntne intelligendo ut nihil intelligant ?

SCENES VI ET VII.

5 C'est ici que Molière revient à Plaute. Un valet a découvert le trésor de l'Avare, et l'emporte : chez l'un et l'autre poëte, l'Avare paroît aussitôt ; et sa douleur extravagante, ses transports, ses cris sont à-peu-près les mêmes et chez l'auteur latin, et chez l'auteur françois.

ACTE V.

SCENES II ET III.

M. Riccoboni cite encore, à l'égard de ces scènes, le canevas italien de *Lélio et Arlequin, valets dans la même maison*, où Arlequin, par l'animosité qu'il a contre Lélio, vole une bourse et l'accuse d'en être le voleur ; ce qui amène l'équivoque plaisante du vol de la bourse, et de l'amour de Lélio pour Flaminia, fille de Pantalon. Au reste M. Riccoboni qui, par une belle passion pour le théâtre de son pays, avoit entrepris de prouver qu'il n'y avoit pas dans la comédie de l'Avare quatre scènes qui appartinssent véritablement à Molière, convient

cependant qu'un pareil ouvrage n'en est que plus difficile à faire, et que les copies de notre auteur *deviennent des originaux entre ses mains, et perdent le caractère d'imitation servile, qu'il est si difficile aux auteurs de ne pas laisser dans les ouvrages dont les idées ne leur appartiennent pas.*

SCENE III.

[2] Cette scène excellente est due à Plaute, et Molière l'a imitée, comme il a coutume de faire, en surpassant son original. Il faut remarquer que Molière, toujours aussi attentif qu'il pouvoit l'être aux bienséances, lève tous les doutes qu'on pourroit avoir sur la conduite d'Elise avec son amant, puisqu'il fait dire à ce dernier, que *c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse qu'il a brûlé pour elle; qu'il aimeroit mieux mourir, que de lui avoir fait paroître aucune pensée offensante; qu'elle est trop sage et trop honnête pour cela.* L'acteur de Plaute étoit sur ce point dans une position bien différente, puisque la fille d'Euclion venoit d'accoucher, et qu'elle avoit été violée par son amant.

SCENES IV, V ET VI.

[3] Deux auteurs, *Simon Carpentier*, professeur royal à Paris, et *Antonius Codrus Urceus*, professeur à Boulogne, ont suppléé à ce qui nous manquoit du cinquième acte de Plaute; mais ce n'est d'aucun de ces auteurs que Molière a emprunté son dénoûment. Les deux reconnoissances imprévues

et subites que fait Anselme de son fils et de sa fille, nuisent à la perfection de cet ouvrage.

Il faudroit au moins que, dans la scène 6.e du premier acte, où Harpagon parle d'Anselme à sa fille, comme d'un homme prudent et sage, dont on vante les grands biens, il ajoutât que cet Anselme cherche, par le mariage, à réparer la perte de deux enfans qu'il avoit eus en Italie sous un autre nom: cela prépareroit un peu au romanesque du dénoûment, et rien ne seroit si facile à ajouter dans une pièce en prose.

On a remarqué d'ailleurs qu'Harpagon n'étoit puni que du côté de son amour, et que sa cassette retrouvée devoit lui rendre supportable la peine de perdre ce qu'il aime bien moins que son cher argent. Mais ne l'est-il pas aussi par le mépris général dont il est couvert, et dont il a eu tant de preuves dans le cours de l'action, et sur-tout par la perte qu'il a faite de l'estime de ses propres enfans? Le mépris est un châtiment chez une nation sensible à l'honneur. *C'est une pilule*, a dit Molière, *qu'on peut bien avaler, mais qu'on ne peut mâcher sans faire la grimace.*

Molière avoit écrit son Avare en prose, dit M. de Voltaire dans ses questions sur l'Encyclopédie, pour le mettre ensuite en vers; mais il parut si bon, ajoute-t-il, que les comédiens voulurent le jouer tel qu'il étoit, et que personne n'osa depuis y toucher.

Il y a des plaisanteries faites pour la prose, et

d'autres pour les vers. Tel bon conte dans la conversation, deviendroit insipide s'il étoit versifié ; et tel autre ne réussiroit bien qu'en rimes. Molière avoit, à cet égard, le tact le plus sûr, et il n'est aucune de ses comédies en prose qui ne perdît de son naturel et de sa plaisanterie naïve, si elle étoit écrite autrement qu'elle ne l'est.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR GEORGE DANDIN,

OU LE MARI CONFONDU.

Cette comédie en prose et en trois actes, fut représentée à Versailles avec des intermèdes qui n'avoient point paru dans les éditions de Molière, antérieures à celle de 1760, et qui ne sont qu'une preuve nouvelle de son peu de talent pour le genre lyrique.

Tous nos écrivains donnent pour date de cette représentation le 15 juillet 1668; mais la description de la fête imprimée à la suite de cette comédie, nous apprend que ce fut le mercredi 18 juillet, que le Roi partit de Saint-Germain pour venir à Versailles; et ce dût être ce jour-là que *George Dandin* fut joué dans la salle qu'avoit disposée le sieur Vigarani, fameux décorateur, sous les ordres du duc de Créqui.

L'année 1668 fut une des plus glorieuses du règne de Louis-le-Grand, par la conquête de la Franche-

Comté en un seul mois d'hiver, par le traité d'Aix-la-Chapelle du 2 mai, qui lui conserva ses conquêtes des Pays-Bas, et par le coup d'autorité qui fit disparoître des registres du parlement tout ce qui s'y était passé depuis 1647 jusqu'en 1652. Ami des arts ainsi que de la gloire, ce prince, toujours galant, et toujours magnifique, voulut réparer, par une fête d'été, les plaisirs dont son absence avoit privé la Cour pendant le carnaval.

George Dandin, qui avoit fort amusé Versailles, parut sur le théâtre du palais royal le 9 novembre suivant, sans les intermèdes, qui se ressentoient bien plus que la pièce, de la précipitation avec laquelle il avoit fallu que Molière se prêtât aux ordres du roi.

Le succès fut complet à Paris, et l'on ne fit que de légères critiques sur le rôle d'Angélique, femme de George Dandin, à laquelle on reprocha, avec quelque justice, un peu de légéreté dans sa conduite.

Il est vrai qu'elle prête l'oreille aux fleurettes de *Clitandre*, et qu'elle a même un rendez-vous nocturne avec ce gentilhomme, qui déjà donne de l'ombrage à son mari.

Cette scène très-délicate à traiter, mais si nécessairement liée à l'action de la pièce et au but principal de Molière, seroit devenue insoutenable, sans les sages précautions qu'il prit de faire accompagner les deux amans par leurs domestiques, et de borner ce rendez-vous à une simple conversation, dans laquelle, à la vérité, on ne s'épargne pas sur les ridicules du mari.

C'en seroit encore trop pour les mœurs du théâ-

tre, qui doit être un des dépôts de celles de la nation, si, par le choix d'un sujet très-utile et très-moral, l'auteur n'avoit pas été dans l'obligation de nous faire voir les dangers inséparables d'une union aussi disproportionnée que celle d'un rustre avec mademoiselle de Sotenville, dont il a même négligé d'obtenir l'agrément avant de l'épouser.

Si M. R..... de G..... si cet écrivain mâle et profond, qu'on est forcé d'estimer en le critiquant, avoit envisagé cette comédie dans ce véritable point de vue, il se seroit épargné une remarque qu'on trouve si souvent répétée dans les ouvrages du sieur Riccoboni.

Quel est le plus criminel, dit M. R.... de G..... *d'un paysan assez fou pour épouser une demoiselle, ou d'une femme qui cherche à déshonorer son époux? Que penser d'une pièce où le parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, et rit de la bêtise du manant puni?*

M. R..... de G..... apperçoit ici le crime avec trop de facilité. Le spectateur voit dans le personnage de George Dandin, qui se reproche trop tard d'avoir contracté un mariage insensé, un ridicule bien décidé, bien théâtral et bien plaisant. Dans le rôle d'Angélique, M. R.... de G.... ne devroit voir, comme le public, que ce que l'auteur y a mis. Elle n'a point le projet formé de déshonorer son mari; elle proteste même, dans la scène 4.e de l'acte 2, contre ce dessein qu'on lui suppose. On ne peut la convaincre, au plus, que de coquetterie et de légéreté.

Voilà, en effet, tout ce qu'on peut reprocher à

la femme du manant, qui est doublement un sot, de se plaindre d'un inconvénient presque nécessairement attaché à l'imprudence qu'il a faite, et sans lequel Molière auroit moins effrayé les gens capables d'imiter George Dandin dans le choix extravagant d'une femme.

Le public, toujours honnête dans ses assemblées, n'applaudit pas plus à la prétendue infidélité d'Angélique, qu'à la piraterie de ces Turs qui, au rapport de *Scapin*, ont enlevé le fils de *Geronte*. Il dit de George Dandin ce que ce père abusé dit de son fils : *Que diable alloit-il faire dans cette galère?*

M. Riccoboni, qui, comme M. R.... de G.... compte la pièce de *George Dandin* parmi celles qui *ne peuvent être admises sur un théâtre où les mœurs sont respectées* (1) en fait le plus grand éloge, par rapport au vrai comique qu'il y remarque dans presque toutes les scènes, art. 7 de ses Observations sur la comédie, pag. 80 et suivantes. Cet ouvrage utile est trop connu pour que nous transcrivions ici tout ce qu'il dit d'avantageux sur cette comédie.

Nous nous bornerons à ce trait qui répond aux belles découvertes qu'on se plaît à faire des imitations de Molière. Je prie les connoisseurs (dit-il), en oubliant pour un instant George Dandin et l'Ecole des Maris, prises de deux contes de Bocace, de lire les deux contes et de juger après s'il est aisé ou s'il est possible d'en faire deux comédies. Je suis

(1) Voyez son Traité de la réformation du théâtre ; p. 317.

sûr qu'ils diront que non ; et si quelque bel-esprit le trouve facile, je lui donnerai à choisir le conte qu'il voudra mettre sur le théâtre, et je gagerai d'avance qu'il n'en viendra pas à bout.

Deux contes de Bocace de la 7.e journée (1), dans lesquels deux maris confondus par les ruses de leurs femmes, loin de pouvoir prouver les plaintes qu'ils ont sujet d'en faire, sont encore honnis par les voisins et les parens qu'ils ont envoyé chercher, ont été les sources où Molière a puisé, non pas les caractères excellens, mais le dénoûment de sa comédie.

C'est sur-tout la quatrième nouvelle qu'il a plus mise à contribution. La dame *Monna-Ghita*, laissée hors de la maison par son mari *Tofano*, use du même artifice qu'Angélique pour rentrer et pour tenir, à son tour, dans la rue, le pauvre mari, qui se voit accusé et convaincu d'avoir été lui-même courir pendant la nuit.

La différence qu'il y a de la ruse d'Angélique, pour rentrer chez elle, avec celle de Monna-Ghita, c'est que cette dernière, après avoir fait de vaines prières à son mari pour se faire rouvrir la porte, le menace de se jetter dans un puits voisin, et que, pour mieux tromper Tofano, elle y jette un grosse pierre, dont le bruit, en tombant, rend bien plus vraisemblable la frayeur du mari, que le silence d'Angélique, après avoir menacé de se poignarder.

---

(1) Voyez Novella quarta, et novella ottava, Giornata settima.

Il n'eût pas été difficile à Molière d'imiter son original jusques-là, et son dénoûment n'eût pu qu'y gagner, parce que tout ce qui a plus de vérité a plus de charmes.

Comme la comédie de George Dandin suivit de près celle de l'Avare, il y a quelque apparence que Molière, dans la composition de cette dernière pièce, ayant souvent son Plaute sous les yeux, lui dut l'idée de ridiculiser les mariages disproportionnés, d'après un morceau de ce poëte latin sur le même objet. Ce morceau se trouve dans la scène seconde du second acte de son Avare. En voici la traduction :

Je pense que vous êtes riche et puissant, et que je suis, moi, le plus pauvre des hommes : si je vous accorde ma fille, vous serez le bœuf, et moi l'âne de la fable. Uni avec vous, et ne pouvant porter une aussi forte charge, je tomberai dans le bourbier, et vous ne daignerez pas même jetter les yeux sur moi... Au premier désordre dans le ménage, il ne me restera pas même un asyle. Objet du mépris de mes égaux, j'aurai le vôtre même à redouter. Non, il ne faut pas que l'âne s'associe imprudemment au bœuf.

Hoc magnum est periculum, me ab asinis ad boves transcendere.

L'auteur de la vie de Molière, pag. 193, dit que, notre auteur ayant été averti qu'il y avoit à Paris quelqu'un qui pourroit se reconnoître au personnage de George Dandin, il alla lui faire la lecture de sa pièce, et qu'enchanté de l'honneur que lui avoit fait Molière, il n'y eut point de partisan si

décidé de l'ouvrage, que ce pauvre mari qui ne s'étoit point reconnu.

On a plus d'une fois, et avec le même succès, imité la conduite de Molière sur ce point. C'est un des privilèges de la sottise de ne se reconnoître à rien.

Tu ris? Le nom changé, c'est toi-même qu'on joue.

ACTEURS.

GEORGE DANDIN, riche paysan, mari d'Angélique.

ANGÉLIQUE, femme de George Dandin, et fille de M. de Sotenville.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, père d'Angélique.

MADAME DE SOTENVILLE.

CLITANDRE, amant d'Angélique.

CLAUDINE, suivante d'Angélique.

LUBIN, paysan, servant Clitandre.

COLIN, valet de George Dandin.

La scène est devant la maison de George Dandin, à la campagne.

GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN.

Ah! qu'une femme demoiselle est une étrange affaire! et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme! La noblesse, de soi, est bonne; c'est une chose considérable, assurément: mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très-bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et con-

nois le style des nobles, lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes. C'est notre bien seul qu'ils épousent; et j'aurois bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien, je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin! George Dandin! vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

SCENE IIe.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part, voyant sortir Lubin de chez lui.*

Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi!

LUBIN *à part, appercevant George Dandin.*

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il ne me connoît pas.

LUBIN *à part.*

Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ouais ! Il a grand'peine à saluer.

LUBIN *à part.*

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN.

Bon jour.

LUBIN.

Serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous n'êtes pas d'ici, que je crois ?

LUBIN.

Non : je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN.

Hé ! dites-moi un peu, s'il vous plaît : vous venez de là-dedans ?

LUBIN.

Chut !

GEORGE DANDIN.

Comment ?

LUBIN.

Paix.

GEORGE DANDIN.

Quoi donc ?

LUBIN.

Motus! Il ne faut pas dire que vous m'ayez vu sortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi?

LUBIN.

Mon Dieu! Parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain Monsieur qui lui fait les doux yeux; et il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vit; et je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayez vu.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je suis bien aise de faire les choses secrètement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'est bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme; et il feroit le diable à quatre, si cela venoit à ses oreilles. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Assurément. Hé! comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans?

LUBIN.

C'est le seigneur de notre pays, Monsieur le vicomte de... chose.... Foin! je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là. Monsieur Cli... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Est-ce ce jeune courtisan qui demeure...?

LUBIN.

Oui; auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN *à part.*

C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi. J'avois bon nez, sans doute, et son voisinage déjà m'avoit donné quelque soupçon.

LUBIN.

Tétigué! c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une si grande fatigue pour me payer si bien: et ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix sols?

GEORGE DANDIN.

Hé bien! avez-vous fait votre message ?

LUBIN.

Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, et qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah! coquine de servante!

LUBIN.

Morguienne, cette Claudine-là est tout-à-fait jolie: elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariés ensemble.

GEORGE DANDIN.

Mais, quelle réponse a fait la maîtresse à ce monsieur le courtisan ?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire... Attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela; qu'elle lui est tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, et qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroître; et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah! pendarde de femme!

LUBIN.

Têtiguienne! cela sera drôle ; car le mari ne se doutera point de la manigance : voilà ce qui est de bon ; et il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas ?

GEORGE DANDIN.

Cela est vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche cousue au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi, je vais faire semblant de rien. Je suis un fin matois, et l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCENE III.

GEORGE DANDIN *seul.*

Hé bien! George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est que d'avoir voulu épouser une demoiselle. L'on vous accommode de toutes pièces, sans que vous puissiez vous venger, et la Gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment ; et si c'étoit une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos cou-

dées franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, et il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerois volontiers des soufflets. Quoi! écouter impudemment l'amour d'un damoiseau, et y promettre en même tems de la correspondance! Morbleu! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au père et à la mère, et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos.

SCENE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre, vous me paroissez tout troublé.

GEORGE DANDIN.

Aussi en ai-je du sujet, et. . . .

Madame DE SOTENVILLE.

Mon Dieu! notre gendre, que vous avez peu de

civilité, de ne pas saluer les gens quand vous les approchez!

GEORGE DANDIN.

Ma foi! ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête; et....

Madame DE SOTENVILLE.

Encore? Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité?

GEORGE DANDIN.

Comment?

Madame DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot, de ma belle-mère, et ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire, madame?

GEORGE DANDIN.

Parbleu! si vous m'appelez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.

Madame DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition; que, tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connoître.

M. DE SOTENVILLE.

C'en est assez, m'amour: laissons cela.

Madame DE SOTENVILLE.

Mon Dieu! monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu! pardonnez-moi: on ne peut point me faire de leçons là-dessus; et j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions; mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut donc parler cathégoriquement, je vous dirai, monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de....

M. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous, il faut dire, monsieur, tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien! monsieur tout court, et non plus

monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne....

M. DE SOTENVILLE.

Tout beau! Apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment! ma femme n'est pas ma femme!.

Madame DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle est votre femme; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi; et c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré *?*
(*haut.*)

Hé! de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. (*à part.*) Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là! (*à monsieur de Sotenville.*) Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

M. DE SOTENVILLE.

Et la raison, mon gendre?

Madame DE SOTENVILLE.

Quoi ! parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages ?

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, madame, puisque madame y a ? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous, car, sans moi, vos affaires, avec votre permission, étaient fort délabrées, et mon argent a servi à boucher d'assez bons trous ; mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un alongement de nom, et au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de monsieur de la Dandinière ?

M. DE SOTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

Madame DE SOTENVILLE.

Et à celle de la Prudoterie [2], dont j'ai l'honneur d'être issue ; maison où le ventre ennoblit, et qui, par ce beau privilége, rendra vos enfans gentilshommes ?

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui est bien, mes enfans seront Gentilshommes, mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

M. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

Madame DE SOTENVILLE.

Tout beau! Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée, et, de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu! dans la maison de Sotenville, on n'a jamais vu de coquette; et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

Madame DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un Duc et Pair, gouverneur de notre province.

M. DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa

vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien! votre fille n'est pas si difficile que cela; et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

M. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers, sa mère et moi, à en faire la justice [a].

Madame DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan, que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour, qu'elle a très-humainement écoutées.

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mère.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu! je lui passerois mon épée au travers du corps, à elle et au galant, si elle avoit forfait à son honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ait dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes; et je vous demande raison de cette affaire-là.

M. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point: je vous la ferai de tous deux; et je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites?

GEORGE DANDIN.

Très-sûr.

M. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde, au moins; car, entre Gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses; et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

M. DE SOTENVILLE.

M'amour, allez vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre, j'irai parler à l'homme.

Madame DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné.

M. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

SCENE V.

M. DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

Monsieur, suis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non pas que je sache, monsieur.

M. DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort.

M. DE SOTENVILLE.

Mon nom est connu à la Cour; et j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler, des premiers, à l'arrière-ban de Nancy.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

M. DE SOTENVILLE.

Monsieur mon père, Jean-Giles de Sotenville, eut la gloire d'assister en personne au grand siége de Montauban.

CLITANDRE.

J'en suis ravi.

M. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son tems, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer [3].

CLITANDRE.

Je le veux croire.

M. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, monsieur, que vous aimez et poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse, (*montrant George Dandin.*) et pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui, moi?

M. DE SOTENVILLE.

Oui; et je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire [b].

CLITANDRE.

Voilà une étrange médisance! Qui vous a dit cela, monsieur?

M. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien savoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là? Moi! aimer une jeune et belle personne, qui a l'honneur d'être la fille de M. le baron de Sotenville! Je vous révère trop pour cela, et suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit, est un sot.

M. DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi?

CLITANDRE.

C'est un coquin et un maraud.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je savois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre présence, de l'épée dans le ventre.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Soutenez donc la chose.

GEORGE DANDIN.

Elle est toute soutenue. Cela est vrai.

CLITANDRE.

Est-ce votre gendre, monsieur, qui....

M. DE SOTENVILLE.

Oui : c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir; et sans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi!

SCENE VI.

Monsieur DE SOTENVILLE, Madame DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Madame DE SOTENVILLE.

Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLITANDRE *à Angélique.*

Est-ce donc vous, madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous?

ANGÉLIQUE.

Moi? Hé! comment lui aurois-je dit? Est-ce que cela est? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fussiez amoureux de moi! Jouez-vous-y, je vous en prie; vous trouverez à qui parler: c'est une chose que je vous conseille de faire! Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans; essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux; à épier les momens que mon mari n'y sera pas, ou le tems que je sortirai, pour me parler de votre amour; vous n'avez qu'à y venir! je vous promets que vous serez reçu comme il faut.

CLITANDRE.

Hé ! là, là, madame, tout doucement. Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons, et de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer ?

ANGELIQUE.

Que sais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici ?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra ; mais vous savez si jamais je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée ?

ANGÉLIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire ! vous auriez été bien venu !

CLITANDRE.

Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre ; que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles ; et que je vous respecte trop, et vous, et messieurs vos parens, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

Madame DE SOTENVILLE *à Georges Dandin.*

Hé bien ! vous le voyez.

M. DE SOTENVILLE.

Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela ?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce sont-là des contes à dormir debout ; que je sais bien ce que je sais ; et que,

tantôt, puisqu'il faut parler net, elle a reçu une ambassade de sa part.

ANGÉLIQUE.

Moi, j'ai reçu une ambassade ?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambassade ?

ANGÉLIQUE.

Claudine.

CLITANDRE *à Claudine.*

Est-il vrai ?

CLAUDINE.

Par ma foi, voilà une étrange fausseté.

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, carogne que vous êtes. Je sais de vos nouvelles ; et c'est vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

CLAUDINE.

Qui ? moi ?

GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE.

Hélas ! que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi qui suis l'innocence même !

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, bonne pièce. Vous faites la sour-

noise, mais je vous connois il y a long-tems; et vous êtes une dessalée.

CLAUDINE *à Angélique.*

Madame, est-ce que....

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, vous dis-je; vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres; et vous n'avez point de père gentilhomme [4].

ANGÉLIQUE.

C'est une imposture si grande et qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible, d'être accusée par un mari, lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas! si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Assurément.

ANGÉLIQUE.

Tout mon malheur est de le trop considérer; et plût au ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne serois point tant à plaindre! Adieu; je me retire; je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

SCENE VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Madame DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vrai; et, si j'étois en sa place, je n'y marchanderois pas. (*à Clitandre.*) Oui, monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez : c'est moi qui vous le dis; ce sera bien employé; et je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée.

(*Claudine sort.*)

M. DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, et votre procédé met tout le monde contre vous.

Madame DE SOTENVILLE.

Allez, songez à mieux traiter une demoiselle bien née, et prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bévues.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'enrage de bon cœur d'avoir tort lorsque j'ai raison.

SCENE VIII.[5]

M. DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à M. de Sotenville.*

Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé; vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

M. DE SOTENVILLE.

Cela est juste, et c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à monsieur.

GEORGE DANDIN.

Comment! satisfaction?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, cela se doit dans les règles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN.

C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé, et je sais bien ce que j'en pense.

M. DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié : c'est satisfaire les personnes ; et l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que, si je le trouvois couché avec ma femme, il en seroit quitte pour se dédire.

M. DE SOTENVILLE.

Point de raisonnement. Faites-lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi ? Je lui ferai encore des excuses après....

M. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je ; il n'y a rien à balancer[c], et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne saurois....

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu ! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile. Je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah George Dandin !

M. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main, le premier; monsieur est gentilhomme, et vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN *à part, le bonnet à la main.*

J'enrage.

M. DE SOTENVILLE.

Répétez après moi. Monsieur,

GEORGE DANDIN.

Monsieur,

M. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon,

(*Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.*)

Ah!

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon,

M. DE SOTENVILLE.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous;

GEORGE DANDIN.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous;

M. DE SOTENVILLE.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître;

GEORGE DANDIN.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître;

M. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire

M. DE SOTENVILLE.

Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui veut me faire cocu ?

M. DE SOTENVILLE *le menaçant encore.*

Ah !

CLITANDRE.

Il suffit, monsieur.

M. DE SOTENVILLE.

Non : je veux qu'il achève, et que tout aille dans les formes. Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Que je suis votre serviteur.

CLITANDRE *à George Dandin.*

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, et je ne songe plus à ce qui s'est passé.

(*à M. de Sotenville.*)

Pour vous, monsieur, je vous donne le bon jour, et suis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

M. DE SOTENVILLE.

Je vous baise les mains; et quand il vous plaira,

je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre.

CLITANDRE.

C'est trop de graces que vous me faites.

(*Clitandre sort.*)

M. DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, et ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

SCENE IX.

GEORGE DANDIN, *seul.*

Ah! que je.... Vous l'avez voulu; vous l'avez voulu, George Dandin; vous l'avez voulu: cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut; vous avez justement ce que vous méritez. Allons; il s'agit seulement de désabuser le père et la mère; et je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réussir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

Oui, j'ai bien deviné qu'il fallait que cela vînt de toi, et que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vu sortir; et il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards !

CLAUDINE.

Vraiment, ce monsieur le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur; et il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux !

LUBIN.

Va, une autre fois je serai plus fin, et je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui; il sera temps !

LUBIN.

Ne parlons plus de cela. Ecoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute ?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien ! qu'est-ce ?

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Quoi ?

LUBIN.

Hé, là ! ne sais-tu pas bien ce que je veux dire ?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué, je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon ?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte. Tu peux me croire, puisque j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne-heure.

LUBIN.

Je me sens tout tribouiller [6] le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en réjouis.

LUBIN.

Comment est-ce que tu fais pour être si jolie ?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari; et nous serons tous deux mari et femme.

CLAUDINE.

Tu serois peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi, je hais les maris soupçonneux; et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance, et si sûr de ma chasteté, qu'il me vît sans inquiétude au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien ! je serai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme, et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon : cela nous fait songer à mal ; et ce sont

souvent les maris, qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN.

Hé bien! je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut; et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, et nous disent, prenez. Nous en usons honnêtement; et nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, et tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, bien! nous verrons.

LUBIN.

Viens donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu?

LUBIN.

Viens, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah ! doucement. Je n'aime point les patineurs [7].

LUBIN.

Hé ! un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laisse-moi-là, te dis-je : je n'entends pas raillerie.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Hai !

LUBIN.

Ah ! que tu es rude à pauvres gens ! Fi ! que cela est malhonnête, de refuser les personnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, et de ne vouloir pas qu'on te caresse ? Hé, là.

CLAUDINE.

Je te donnerai sur le nez.

LUBIN.

Oh ! la farouche ! la sauvage ! Fi ! pouas, la vilaine, qui est cruelle !

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'est-ce que cela te coûteroit de me laisser faire ?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE.

Je suis votre servante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, sur l'et-tant-moins [8].

CLAUDINE.

Hé, que nenni ! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t-en, et dis à monsieur le Vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUBIN.

Adieu, beauté rudanière !

CLAUDINE.

Le mot est amoureux !

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, et ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE *seule.*

Je vais remettre aux mains de ma maîtresse.... Mais la voici avec son mari. Eloignons-nous, et attendons qu'elle soit seule.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

Non, non; on ne m'abuse pas avec tant de facilité, et je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, et votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

SCENE III.

CLITANDRE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à part dans le fond du théâtre.*

Ah! la voilà : mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN *sans voir Clitandre.*

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce qué l'on m'a dit, et le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint.

(*Clitandre et Angélique se saluent.*)

Mon Dieu! laissez-là votre révérence; ce n'est pas de ces sortes de respect dont je vous parle, et vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGÉLIQUE.

Moi ! me moquer ? En aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je sais votre pensée, et connois....

(*Clitandre et Angélique se saluent encore.*)

Encore ? Ah ! ne raillons pas davantage. Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse, vous me tenez fort au-dessous de vous ; et le respect que je vous veux dire, ne regarde point ma personne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage.

(*Angélique fait signe à Clitandre.*)

Il ne faut point lever les épaules, et je ne dis point de sottises.

ANGÉLIQUE.

Qui songe à lever les épaules ?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! nous voyons clair. Je vous dis, encore une fois, que le mariage est une chaîne à laquelle on doit porter toute sorte de respect ; et que c'est fort mal fait à vous, d'en user comme vous faites.

(*Angélique fait signe de la tête à Clitandre.*)

Oui, oui, mal fait à vous ; et vous n'avez que faire de hocher la tête, et de me faire la grimace.

ANGÉLIQUE.

Moi ? Je ne sais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le sais fort bien, moi; et vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche; et la famille des Dandins....

CLITANDRE *derrière Angélique, sans être apperçu de George Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN *sans voir Clitandre.*

Hé ?

ANGÉLIQUE.

Quoi ? Je ne dis mot.

(*George Dandin tourne autour de sa femme, et Clitandre se retire, en faisant une grande révérence à George Dandin.*)

SCENE IV.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE.

GEORGE DANDIN.

Le voilà qui vient roder autour de vous.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! est-ce ma faute ? Que voulez-vous que j'y fasse ?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galans n'obsèdent jamais que quand on le veut bien. Il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches ; et les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord.

ANGÉLIQUE.

Moi, les chasser ? Et par quelle raison ? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, et cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN.

Oui ? Mais quel personnage voulez - vous que joue un mari pendant cette galanterie ?

ANGÉLIQUE.

Le personnage d'un honnête homme, qui est bien-aise de voir sa femme considérée.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. Ce n'est pas-là mon compte, et les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

ANGÉLIQUE.

Oh ! les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent ; car, pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment ?

parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivans ? C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissemens, et qu'on ne vive que pour eux ! Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN.

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

ANGÉLIQUE.

Moi ? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulois bien de vous ? ? Vous n'avez consulté, pour cela, que mon père et ma mère ; ce sont eux, proprement, qui vous ont épousé, et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez prise sans consulter mes sentimens, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés ; et je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge

me permet, voir un peu le beau monde, et goûter le plaisir de m'ouir dire des douceurs. Préparez-vous-y, pour votre punition; et rendez graces au ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui! C'est ainsi que vous le prenez? Je suis votre mari, et je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGÉLIQUE.

Moi, je suis votre femme, et je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, et le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! Allons, George Dandin; je ne pourrois me retenir, et il vaut mieux quitter la place.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

J'avois, madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANGÉLIQUE.

Voyons.

CLAUDINE *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! Que, dans tous les discours et dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable ! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province ?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent guères.

ANGÉLIQUE.

Demeure ici : je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE *seule.*

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici....

SCENE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Vraiment, monsieur, vous avez pris là un habile messager !

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens ; mais, ma

pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus.

(*Il fouille dans sa poche.*)

CLAUDINE.

Hé ! monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là ; et je vous rends service, parce que vous le méritez, et que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE *donnant de l'argent à Claudine.*

Je te suis obligé.

LUBIN *à Claudine.*

Puisque nous serons mariés, donne moi cela, que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde aussi bien que le baiser.

CLITANDRE *à Claudine.*

Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse ?

CLAUDINE.

Oui. Elle est allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir ?

CLAUDINE.

Oui ; venez avec moi : je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon, et n'y a-t-il rien à risquer?

CLAUDINE.

Non, non. Son mari n'est pas au logis ; et puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager ; c'est son père et sa mère ; et, pourvu qu'ils soient prévenus, tout le reste n'est point à craindre.

CLITANDRE.

Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN *seul.*

Tétiguenne ! Que j'aurai là une habile femme. Elle a de l'esprit comme quatre.

SCÈNE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *bas à part.*

Voici mon homme de tantôt. Plût au ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au père et à la mère, de ce qu'ils ne veulent point croire !

LUBIN.

Ah ! vous voilà, monsieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis ! Vous êtes donc un causeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en secret ?

GEORGE DANDIN.

Moi?

LUBIN.

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Ecoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne saurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment! qu'est-ce qui se passe?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé; vous n'en tâterez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, Nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non : ce n'est pas cela.

LUBIN.

Hé ! quelque sot.... Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN.

C'est autre chose. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous dise que monsieur le vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maitresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN.

De grace....

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai.....

LUBIN.

Tarare !

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN, *seul.*

Je n'ai pu me servir, avec cet innocent, de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui est échappé seroit la même chose ; et si le galant est chez moi, ce seroit pour avoir raison aux yeux du père et de la mère, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle ; et, quelque chose que je puisse voir moi-même de mon déshonneur, je n'en serai point cru à mon serment, et l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-père et belle-mère, sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose, et je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore ?

(*Après avoir été regarder par le trou de la serrure.*)

Ah, ciel ! il n'en faut plus douter, et je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie; et, pour achever l'aventure, il fait venir à point nommé les juges dont j'avois besoin.

SCENE IX.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, et votre fille l'a emporté sur moi ; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode; et, Dieu merci, mon déshonneur est si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

M. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre! vous en êtes encore là-dessus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y suis; et jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

Madame DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la tête?

GEORGE DANDIN.

Oui, madame; et l'on fait bien pis à la mienne.

M. DE SOTENVILLE.

Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN.

Non; mais je me lasse fort d'être pris pour dupe.

Madame DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes ?

GEORGE DANDIN.

Non, madame ; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, notre gendre ! apprenez à parler.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu ! cherchez des termes moins offensans que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd, ne peut rire.

Madame DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendrai que trop.

M. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement ! Quoi ! parce qu'elle est

demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler ?

M. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vu, ce matin, qu'elle s'est défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu me parler ?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais vous, que pouvez-vous dire, si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle ?

Madame DE SOTENVILLE.

Avec elle ?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, et dans ma maison.

M. DE SOTENVILLE.

Dans votre maison ?

GEORGE DANDIN.

Oui, dans ma propre maison.

Madame DE SOTENVILLE.

Si cela est, nous serons pour vous contr'elle.

M. DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose; et, si vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre sang, et l'abandonnerons à votre colère.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me suivre.

Madame DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

M. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu ! vous allez voir. (*montrant Clitandre qui sort avec Angélique.*) Tenez : ai-je menti ?

SCENE X.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR DE SOTENVILLE et MADAME DE SOTENVILLE, *avec* GEORGE DANDIN *dans le fond du théâtre.*

ANGÉLIQUE *à Clitandre.*

Adieu. J'ai peur qu'on vous surprenne ici[d], et j'ai quelque mesure à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGÉLIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN *à M. et M.me de Sotenville.*

Approchons doucement par derrière, et tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE.

Ah! madame, tout est perdu. Voilà votre père et votre mère accompagnés de votre mari.

CLITANDRE.

Ah! ciel!

ANGÉLIQUE *bas à Clitandre et à Claudine.*

Ne faites pas semblant de rien[e], et me laissez faire tous deux. (*haut à Clitandre.*) Quoi! vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt, et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentimens? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des desseins[f] de me solliciter : j'en témoigne mon dépit, et m'explique à vous clairement en présence de tout le monde ; vous niez hautement la chose, et me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser ; et cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, et de me faire cent sots contes, pour me persuader de répondre à vos extravagances; comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enseignée? Si mon père savoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises! Mais une honnête femme

n'aime point les éclats ; je n'ai garde de lui en rien dire ; (*après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton*) et je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme, et ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

(*Angélique prend le bâton, et le lève sur Clitandre, qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin.*

CLITANDRE *criant comme s'il avoit été frappé.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! doucement.

SCENE XI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Fort, madame ! frappez comme il faut.

ANGÉLIQUE *faisant semblant de parler à Clitandre.*

S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE *faisant l'étonnée.*

Ah ! mon père, vous êtes là ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille ; et je vois qu'en sagesse et en courage, tu te montres un digne rejeton de la maison de Sotenville. Viens-çà ; approche-toi, que je t'embrasse.

Madame DE SOTENVILLE.

Embrasse-moi aussi, ma fille. Las, je pleure de joie, et reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire.

M. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi ! et que cette aventure est pour vous pleine de douceurs ! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer ; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

Madame DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Assurément. Voilà une femme, celle-là ! Vous êtes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baiser les pas par où elle passe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Hé! traîtresse!

M. DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous un peu votre femme, de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous.

ANGÉLIQUE.

Non, non, mon père; il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir; et tout ce que j'en fais, n'est que pour l'amour de moi-même.

M. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous, ma fille?

ANGÉLIQUE.

Je me retire, mon père, pour ne me point voir obligée de recevoir ses complimens.

CLAUDINE *à George Dandin.*

Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée; et vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN *à part.*

Scélérate!

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de caresses que vous lui ferez. Adieu, mon gendre : vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, et tâchez de l'appaiser par des excuses de votre emportement.

Madame DE SOTENVILLE.

Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonnée d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres finis, et des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

SCENE XIII.

GEORGE DANDIN *seul.*

Je ne dis mot, car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrace. Oui, j'admire mon malheur et la subtile adresse

de ma carogne de femme, pour se donner toujours raison, et me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle; que les apparences toujours tourneront contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ! O ciel ! seconde mes desseins, et m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me déshonore [10] !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.[11]

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

La nuit est avancée; j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin?

LUBIN.

Monsieur?

CLITANDRE.

Est-ce par ici?

LUBIN.

Je pense que oui. Morgué! voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort assurément; mais, si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vus.

LUBIN.

Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien savoir, monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit?

CLITANDRE.

C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin.

LUBIN.

Oui; si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant.

LUBIN.

Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aye appris; et voyant l'autre jour écrit sur une grande porte, *Collegium*, je devinai que cela vouloit dire Collége.

CLITANDRE.

Cela est admirable! Tu sais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Oui, je sais lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

Nous voici contre la maison. (*Après avoir frappé dans ses mains.*) C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi, c'est une fille qui vaut de l'argent; et je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monsieur, je vous suis....

CLITANDRE.

Chut! J'entends quelque bruit.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

Claudine?

CLAUDINE.

Hé bien!

ANGÉLIQUE.

Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui est fait.

(*Scène de nuit. Les acteurs se cherchent les uns les autres, dans l'obscurité.*)

CLITANDRE *à Lubin.*

Ce sont elles. St.

ANGÉLIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE *à Claudine, qu'il prend pour Angélique.*

Madame ?

ANGÉLIQUE *à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.*

Quoi ?

LUBIN *à Angélique, qu'il prend pour Claudine.*

Claudine ?

CLAUDINE *à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.*

Qu'est-ce ?

CLITANDRE *à Claudine, croyant parler à Angélique.*

Ah ! madame, que j'ai de joie !

LUBIN *à Angélique, croyant parler à Claudine.*

Claudine ! ma pauvre Claudine !

CLAUDINE *à Clitandre.*

Doucement, monsieur.

ANGÉLIQUE *à Lubin.*

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.

Est-ce toi, Claudine ?

CLAUDINE.

Oui.

LUBIN.

Est-ce vous, madame ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

CLAUDINE *à Clitandre.*

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN *à Angélique.*

Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE.

Est-ce pas vous, Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, et j'ai pris ce tems pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé.

Angélique, Clitandre et Claudine vont s'asseoir dans le fond du théâtre.

LUBIN *cherchant Claudine.*

Claudine ! où est-ce que tu es ?

SCENE III.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE et CLAUDINE *assis au fond du théâtre* : GEORGE DANDIN, *à moitié déshabillé* ; LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'ai entendu descendre ma femme ; et je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée ?

LUBIN *cherchant Claudine.*

(*prenant George Dandin pour Claudine.*)

Où es-tu donc, Claudine ? Ah ! te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, et je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres ; et il ne sait pas que monsieur le Vicomte et elle sont ensemble, pendant qu'il dort. Je voudrois bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout-à-fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi, d'être jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit à lui tout seul ? C'est un impertinent, et monsieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine ? Allons, suivons-les, et me donne ta petite menote que je la baise. Ah ! que cela est doux ! Il me semble que je mange des confitures.

(*A George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine ; et qui le repousse rudement.*

Tu-Dieu ! comme vous y allez ! voilà une petite menote qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va-là ?

LUBIN.

Personne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit, et me laisse informé de la nouvelle per-

fidie de ma coquine. Allons, il faut que, sans tarder, j'envoye chercher son père et sa mère, et que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle. Holà, Colin, Colin !

SCENE IV.

ANGÉLIQUE *et* CLITANDRE *avec* CLAUDINE *et* LUBIN *assis au fond du théâtre*, GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN *à la fenêtre.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Allons, vîte ici-bas.

COLIN *sautant par la fenêtre.*

M'y voilà, on ne peut pas plus vîte.

GEORGE DANDIN.

Tu es là ?

COLIN.

Oui, monsieur.

(*Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre, et s'endort.*)

GEORGE DANDIN *se tournant du côté où il croit qu'est Colin.*

Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez

mon beau-père et ma belle-mère, et dis que je les prie très-instamment de venir tout-à-l'heure ici. Entends-tu ? Hé ! Colin, Colin !

COLIN *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur ?

GEORGE DANDIN.

Où diable es-tu ?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Peste soit du maroufle, qui s'éloigne de moi.

(*Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre côté, et se rendort.*

Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père et ma belle-mère, et leur dire que je les conjure de se rendre ici tout-à-l'heure. M'entends-tu bien ? Réponds. Colin, Colin ?

COLIN *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur ?

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t-en à moi.

(*Ils se rencontrent et tombent tous deux.*)

Ah ! le traître ! Il m'a estropié. Où est-ce que tu es ? Approche, que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN.

Assurément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir ?

COLIN.

Nenni ma foi.

GEORGE DANDIN.

Viens, te dis-je.

COLIN.

Point. Vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien ! Non : je ne te ferai rien.

COLIN.

Assurément ?

GEORGE DANDIN.

(à Colin, qu'il tient par le bras.)

Oui. Approche. Bon ! Tu es bienheureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t-en vîte, de ma part, prier mon beau-père et ma belle-mère de se rendre ici le plutôt qu'ils pourront ; et leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence ; et, s'ils faisoient quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, et de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant ?

COLIN.

Oui, monsieur.

GEORGE DANDIN.

(*se croyant seul.*)

Va vîte, et reviens de même. Et moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que... Mais j'entends quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme ? Il faut que j'écoute, et me serve de l'obscurité qu'il fait.

(*George Dandin se range près la porte de sa maison.*)

SCENE V.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE *à Clitandre.*

Adieu. Il est tems de se retirer.

CLITANDRE.

Quoi ! sitôt ?

ANGÉLIQUE.

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE.

Ah! madame, puis-je assez vous entretenir, et trouver, en si peu de tems, toutes les paroles dont j'ai besoin ? Il me faudroit des journées

entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens ; et je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Hélas ! de quel coup me percez-vous l'ame, lorsque vous me parlez de vous retirer, et avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant ?

ANGÉLIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui. Mais je songe qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine ; et les privilèges qu'ont les maris, sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGÉLIQUE.

Serez-vous assez foible pour avoir cette inquiétude, et pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, et que l'on dépend de parens qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on sait leur rendre justice, et l'on se moque fort de les considérer au-delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu, et que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous, avec un homme comme lui !

GEORGE DANDIN *à part.*

Pauvres maris ! voilà comme on vous traite.

LITANDRE.

Vous méritez, sans doute, une toute autre destinée; et le ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan.

GEORGE DANDIN.

Plût au ciel ! fût-elle la tienne ! tu changerois bien de langage ! Rentrons; c'en est assez.

(*George Dandin étant rentré, ferme la porte en-dedans.*)

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

Madame, si vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vîte, car il est tard.

CLITANDRE.

Ah ! Claudine, que tu es cruelle !

ANGÉLIQUE *à Clitandre.*

Elle a raison. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre un peu, des méchans momens [h] que je vais passer.

ANGÉLIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon soir ?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, et je t'en renvoie autant.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE.

Rentrons sans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'est fermée.

ANGÉLIQUE.

J'ai le passe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE.

On a fermé en-dedans, et je ne sais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appelez le garçon qui couche là.

ANGÉLIQUE.

Colin, Colin, Colin?

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN *à la fenêtre.*

Colin, Colin ? Ah! je vous y prends donc, madame ma femme ; et vous faites des *escampativos* pendant que je dors? Je suis bien-aise de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN.

Oui, oui. L'heure est bonne à prendre le frais! C'est bien plutôt le chaud, madame la coquine; et nous savons toute l'intrigue du rendez-vous, et du Damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma louange

que vous avez dits l'un et l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé, et que votre père et votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, et du déréglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, et ils vont être ici dans un moment.

ANGÉLIQUE *à part.*

Ah ! ciel.

CLAUDINE.

Madame.

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup, sans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, et j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, et détruire vos artifices. Jusques-ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parens, et plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir et beau dire : votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison ; mais, à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, et votre effronterie sera pleinement confondue.

ANGÉLIQUE.

Hé ! je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non : il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant

qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade; à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens et paroître innocente, quelque prétexte spécieux de pélerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant, que vous venez de secourir.

ANGÉLIQUE.

Non. Mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

GEORGE DANDIN.

C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés, et que, dans cette affaire, vous ne sauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGÉLIQUE.

Oui, je confesse que j'ai tort, et que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parens, et de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE.

Hé! mon pauvre petit mari, je vous en conjure!

GEORGE DANDIN.

Hé, mon pauvre petit mari ! Je suis votre petit mari, maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien-aise de cela ; et vous ne vous étiez jamais avisée de me dire ces douceurs.

ANGÉLIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir, et de me....

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure, et il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

ANGÉLIQUE.

De grace, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien ! quoi ?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois ; que votre ressentiment est juste; que j'ai pris le tems de sortir pendant que vous dormiez; et que cette sortie est un rendez-vous que j'avois donné à la personne qne vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à monâge, des emportemens de jeune personne qui n'a encore rien vu, et ne fait que

d'entrer au monde[1], des libertés où l'on s'abandonne, sans y penser de mal, et qui, sans doute, dans le fond, n'ont rien de....

GEORGE DANDIN.

Oui : vous le dites, et ce sont des choses qui ont besoin qu'on les croye pieusement.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point m'excuser par-là d'être coupable envers vous, et je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur, et de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère. Si vous m'accordez généreusement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entiérement; elle touchera tout-à-fait mon cœur, et y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens et les liens du mariage n'avoient pu y jeter. En un mot, elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde, et que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah! crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler!

ANGÉLIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires. Je suis inexorable.

ANGÉLIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGÉLIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGÉLIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous, et que votre confusion éclate.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme, en cet état, est capable de tout, et que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Hé! que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE.

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes ré-

solutions; et, de ce couteau que voici, je me tuerai sur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah, ah! A la bonne heure.

ANGÉLIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends, et les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi [k]. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée, et mes parens ne sont pas gens, assurément, à laisser cette mort impunie, et ils en feront, sur votre personne, toute la punition [l] que leur pourront offrir et les poursuites de la justice, et la chaleur de leur ressentiment. C'est par-là que je trouverai moyen de me venger de vous; et je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même, et la mode en est passée il y a long-tems.

ANGÉLIQUE.

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr; et, si vous persistez dans votre refus; si

vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous faire voir jusqu'où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles. C'est pour me faire peur.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, et montrera si je me moque.

(*Après avoir fait semblant de se tuer.*)

Ah! c'en est fait. Fasse le ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, et que celui qui en est la cause, reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi!

GEORGE DANDIN.

Ouais! seroit-elle bien si malicieuse, que de s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE.

ANGÉLIQUE *à Claudine.*

St. Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

SCENE X.

ANGÉLIQUE *et* CLAUDINE *entrant dans la maison au moment que George Dandin en sort, et fermant la porte en dedans;* GEORGE DANDIN, *une chandelle à la main.*

GEORGE DANDIN.

La méchanceté d'une femme iroit-elle bien jusques-là?

(*seul, après avoir regardé par-tout.*)

Il n'y a personne. Hé! je m'en étois bien douté; et la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par prières, ni par menaces. Tant mieux! cela rendra ses affaires encore plus mauvaises; et le père et la mère qui vont venir, en verront mieux son crime.

(*après avoir été à la porte de sa maison, pour rentrer.*)

Ah! ah! la porte est fermée. Holà, ho, quelqu'un! qu'on m'ouvre promptement!

SCENE XI.

ANGÉLIQUE et CLAUDINE *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

Comment ! c'est toi ? D'où viens-tu, bon pendard ? Est-il l'heure de revenir chez soi, quand le jour est près de paroître ? et cette manière de vivre est-elle celle que doit suivre un honnête mari ?

CLAUDINE.

Cela est-il beau, d'aller ivrogner toute la nuit, et de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison ?

GEORGE DANDIN.

Comment ! vous avez....

ANGÉLIQUE.

Va, va, traître ; je suis lasse de tes déportemens, et je veux m'en plaindre, sans plus tarder, à mon père et à ma mère.

GEORGE DANDIN.

Quoi ! C'est ainsi que vous osez...

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE et MADAME DE SOTENVILLE *en déshabillé de nuit*, COLIN *portant une lanterne*, ANGÉLIQUE et CLAUDINE *à la fenêtre*, GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE *à M. et M.me de Sotenville.*

Approchez, de grace, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin et la jalousie ont troublé, de telle sorte, la cervelle, qu'il ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, et vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins [m] de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit; et, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormoit, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, et cent autres contes de même qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà une méchante carogne!

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans

la maison, et que nous étions dehors ; et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

M. DE SOTENVILLE.

Comment ! Qu'est-ce à dire cela ?

Madame DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuse impudence que de nous envoyer querir !

GEORGE DANDIN.

Jamais...

ANGÉLIQUE.

Non, mon père, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte : ma patience est poussée à bout ; et il vient de me dire cent paroles injurieuses.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Corbleu ! vous êtes un mal-honnête homme.

CLAUDINE.

C'est une conscience, de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, et cela crie vengeance au ciel !

GEORGE DANDIN.

Peut-on ?....

M. DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter : il va vous en conter de belles !

GEORGE DANDIN *à part.*

Je désespère.

CLAUDINE.

Il a tant bu, que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui; l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monsieur mon beau-père, je vous conjure...

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous : vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie...

Madame DE SOTENVILLE.

Fi ! ne m'approchez pas : votre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN *à M. de Sotenville.*

Souffrez que je vous...

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN *à madame de Sotenville.*

Permettez-moi, de grace, que....

Madame DE SOTENVILLE.

Pouas ! vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien ! oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, et que c'est elle qui est sortie.

ANGÉLIQUE.

Ne voilà pas ce que je vous ai dit ?

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Allez, vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, et venez ici.

SCENE XIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

GEORGE DANDIN.

J'atteste le ciel que j'étois dans la maison, et que....

M. DE SOTENVILLE.

Taisez-vous : c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écrase tout-à-l'heure, si...

M. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête, et songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi ! demander pardon ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, pardon, et sur-le-champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi ! Je....

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu ! si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah ! George Dandin !

SCENE XIV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DESOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

M. DE SOTENVILLE.

Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGÉLIQUE.

Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non,

non mon père, il m'est impossible de m'y résoudre, et je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne saurois vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y résister?

M. DE SOTENVILLE.

Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale; et vous devez vous montrer plus sage que lui, et patienter encore cette fois.

ANGÉLIQUE.

Comment patienter après de telles indignités? Non, mon père; c'est une chose où je ne puis consentir.

M. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille; et c'est moi qui vous le commande.

ANGÉLIQUE.

Ce mot me ferme la bouche; et vous avez sur moi une puissance absolue.

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGÉLIQUE.

Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures; mais, quelque violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéir.

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

M. DE SOTENVILLE *à Angélique.*

Approchez.

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous me faites faire, ne servira de rien; et vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

M. DE SOTENVILLE.

Nous y donnerons ordre. (*à George Dandin.*) Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui, à genoux, et sans tarder.

GEORGE DANDIN *à genoux, une chandelle à la main.*

(*à part.*) (*à M. de Sotenville.*)
O Ciel! Que faut-il dire ?

M. DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner

M. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite;

GEORGE DANDIN.

(*à part.*)

L'extravagance que j'ai faite de vous épouser.

M. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Prenez-y garde, et sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

Madame DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu ! si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme et à ceux de qui elle sort.

M. DE SOTENVILLE.

Voilà le jour qui va paroitre. Adieu.

à George Dandin.

Rentrez chez vous, et songez bien à être sage.

(*à madame de Sotenville.*)

Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCÈNE DERNIÈRE.

GEORGE DANDIN *seul.*

Ah ! je le quitte maintenant, et je n'y vois plus de remède. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première.

FIN.

REMARQUES
GRAMMATICALES
SUR GEORGE DANDIN,
OU LE MARI CONFONDU.

ACTE PREMIER.
SCENE IV.

[a] « *A vous en faire la justice.* On diroit aujourd'hui » *à vous en faire justice.*

SCENE V.

[b] » *Pour tirer un éclaircissement de cette affaire,* » ne se dit pas.

[c] » *Il n'y a rien à balancer.* Il faudroit *il n'y a* » *point à balancer.*

ACTE II.
SCÈNE X.

[d] « *J'ai peur qu'on vous surprenne.* Il faut *qu'on* » *ne vous surprenne.*

[e] » *Ne faites pas semblant de rien. Pas* est ici de » trop.

[f] » *Que vous faites des desseins. Faire des desseins* » ne se dit pas. *On forme un dessein*, et *l'on fait des* » *projets.*

SCENE XII.

[g] » *Vos désordres*, pour *vos démêlés*, est impropre.

ACTE III.

SCENE VI.

[h] » *De méchans momens.* On diroit mieux *de* » *mauvais momens.*

SCENE VII.

[i] » *Que d'entrer au monde.* On dit aujourd'hui, » *entrer dans le monde.*

[k] » *Et les chagrins perpétuels que vous concevez* » *contre moi*, ne se dit pas.

[l] » *Ils en feront sur votre personne toute la puni-* » *tion*, etc. Toute cette phrase a paru mal écrite.

[m] » *Pour vous faire témoins.* On diroit aujourd'hui » *pour vous rendre témoins.*

OBSERVATIONS

DE L'ÉDITEUR

SUR GEORGE DANDIN,

OU LE MARI CONFONDU.

Pour se former une idée des talens supérieurs de Molière, il faut, dit M. Riccoboni, le comparer avec lui-même, *et l'on apprendra dans le prince Jaloux, le Cocu Imaginaire et George Dandin, à tirer d'une seule passion une grande diversité de sujets.*

Les caractères de M. de Sotenville et de sa femme sont d'un comique excellent : le respect naïf qu'ils ont pour eux-mêmes et qu'ils veulent imposer à leur gendre roturier, est d'un ridicule parfait ; et Molière a trouvé, dans le sot orgueil de l'ancienne et pauvre noblesse campagnarde, une source intarissable de plaisanteries qui contrastent merveilleusement avec la grossièreté et le ton rustique de George Dandin. Il n'y a personne qui ne se soit aperçu que la petite comédie de *l'impromptu de campagne* n'a présenté que la contre-épreuve des caractères de M. et de madame de Sotenville.

ACTE PREMIER.

SCENE II.

[1] Le gendre de M. de Sotenville se trouve dans la même situation d'Arnolphe, lorsque, sans connoître ce dernier, le jeune Horace l'instruit de ce qui se passe contre ses projets. Mais, comme on l'a déjà dit, Molière a toujours, dans la fécondité et la variété de son génie, des moyens d'être différent de lui-même, comme il l'est de Plaute lorsqu'il l'imite.

La naïve indiscrétion de Lubin est si éloignée de l'agréable et légère imprudence d'Horace, que le comique résultant d'une de ces scènes, n'est pas celui de l'autre. Dancour a plus d'une fois mis à contribution le caractère original de Lubin.

SCENE IV.

[2] Dans cette scène, madame de Sotenville parle de la maison de la *Prudoterie* dont elle a l'honneur d'être issue, et où le ventre anoblit. Le célèbre Lafontaine s'est souvenu de cette excellente plaisanterie dans son conte de la matrone d'Ephèse, dont il fait la souche de cette maison.

D'elle descend de la Prudoterie
L'antique et célèbre Maison.

SCENE V.

[3]M. de Sotenville dit qu'il a eu un *ayeul si considéré en son tems, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.*

Nous observerons d'abord que, *si considéré.... que d'avoir*, n'est pas françois, et que cela est échappé aux remarques précédentes. On diroit aujourd'hui, *considéré au point d'avoir permission*, etc.

On fit, dans le tems, l'application de ce trait comique à M. de la Feuillade, qui avoit sollicité et obtenu la permission de mener en Candie, à ses dépens, une centaine de gentilshommes, pour combattre les Turcs au siége qu'ils avoient formé de la capitale de cette Isle. C'est un des derniers traits de la chevalerie françoise.

SCÈNE VI.

[4] La menace que fait George Dandin à Claudine de lui faire payer la folle enchère de tous les autres, en lui disant : *Vous n'avez point de père gentilhomme*, est un modèle de plaisanterie simple, vraie, et prise dans la chose. Peut-être n'y a-t-il pas dans tout le théâtre françois un trait plus heureux. S'il y en a un qui puisse égaler sa précision et sa gaité, c'est dans Molière qu'il faut le chercher.

SCENE VIII.

[5] Cette scène, où M. de Sotenville force son gendre à demander pardon à l'amant de sa femme,

est l'extrême de l'orgueil d'une noblesse antique. Le beau-père ne voit dans son gendre que la roture, qui, dans son esprit, doit la satisfaction la plus ample à Clitandre, gentilhomme comme lui. C'est dans le respect ridicule que M. de Sotenville a pour sa qualité de noble, qu'est fondée la vraisemblance de cette scène, qui ne seroit pas supportable avec d'autres caractères donnés. Molière a toujours l'art de monter ses caractères au point qui doit le porter aux scènes les plus plaisantes. C'est en avilissant son gendre jusqu'à demander pardon à un homme qui cherche à séduire sa femme, que M. de Sotenville assure ce même gendre qu'il est *entré dans une famille qui ne souffrira pas qu'on lui fasse le moindre affront.*

ACTE II.

SCENE I.

[6] *Je me sens tout tribouiller le cœur.* Le petit dictionnaire du P. Labbe explique encore le mot *tribulare*, par celui de *tribouler*, qui n'est plus en usage, et dont celui de tribouiller est un dérivé populaire. Le ton rustique et plaisant que donne Molière à Lubin, lui permettoit l'usage de ce mot; et nous dirons en passant que le caractère de ce valet paysan a été imité par plus d'un successeur de Molière.

[7] *Je n'aime point les patineurs.* Ce mot, que l'académie françoise a décidé *libre* lorsqu'il signifie autre chose que manier indiscrètement des fleurs ou des fruits, ne passeroit aujourd'hui que dans nos parades tout au plus. Nos oreilles sont devenues plus délicates; et, sans avoir plus de mœurs qu'il n'y en avoit du temps de Molière, la société s'est fait un dictionnaire plus décent, et ce doit être celui des honnêtes gens qui écrivent parmi nous.

[8] *Claudine, je t'en prie, sur l'et-tant-moins.* Cette dernière expression, peu connue et peu d'usage, est empruntée de la pratique, et signifie en déduction. *Je vous donnerai cela sur et tant moins de ce que je vous dois.* V. le dictionnaire de l'académie françoise, au mot *moins.*

SCENE IV.

[9] Angélique apprend ici au public que son bourru de mari n'a pas même consulté ses sentimens en la prenant pour femme. *Pour sa punition*, dit-elle, *elle veut voir le beau monde, et goûter le plaisir de s'ouïr dire des douceurs.* C'est à cela qu'Angélique borne sa vengeance. *Rendez graces au ciel*, ajoute-t-elle, *de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de plus.* Cette déclaration précise d'Angélique ne rassure-t-elle pas notre délicatesse, et devoit-elle faire soupçonner à M. Rousseau de G.... du crime dans sa conduite? Angélique, à la vérité, n'est pas un exemple à suivre : elle reçoit des lettres, fait des réponses, accepte des rendez-vous; sa coquetterie est trop forte; mais la leçon que donne

cette même conduite aux gens qui seroient tentés de se marier aussi sottement que George Dandin, ne l'est pas trop ; et c'étoit-là l'objet de Molière.

SCENE XIII.

[10] Chez quel poëte comique trouvera-t-on un trait aussi gai, aussi original que celui qui termine cet acte ? Il n'appartenoit qu'à Molière de conduire un homme à demander de bonne foi au ciel *la grace de pouvoir faire voir aux gens qu'on le déshonore*.

ACTE III.

[11] Il existe dans le cabinet de quelques curieux un canevas informe, qui a pour titre : *la jalousie du Barbouillé*, farce que Molière, dans sa jeunesse, avoit composée pour la province, et d'où il tira quelques matériaux pour le troisième acte de George Dandin.

Il auroit été possible de grossir cette édition de la farce dont on vient de parler ; mais le jugement qu'en porte le grand Rousseau dans une de ses lettres à M. *de Brossette*, occupé, comme lui, d'un commentaire sur Molière, nous a dispensé de la peine de la transcrire.

Quant aux farces de Molière, dit ce poëte *, *il est aisé de voir qu'elles n'ont jamais été écrites par*

(1) Lettre de Rousseau. A Bruxelles, le 17 Septembre 1731.

lui, mais par quelque grossier comédien de campagne, qui en avoit rempli le canevas à sa manière.... On sait aussi que ces sortes de farces n'étoient que des improvisades à la manière des Italiens, qui ne pouvoient divertir que par le jeu du théâtre, qu'il n'étoit pas possible de représenter sur le papier, et qui ne pouvoient jamais être ni bien écrites, ni même écrites de quelque manière que ce fût.

Vous me demandez, dit le même auteur dans une lettre du 21 décembre de la même année, *une analyse de la farce du Barbouillé? Cela sera bientôt fait. Le Barbouillé, autant que je puis m'en souvenir, commence par se plaindre des chagrins que lui donne sa méchante femme. Il va consulter le docteur sur les moyens de la mettre à la raison. Celui-ci, parlant toujours, ne lui donne pas le temps de s'expliquer. La femme arrive; et le docteur continuant toujours ses tirades, les impatiente l'un et l'autre au point de lui dire des injures. Entr'autres choses, la femme lui dit qu'il est un âne, et qu'elle est aussi docteur que lui, et le docteur répond, toi docteur? Vraiment, je crois que tu es un plaisant docteur! Des genres tu n'aimes que le masculin; à l'égard des conjugaisons de la syntaxe et de la quantité.... tu n'aimes... Jugez par cet échantillon du beau ton de plaisanterie de ce temps-là.*

Ils s'en vont, hormis la femme qui demeure pour attendre son galant, avec qui elle est surprise par le mari, qui amène avec lui son beau-père Villebrequin. Elle donne des coups de bâton au Barbouillé, fei-

gnant de les donner au galant. Son père et elle se tournent contre le mari, qui continue ses invectives. Le docteur met la tête à la fenêtre et leur fait à tous des réprimandes. Il descend pour mettre la paix entr'eux. Ils se sauvent tous pour se dérober à la volubilité de sa langue; et le Barbouillé, plus impatienté que les autres, pendant qu'il poursuit ses déclamations, lui attache une corde au pied, et l'ayant fait tomber, le traîne à écorche-cul jusques dans la coulisse, avec quoi finit la comédie. Tout cela est revêtu d'un style le plus bas et le plus ignoble que vous puissiez imaginer. Ainsi le fond de la farce peut être de Molière : on ne l'avoit point portée plus haut de ce temps-là : mais comme toutes les farces se jouoient à l'improvisade, à la manière des Italiens, il est aisé de voir que ce n'est point lui qui en a mis le dialogue sur le papier; et ces sortes de choses, quand même elles seroient meilleures, ne doivent jamais être comptées parmi les ouvrages d'un homme célèbre.

A l'égard des intermèdes de George Dandin, le talent de Molière y étoit déplacé, ainsi qu'on la dit. Quinault lui-même, lorsqu'il ne traitoit pas la haute scène lyrique, retomboit, sans doute à regret, mais nécessairement, dans ces lieux communs de tendresse et de galanterie, dont la musique françoise s'accommode mieux que le bon sens.

Nous remarquerons cependant que M. Roi, dans son *ballet des sens*, a imité si bien le commencement de la scène du 4.e intermède, que les paroles

de Molière, sans aucune altération, peuvent se chanter sur l'air de Mouret. Les voici :

Ici, l'ombre des ormeaux
Donne un teint frais aux herbettes,
Et les bords de ces ruisseaux
Brillent de mille fleurettes,
Qui se mirent dans les eaux.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

A la fin de l'avertissement sur George Dandin, on a traduit ainsi le vers si connu d'Horace, *Quid rides, etc.* :

Tu ris ? Le nom changé, c'est toi-même qu'on joue.

M. D..... préfère à cette traduction, celle-ci :

Tu ris ? Change le nom : la fable est ton histoire.

FÊTE
DE VERSAILLES,
EN 1668.

Le roi ayant accordé la paix aux instances de ses alliés et aux vœux de toute l'Europe, et donné des marques d'une modération et d'une bonté sans exemple, même dans le plus fort de ses conquêtes, ne pensoit plus qu'à s'appliquer aux affaires de son royaume, lorsque, pour réparer, en quelque sorte, ce que la cour avoit perdu dans le carnaval, pendant son absence, il résolut de faire une fête dans les jardins de Versailles, où, parmi les plaisirs que l'on trouve dans un séjour si délicieux, l'esprit fût encore touché de ces beautés surprenantes et extraordinaires, dont ce grand prince sait si bien assaisonner tous ses divertissemens.

Pour cet effet, voulant donner la comédie ensuite d'une collation, et, après la comédie, le souper, qui fut suivi d'un bal et d'un feu d'artifice, il jeta les yeux sur les personnes qu'il jugea les plus capables pour disposer toutes les choses propres à cela. Il leur marqua lui-même les endroits où la disposition du lieu pouvoit, par sa beauté naturelle, contribuer davantage à leur décoration ; et, parce que l'un des plus beaux ornemens de cette maison est la quantité des eaux que l'art y a conduites, malgré la nature qui les lui avoit refusées, Sa Majesté leur ordonna de s'en servir, le plus qu'ils pourroient, à l'embellissement de ces lieux, et

même leur ouvrit les moyens de les employer, et d'en tirer les effets qu'elles peuvent faire.

Pour l'exécution de cette fête, le duc de Créquy, comme premier gentilhomme de la chambre, fut chargé de ce qui regardoit la comédie ; le maréchal de Bellefonds, comme premier maître-d'hôtel du roi, prit soin de la collation, du souper et de tout ce qui regardoit le service des tables ; et M. Colbert, comme surintendant des bâtimens, fit construire et embellir les divers lieux destinés à ce divertissement royal, et donna les ordres pour l'exécution des feux d'artifice.

Le sieur Vigarani eut ordre de dresser le théâtre pour la comédie, le sieur Gissey d'accommoder un endroit pour le souper, et le sieur le Vau, premier architecte du roi, un autre pour le bal.

Le mercredi, 18.e jour de juillet, le roi étant parti de Saint-Germain, vint dîner à Versailles avec la reine, monseigneur le dauphin, Monsieur et Madame. Le reste de la cour, étant arrivé incontinent après midi, trouva des officiers du roi qui faisoient les honneurs, et recevoient tout le monde dans les salles du château, où il y avoit, en plusieurs endroits, des tables dressées, et de quoi se rafraîchir ; les principales dames furent conduites dans des chambres particulières pour se reposer.

Sur les six heures du soir, le roi, ayant commandé au marquis de Gesvres, capitaine de ses gardes, de faire ouvrir toutes les portes, afin qu'il n'y eût personne qui ne prît part au divertissement, sortit du château avec la reine, et tout le reste de la cour, pour prendre le plaisir de la promenade.

Quand Leurs Majestés eurent fait le tour du grand parterre, elles descendirent dans celui de gazon qui est du côté de la grotte, où, après avoir considéré les fontaines qui les embellissent, elles

s'arrêtèrent particuliérement à regarder celle qui est au bas du petit parc, du côté de la pompe. Dans le milieu de son bassin, l'on voit un dragon de bronze, qui, percé d'une flèche, semble vomir le sang par la gueule, en poussant en l'air un bouillon d'eau qui retombe en pluie, et couvre tout le bassin.

Autour de ce dragon, il y a quatre petits amours sur des cygnes, qui font chacun un grand jet-d'eau, et qui nagent vers le bord comme pour se sauver. Deux de ces amours, qui sont en face du dragon, se cachent le visage avec la main pour ne le pas voir, et sur leur visage l'on apperçoit toutes les marques de la crainte parfaitement exprimées ; les deux autres, plus hardis, parce que le monstre n'est pas tourné de leur côté, l'attaquent de leurs armes. Entre ces amours sont des dauphins de bronze, dont la geule ouverte pousse en l'air de gros bouillons d'eau

Leurs Majesté allèrent ensuite chercher le frais dans ces bosquets si délicieux, où l'épaisseur des arbres empêche que le soleil ne se fasse sentir. Lorsqu'elles furent dans celui dont un grand nombre d'agréables allées forment une espèce de labyrinthe, elles arrivèrent, après plusieurs détours, dans un cabinet de verdure pentagone, où aboutissent cinq allées. Au milieu de ce cabinet, il y a une fontaine dont le bassin est bordé de gazon. De ce bassin sortoient cinq tables en manière de buffets, chargées de toutes les choses qui peuvent composer une collation magnifique.

L'une de ces tables représentoit une montagne, où, dans plusieurs espèces de cavernes, on voyoit diverses sortes de viandes froides, l'autre étoit comme la face d'un palais bâti de massepains et pâtes sucrées. Il y en avoit une chargée de pyramides de confitures sèches, une autre d'une infinité de vases remplis de toutes sortes de liqueurs ; et la dernière étoit composée de caramels. Toutes ces

tables, dont les plans étoient ingénieusement formés en divers compartimens, étoient couvertes d'une infinité de choses délicates, et disposées d'une manière toute nouvelle ; leurs pieds et leurs dossiers étoient environnés de feuillages mêlés de festons de fleurs, dont une partie étoit soutenue par des bacchantes. Il y avoit, entre ces tables, une petite pelouse de mousse verte, qui s'avançoit dans le bassin, et sur laquelle on voyoit, dans de grands vases, des orangers dont les fruits étoient confits ; chacun de ces orangers avoit à côté de lui deux autres arbres de différentes espèces, dont les fruits étoient pareillement confits.

Du milieu de ces tables s'élevoit un jet-d'eau de plus de trente pieds de haut, dont la chûte faisoit un bruit très-agréable, de sorte qu'en voyant tous ces buffets d'une même hauteur, joints les uns aux autres par des branches d'arbres et de fleurs dont ils étoient revêtus, il sembloit que ce fût une petite montagne, du haut de laquelle sortît une fontaine.

La palissade qui fait l'enceinte de ce cabinet, étoit disposée d'une manière toute particulière ; le jardinier, ayant employé son industrie à bien ployer les branches des arbres, et à les lier ensemble en diverses façons, en avoit formé une espèce d'architecture. Dans le milieu du couronnement, on voyoit un socle de verdure, sur lequel il y avoit un dez qui portoit un vase rempli de fleurs. Aux côtés du dez, et sur le même socle, étoient deux autres vases de fleurs ; et, en cet endroit, le haut de la palissade venant doucement à s'arrondir en forme de globe, se terminoit aux deux extrémités par deux autres vases aussi remplis de fleurs.

Au lieu de siéges de gazon, il y avoit, tout autour du cabinet, des couches de melons, dont la quantité, la gosseur et la bonté étoient surprenantes pour la saison. Ces couches étoient faites

d'une manière toute extraordinaire ; et, à bien considérer la beauté de ce lieu, l'on auroit pu dire autrefois que les hommes n'auroient point eu de part à un si bel arrangement, mais que quelques divinités de ces bois auroient employé leurs soins pour l'embellir de la sorte.

Comme il y a cinq allées qui se terminent toutes dans ce cabinet, et qui forment une étoile, l'on trouvoit ces allées ornées de chaque côté de vingt-six arcades de cyprès. Sous chaque arcade, et sur des siéges de gazon, il y avoit de grands vases remplis de divers arbres chargés de leurs fruits. Dans la première de ces allées, il n'y avoit que des orangers de Portugal. La seconde étoit toute de bigareautiers et de cerisiers mêlés ensemble. La troisième étoit bordée d'abricotiers et de pêchers ; la quatrième, de groseilliers de Hollande ; et dans la cinquième, l'on ne voyoit que des poiriers de différentes espèces. Tous ces arbres faisoient un agréable objet à la vue, à cause de leurs fruits, qui paraissoient encore davantage contre l'épaisseur du bois.

Au bout de ces cinq allées, il y a cinq grandes niches de verdure, que l'on voit toutes en face du milieu du cabinet. Ces niches étoient cintrées ; et, sur les pilastres des côtés, s'élevoient deux rouleaux qui s'alloient joindre à un quarré qui étoit au milieu. Dans ce quarré, l'on voyoit les chiffres du roi composés de différentes fleurs ; et des deux côtés, pendoient des festons qui s'attachoient à l'extrémité des rouleaux. A côté de la niche il y avoit deux arcades aussi de verdure, avec leurs pilastres, d'un côté et d'autre ; et tous ces pilastres étoient terminés par des vases remplis de fleurs.

Dans l'une de ces niches, étoit la figure du dieu Pan, qui, ayant sur le visage toutes les marques de la joie, sembloit prendre part à celle de toute l'assemblée. Le sculpteur l'avoit disposé dans

une action qui faisoit connoître qu'il étoit mis là comme la divinité qui présidoit dans ce lieu.

Dans les quatre autre niches, il y avoit quatre satyres, deux hommes et deux femmes, qui tous sembloient danser, et témoigner le plaisir qu'ils ressentoient de se voir visités par un si grand monarque, suivi d'une si belle cour. Toutes ces figures étoient dorées, et faisoient un effet admirable contre le verd de ces palissades.

Après que Leurs Majestés eurent été quelque tems dans cet endroit si charmant, et que les dames eurent fait collation, le roi abandonna les tables au pillage des gens qui suivoient; et la destruction d'un arrangement si beau, servit encore d'un divertissement agréable à toute la cour, par l'empressement et la confusion de ceux qui démolissoient ces châteaux de massepains, et ces montagnes de confitures.

Au sortir de ce lieu, le roi rentrant dans une calèche, la reine dans sa chaise, et tout le reste de la cour dans leurs carosses, poursuivirent leur promenade pour se rendre à la comédie, et, passant dans une grande allée de quatre rangs de tilleuls, firent le tour du bassin de la fontaine des cygnes, qui termine l'allée royale vis-à-vis du château. Ce bassin est un quarré long finissant par deux demi-ronds. Sa longueur est de soixante toises, sur quarante de large. Dans son milieu, il y a une infinité de jets-d'eau, qui, réunis ensemble, font une gerbe d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaire.

A côté de la grande allée royale, il y en a deux autres qui en sont éloignées d'environ deux cens pas; celle qui est à droite en montant vers le château, s'appèle l'allée du roi, et celle qui est à gauche, l'allée des prés. Ces trois allées sont traversées par une autre qui se termine à deux grilles qui font la clôture du petit parc. Les deux allées

des côtés et celle qui les traverse, ont cinq toises de large ; mais à l'endroit où elles se rencontrent, elles forment un grand espace qui a plus de treize toises en quarré. C'est dans cet endroit de l'allée du roi, que le sieur Vigarani avoit disposé le lieu de la comédie. Le théâtre, qui avançoit un peu dans le quarré de la place, s'enfonçoit de dix toises dans l'allée qui monte vers le château, et laissoit pour la salle un espace de treize toises de face sur neuf de large.

L'exhaussement de ce salon étoit de trente pieds jusqu'à la corniche, d'où les côtés du plafond s'élevoient encore de huit pieds jusqu'au dernier enfoncement. Il étoit couvert de feuillée par-dehors ; et, par-dedans, paré de riches tapisseries que le sieur du Metz, intendant des meubles de la couronne, avoit pris soin de faire disposer de la manière la plus belle et la plus convenable pour la décoration de ce lieu. Du haut du plafond pendoient trente-deux chandeliers de crystal, portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la salle étoient plusieurs sièges disposés en amphithéâtre, remplis de plus de douze cens personnes ; et, dans le parterre, il y avoit encore sur des bancs une plus grande quantité de monde. Cette salle étoit percée par deux grandes arcades, dont l'une étoit vis-à-vis du théâtre, et l'autre, du côté qui va vers la grande allée. L'ouverture du théâtre étoit de trente-six pieds, et, de chaque côté, il y avoit deux grandes colonnes torses de bronze et de lapis, environnées de branches et de feuilles de vigne d'or ; elles étoient posées sur des piédestaux de marbre, et portoient une grande corniche aussi de marbre, dans le milieu de laquelle on voyoit les armes du roi sur un cartouche doré, accompagnées de trophées ; l'architecture étoit d'ordre Ionique. Entre chaque colonne, il y avoit une figure ; celle qui étoit à droite représentoit

la Paix, et celle qui étoit à gauche figuroit la Victoire, pour montrer que Sa Majesté est toujours en état de faire que ses peuples jouissent d'une paix heureuse et pleine d'abondance, en rétablissant le repos dans l'Europe, ou d'une victoire glorieuse et remplie de joie, quand elle est obligée de prendre les armes pour soutenir ses droits.

Lorsque Leurs Majestés furent arrivées dans ce lieu, dont la grandeur et la magnificence surprirent toute la cour, et quand elles eurent pris leurs places sous le haut dais qui étoit au milieu du parterre, on leva la toile qui cachoit la décoration du théâtre; et alors les yeux se trouvant tout-à-fait trompés, l'on crut voir effectivement un jardin d'une beauté extraordinaire.

A l'entrée de ce jardin, l'on découvroit deux palissades si ingénieusement moulées, qu'elles formoient un ordre d'architecture, dont la corniche étoit soutenue par quatre termes qui représentoient des satyres. La partie d'en-bas de ces termes, et ce qu'on appèle gaine, étoient de jaspe, et le reste de bronze doré. Ces satyres portaient sur leurs têtes des corbeilles pleines de fleurs; et sur les piédestaux de marbre qui soutenoient ces mêmes termes, il y avait de grands vases dorés, aussi remplis de fleurs.

Un peu plus loin, paroissoient deux terrasses revêtues de marbre blanc, qui environnoient un long canal. Au bord de ces terrasses, il y avoit des masques dorés qui vomissoient de l'eau dans le canal; et, au-dessus de ces masques, on voyoit des vases de bronze doré, d'où sortoient aussi autant de véritables jets-d'eau.

On montoit sur ces terrasses par trois dégrés; et, sur la même ligne où étoient rangés les termes, il y avoit d'un côté et d'autre une allée de grands arbres, entre lesquels paroissoient des cabinets d'une architecture rustique. Chaque cabinet cou-

vroit un grand bassin de marbre, soutenu sur un piédestal de même matière, et de ces bassins sortoient autant de jets-d'eau.

Le bout du canal le plus proche étoit bordé de douze jets-d'eau, qui formoient autant de chandeliers; et, à l'autre extrémité, on voyoit un superbe édifice en forme de dôme. Il étoit percé de trois grands portiques, au travers desquels on découvroit une grande étendue de pays.

D'abord on vit sur le théâtre une collation magnifique d'oranges de Portugal, et de toutes sortes de fruits chargés à fond et en pyramides dans trente-six corbeilles, qui furent servies à toute la cour par le maréchal de Bellefonds, et par plusieurs seigneurs, pendant que le sieur de Launay, intendant des menus plaisirs et affaires de la chambre, donnoit de tous côtés des imprimés qui contenoient le sujet de la comédie et du ballet.

Bien que la pièce qu'on représenta, doive être considérée comme un impromptu et un de ces ouvrages où la nécessité de satisfaire sur-le-champ aux volontés du roi, ne donne pas toujours le loisir d'y apporter la dernière main, et d'en former les derniers traits, néanmoins, il est certain qu'elle est composée de parties si diversifiées et si agréables, qu'on peut dire qu'il n'en a guère paru sur le théâtre de plus capable de satisfaire tout ensemble l'oreille et les yeux des spectateurs. La prose dont on s'est servi est un langage très-propre pour l'action qu'on représente; et les vers qui se chantent entre les actes de la comédie, conviennent si bien au sujet, et expriment si tendrement les passions dont ceux qui les récitent doivent être émus, qu'il n'y a jamais rien eu de plus touchant. Quoiqu'il semble que ce soient deux comédies que l'on joue en même temps, dont l'une soit en prose et l'autre en vers, elles sont pourtant si bien unies à un même sujet, qu'elles ne font qu'une même pièce, et ne représentent qu'une seule action.

ACTEURS

Des Intermèdes de la Comédie de George Dandin.

GEORGE DANDIN.
BERGERS dansans, déguisés en valets de fête.
BERGERS jouant de la flûte.
CLIMÈNE, bergère chantante.
CLORIS, bergère chantante.
TIRCIS, berger chantant, amant de Climène.
PHILÈNE, berger chantant, amant de Cloris.
UNE BERGÈRE.
BATELIERS dansans.
UN PAYSAN, ami de George Dandin.
CHŒURS DE BERGERS, chantans.
BERGERS et BERGÈRES, dansans.
UN SATYRE chantant.
UN SUIVANT DE BACCHUS, chantant.
CHŒUR DE SUIVANS DE BACCHUS, chantans.
CHŒUR DE SUIVANS DE L'AMOUR, chantans.
UN BERGER chantant.
SUIVANS DE BACCHUS et BACCHANTES, dansans.
SUIVANS DE L'AMOUR, dansans.

INTERMÈDES
DE LA COMÉDIE
DE GEORGE DANDIN.

PREMIER INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN, BERGERS, *déguisés en valets de fête*, BERGERS *jouant de la flûte.*

PREMIÈRE ENTRÉE.

Quatre Bergers déguisés en valets de fête, accompagnés de quatre Bergers jouant de la flûte, entrent en dansant, et obligent George Dandin de danser avec eux.

George Dandin, mal satisfait de son mariage, et n'ayant l'esprit rempli que de fâcheuses pensées, quitte bientôt les Bergers, avec lesquels il n'a demeuré que par contrainte.

SCÈNE II.

CLIMÈNE, CLORIS.

CLIMENE.

L'autre jour d'Annette
J'entendis la voix,
Qui, sur sa musette,
Chantoit dans nos bois :

Amour, que sous ton empire
On souffre de maux cuisans !
Je le puis bien dire,
Puisque je le sens.

CLORIS.

La jeune Lisette,
Au même moment,
Sur le ton d'Annette,
Reprit tendrement :
Amour, si, sous ton empire,
Je souffre des maux cuisans,
C'est de n'oser dire
Tout ce que je sens.

SCÈNE III.

TIRCIS, PHILENE, CLORIS.

CLORIS.

Laissez-nous en repos, Philene.

CLIMENE.

Tircis, ne viens point m'arrêter.

TIRCIS ET PHILENE ENSEMBLE.

Ah ! belle inhumaine,
Daigne un moment m'écouter.

CLIMENE ET CLORIS ENSEMBLE.

Mais que me veux-tu conter?

TIRCIS ET PHILENE ENSEMBLE.

Que d'une flamme immortelle,
Mon cœur brûle sous tes lois.

CLIMENE ET CLORIS ENSEMBLE.

Ce n'est pas une nouvelle :
Tu me l'as dit mille fois.

PHILENE *à Cloris.*

Quoi ! veux-tu, toute ma vie,
Que j'aime et n'obtienne rien ?

CLORIS.

Non : ce n'est pas mon envie.
N'aime plus : je le veux bien.

TIRCIS *à Climene.*

Le ciel me force à l'hommage
Dont tous ces bois sont témoins.

CLIMENE.

C'est au ciel, puisqu'il t'engage,
A te payer de tes soins.

PHILENE *à Cloris.*

C'est par ton mérite extrême,
Que tu captives mes vœux.

CLORIS.

Si je mérite qu'on m'aime,
Je ne dois rien à tes feux.

TIRCIS ET PHILENE ENSEMBLE.

L'éclat de tes yeux me tue.

CLIMENE ET CLORIS ENSEMBLE.

Détourne de moi tes pas.

TIRCIS ET PHILENE ENSEMBLE.

Je me plais dans cette vue.

CLIMENE ET CLORIS ENSEMBLE.

Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILENE.

Ah ! belle Climene !

TIRCIS.

Ah ! belle Cloris !

PHILENE *à Climene.*

Rends-la pour moi plus humaine.

TIRCIS *à Cloris.*

Dompte pour moi ses mépris.

CLIMENE *à Cloris.*

Sois sensible à l'amour que te porte Philene.

CLORIS *à Climene.*

Sois sensible à l'ardeur dont Tircis est épris.

CLIMENE *à Cloris.*

Si tu veux me donner ton exemple, bergère,
Peut-être je le recevrai.

CLORIS *à Climene.*

Si tu veux te résoudre à marcher la première,
Possible que je te suivrai.

CLIMENE *à Philene.*

Adieu, berger.

CLORIS *à Tircis.*

Adieu, berger.

CLIMENE *à Philene.*

Attends un favorable sort.

CLORIS *à Tircis.*

Attends un doux succès du mal qui te possède.

TIRCIS.

Je n'attends aucun remède.

PHILENE.

Et je n'attends que la mort.

TIRCIS ET PHILENE ENSEMBLE.

Puisqu'il nous faut languir en de tels déplaisirs,
Mettons fin, en mourant, à nos tristes soupirs.

FIN DU PREMIER INTERMÈDE.

PREMIER ACTE
DE LA COMÉDIE.

SECOND INTERMÈDE.
SCÈNE PREMIÈRE.
GEORGE DANDIN, UNE BERGÈRE.

La Bergère vient apprendre à George Dandin le désespoir de Tircis et de Philène, qui se sont précipités dans les eaux. George Dandin, agité d'autres inquiétudes, la quitte en colère.

SCÈNE II.
CLORIS.

Ah ! mortelles douleurs !
Qu'ai-je plus à prétendre ?
Coulez, coulez, mes pleurs :
Je n'en puis trop répandre.

Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur
Tienne notre ame en esclave asservie ?
Hélas ! pour contenter sa barbare rigueur,
J'ai réduit mon amant à sortir de la vie.

Ah ! mortelles douleurs !
Qu'ai-je plus à prétendre !
Coulez, coulez, mes pleurs :
Je n'en puis trop répandre.

Me puis-je pardonner, dans ce funeste sort,
Les sévères froideurs dont je m'étois armée ?
Quoi donc, mon cher amant ! je t'ai donné la mort !
Est-ce le prix, hélas ! de m'avoir tant aimée !

Ah ! mortelles douleurs !
Qu'ai-je plus à prétendre ?
Coulez, coulez, mes pleurs :
Je n'en puis trop répandre.

FIN DU SECOND INTERMÈDE.

SECOND ACTE
DE LA COMÉDIE.

TROISIEME INTERMÈDE.
SCÈNE PREMIÈRE.
GEORGE DANDIN, UNE BERGÈRE, BATELIERS.

La bergère qui avoit annoncé à George Dandin le malheur de Tircis et Philene, lui vient dire que ces bergers ne sont point morts, et lui montre les bateliers qui les ont sauvés. George Dandin n'écoute pas plus tranquillement ce second récit de la bergère, qu'il n'avoit fait le premier, et se retire.

SCÈNE II.
ENTRÉE DE BALLET.

Les bateliers qui ont sauvé Tircis et Philene, ravis de la récompense qu'ils ont reçue, expriment leur joie en dansant, et font une manière de jeu avec leurs crocs.

FIN DU TROISIÈME INTERMÈDE.

TROISIÈME ACTE
DE LA COMÉDIE.

QUATRIEME INTERMÈDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGE DANDIN, UN PAYSAN.

Ce paysan, ami de George Dandin, lui conseille de noyer dans le vin toutes ses inquiétudes, et l'emmène pour joindre sa troupe, voyant venir toute la foule des bergers amoureux, qui commencent à célébrer, par des chants et des danses, le pouvoir de l'Amour.

SCÈNE II.

Le théâtre change et représente de grandes roches entremêlées d'arbres, où l'on voit plusieurs bergers qui jouent des instrumens.

CLORIS, CLIMÈNE, TIRCIS, PHILÈNE, CHOEURS DE BERGERS CHANTANS, BERGERS ET BERGÈRES DANSANS.

CLORIS.

Ici l'ombre des ormeaux
Donne un teint frais aux herbettes;
Et les bords de ces ruisseaux
Brillent de mille fleurettes

Qui se mirent dans les eaux.
Prenez, bergers, vos musettes ;
Ajustez vos chalumeaux,
Et mêlons nos chansonnettes
Au chant des petits oiseaux.
Le Zéphire, entre ces eaux,
Fait mille courses secrettes ;
Et les rossignols nouveaux,
De leurs douces amourettes
Parlent aux tendres rameaux.
Prenez, bergers, vos musettes ;
Ajustez vos chalumeaux,
Et mêlons nos chansonnettes
Au chant des petits oiseaux.

PREMIERE ENTÉEE DE BALLET.

Bergers et Bergères dansans.

CLIMENE.

Ah ! qu'il est doux, belle Sylvie ;
Ah ! qu'il est doux de s'enflammer !
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en passe sans aimer.

CLORIS.

Ah ! les beaux jours qu'amour nous donne,
Lorsque sa flamme unit les cœurs !
Est-il ni gloire ni couronne
Qui vaille ses moindres douceurs ?

TIRCIS.

Qu'avec peu de raison on se plaint d'un martyre
Que suivent de si doux plaisirs !

PHILENE.

Un moment de bonheur, dans l'amoureux empire,
Répare dix ans de soupirs.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons tous de l'amour le pouvoir adorable ;
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux :
Il est le plus aimable
Et le plus grand des Dieux.

SCÈNE III.

Un grand rocher couvert d'arbres, sur lequel est assise toute la troupe de Bacchus, s'avance sur le bord du théâtre.

UN SATYRE, UN SUIVANT DE BACCHUS, CHŒUR DE SATYRES CHANTANS, SUIVANS DE BACCHUS ET BACCHANTES DANSANS, CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHŒUR DE BERGERS CHANTANS, BERGERS ET BERGERES DANSANS.

LE SATYRE.

Arrêtez ; c'est trop entreprendre.
Un autre dieu, dont nous suivons les lois,
S'oppose à cet honneur qu'à l'amour osent rendre
Vos musettes et vos voix :
A des titres si beaux Bacchus seul peut prétendre ;
Et nous sommes ici pour défendre ses droits.

CHŒUR DE SATYRES.

Nous suivons de Bacchus le pouvoir adorable,
Nous suivons en tous lieux
Ses attraits glorieux ;
Il est le plus aimable
Et le plus grand des dieux.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

Suivans de Bacchus et Bacchantes dansans.

CLORIS.

C'est le printems qui rend l'ame
A nos champs semés de fleurs ;
Mais c'est l'amour et sa flamme
Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT *de Bacchus.*

Le soleil chasse les ombres
Dont le ciel est obscurci,
Et des ames les plus sombres
Bacchus chasse le souci.

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Bacchus est révéré sur la terre et sur l'onde.

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Et l'Amour est un Dieu qu'on adore en tous lieux.

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Bacchus à son pouvoir a soumis tout le monde.

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Et l'Amour a dompté les hommes et les dieux.

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Rien peut-il égaler sa douceur sans seconde ?

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Rien peut-il égaler ses charmes précieux ?

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Fi de l'Amour et de ses feux !

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Ah ! quel plaisir d'aimer !

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Ah ! quel plaisir de boire !

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

A qui vit sans amour, la vie est sans appas.

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

C'est mourir, que de vivre et de ne boire pas.

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Aimables fers !

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Douce victoire !

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

Ah ! quel plaisir d'aimer !

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

Ah ! quel plaisir de boire !

TOUS ENSEMBLE.

Non, non ; c'est un abus.
Le plus grand Dieu de tous,

CHŒUR *des suivans de l'Amour.*

C'est l'Amour.

CHŒUR *des suivans de Bacchus.*

C'est Bacchus.

ACTE IV.

UN BERGER, *et les mêmes acteurs.*

UN BERGER.

C'EST trop, c'est trop, bergers. Eh ! pourquoi ces débats !
Soufrons qu'en un parti la raison nous assemble.
L'Amour a des douceurs ; Bacchus a des appas :
Ce sont deux déités qui sont fort bien ensemble.
Ne les séparons pas.

LES DEUX CHŒURS.

Mêlons donc leurs douceurs aimables.
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables,
Et faisons répéter aux échos d'alentour,
Qu'il n'est rien de plus doux que Bacchus et l'Amour.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les bergers et bergères se mêlent avec les suivans de Bacchus et les Bacchantes. Les suivans de Bacchus frappent avec leurs tyrses les espèces de tambours de basques que portent les Bacchantes, pour représenter ces cribles qu'elles portoient anciennement aux fêtes de Bacchus. Les uns et les autres font différentes postures, pendant que les bergers et les bergères dansent plus sérieusement.

FIN.

Noms des personnes qui ont représenté, chanté et dansé dans les intermèdes de la comédie de George Dandin.

George Dandin, *le sieur Molière.* Bergers dansans déguisés en valets de fête, *les sieurs Beauchamp, Saint André, la Pierre, Favier.* Bergers jouant de la flûte, *les sieurs Descôteaux, Philbert, Jean et Martin Hotteterre.* Climene, *mademoiselle Hilaire.* Cloris, *mademoiselle des Fronteaux.* Tircis, *le sieur Blondel.* Philene, *le sieur Gaye.* Une bergère, *mademoiselle...* Bateliers dansans, *les sieurs Beauchamp, Jouan, Chicanneau, Favier, Noblet, Mayeux.* Un paysan, ami de George Dandin, *le sieur.....* Bergers dansans, *les sieurs Chicanneau, Saint-André, la Pierre, Favier.* Bergères dansantes, *les sieurs Bonard, Arnald, Noblet, Foignard.* Satyre chantant *le sieur Estival.* Suivans de Bacchus chantans *le sieur Gingan.* Suivans de Bacchus dansans, *les sieurs Beauchamp, Dolivet, Chicanneau, Mayeux.* Bacchantes dansantes, *les sieurs Paysan, Manceau, le Roi, Pesan.* Un berger, *le sieur le Gros.*

Cet agréable spectacle étant fini de la sorte, le roi et toute la cour sortirent par le portique du côté gauche du salon, et qui rend dans l'allée de traverse, au bout de laquelle, à l'endroit où elle coupe l'allée des prés, l'on apperçut de loin un édifice élevé de cinquante pieds de haut. Sa figure était octogone, et sur le haut de la couverture s'élevoit une espèce de dôme d'une grandeur et d'une hauteur si belle et si proportionnée, que le tout ensemble ressembloit beaucoup à ces beaux temples antiques dont l'on voit encore quelques restes ; il étoit tout couvert de feuillages, et rempli d'une infinité de lumières. A mesure qu'on s'en approchoit, on y découvroit mille différentes

beautés. Il étoit isolé, et l'on voyoit dans les huit angles autant de pilastres qui servoient comme de pieds forts ou d'arcs-boutans élevés de quinze pieds de haut. Au-dessus de ces pilastres, il y avoit de grands vases ornés de différentes façons et remplis de lumières. Du haut de ces vases sortoit une fontaine, qui retombant à l'entour, les environnoit comme d'une cloche de crystal; ce qui faisoit un effet d'autant plus admirable, qu'on voyoit un feu éclairer agréablement au milieu de l'eau.

Cet édifice étoit percé de huit portes. Au-devant de celle par où l'on entroit, et sur deux piédestaux de verdure, étoient deux grandes figures dorées qui représentoient deux Faunes jouant chacun d'un instrument. Au-dessus de ces portes, on voyoit comme une espèce de frise ornée de huit grands bas-reliefs, représentant, par des figures assises, les quatre saisons de l'année et les quatre parties du jour. A côté des premières, il y avoit de doubles L, et, à côté des autres, des fleurs de lys. Elles étoient toutes enchassées parmi ce feuillage, faites avec un artifice de lumière si beau et si surprenant, qu'il sembloit que toutes ces figures, ces L et ces fleurs de lys, fussent d'un métal lumineux et transparent.

Le tour du petit dôme étoit aussi orné de huit bas-reliefs éclairés de la même sorte; mais, au lieu de figures, c'étaient des trophées disposés en différentes manières. Sur les angles du principal édifice et du petit dôme, il y avoit de grosses boules de verdure qui en terminoient les extrémités.

Si l'on fut surpris en voyant par dehors la beauté de ce lieu, on le fut encore davantage en voyant le dedans. Il étoit presque impossible de ne se pas persuader que ce ne fût un enchantement, tant il y paroissoit de choses qui sembloient ne se pouvoir faire que par magie! sa grandeur étoit de huit toises de diamètre. Au milieu il y avoit un grand

rocher, et autour du rocher une table de figure octogone chargée de soixante et quatre couverts. Ce rocher étoit percé en quatre endroits : il sembloit que la nature eût fait choix de tout ce qu'elle a de plus beau et de plus riche pour la composition de cet ouvrage, et qu'elle eût elle-même pris plaisir d'en faire son chef-d'œuvre, tant les ouvriers avoient bien su cacher l'artifice dont ils s'étaient servis pour l'imiter !

Sur la cime du rocher étoit le cheval Pégase ; il sembloit, en se cabrant, faire sortir de l'eau qu'on voyoit couler doucement de dessous ses pieds, mais qui aussitôt tomboit avec abondance, et formoit comme quatre fleuves. Cette eau, qui se précipitoit avec violence et par gros bouillons parmi les pointes du rocher, le rendoit tout blanc d'écume, et ne s'y perdoit que pour paroître ensuite plus belle et plus brillante ; car, ressortant avec impétuosité par des endroits cachés, elle faisoit des chûtes d'autant plus agréables, qu'elles se séparoient en plusieurs petits ruisseaux parmi les cailloux et les coquilles. Il sortoit de tous les endroits les plus creux du rocher mille gouttes d'eau qui, avec celle des cascades, venaient inonder une pelouse couverte de mousse et de divers coquillages, qui en faisoit l'entrée. C'étoit sur ce beau vert, et à l'entour de ces coquilles, que ces eaux, venant à se répandre et à couler agréablement, faisoient une infinité de retours qui paroissoient autant de petites ondes d'argent, et, avec un murmure doux et agréable qui s'accordoit au bruit des cascades, tomboient en cent différentes manières dans huit canaux qui séparoient la table d'avec le rocher, et en recevoient toutes les eaux. Ces canaux étoient revêtus de carreaux de porcelaine et de mousse, au bord desquels il y avoit de grands vases à l'antique émaillés d'or et d'azur, qui, jetant l'eau par trois différens endroits, remplissaient trois grandes

coupes de crystal qui se dégorgeoient encore dans ces mêmes canaux.

Au-dessous du cheval Pégase, et vis-à-vis la porte par où l'on entroit, on voyait la figure d'Apollon assise, tenant dans sa main une lyre ; les neuf Muses étoient au-dessous de lui, qui tenoient aussi divers instrumens. Dans les quatre coins du rocher, et au-dessous de la chûte de ces fleuves, il y avoit quatre figures couchées, qui en représentoient les divinités.

De quelque côté qu'on regardât ce rocher, l'on y voyoit toujours différens effets d'eau ; et les lumières dont il étoit éclairé, étoient si bien disposées, qu'il n'y en avoit point qui ne contribuassent à faire paroître toutes les figures qui étoient d'argent, et à faire briller davantage les divers éclats de l'eau et les différentes couleurs des pierres et des crystaux dont il étoit composé. Il y avoit même des lumières si industrieusement cachées dans les cavités de ce rocher, qu'elles n'étoient point apperçues, mais qui cependant le faisoient voir partout, et donnoient un lustre et un éclat merveilleux à toutes les gouttes d'eau qui tomboient.

Des huit portes dont ce salon étoit percé, il y en avoit quatre au droit des quatre grandes allées, et quatre autres qui étoient vis-à-vis des petites allées qui sont dans les angles de cette place. A côté de chaque porte, il y avoit quatre grandes niches percées à jour, et remplies d'un grand pied d'argent ; au-dessus étoit un grand vase de même matière, qui portoit une girandole de crystal, allumée de dix bougies de cire blanche. Dans les huit angles qui forment la figure de ce lieu, il y avoit un corps solide taillé rustiquement, et dont le fond verdâtre brilloit en façon de cristal ou d'eau congelée. Contre ce corps étoient quatre coquilles de marbre les unes au-dessous des autres, et dans des distances fort proportionnées ; la plus haute étoit

la moins grande, et celles de dessous augmentoient toujours en grandeur, pour mieux recevoir l'eau qui tomboit des unes dans les autres. On avoit mis sur la coquille la plus élevée une girandole de crystal, allumée de dix bougies, et de cette coquille sortoit de l'eau en forme de nappe, qui tombant dans la seconde coquille, se répandoit dans une troisième, où l'eau d'un masque posé au-dessus venant se rendre, la remplissoit encore davantage. Cette troisième coquille étoit portée par deux dauphins dont les écailles étoient de couleur de nacre; ces deux dauphins jetoient de l'eau dans la quatrième coquille, où tomboit aussi en nappe l'eau de la coquille qui étoit au-dessus, et toutes ces eaux venoient enfin se rendre dans un bassin de marbre, aux deux extrémités duquel étoient deux grands vases remplis d'orangers.

Le plafond de ce lieu n'étoit pas cintré en forme de voûte; il s'élevoit jusques à l'ouverture du petit dôme par huit pans qui représentoient un compartiment de menuiserie artistement taillé de feuillages dorés. Dans ces compartimens, qui paroissoient percés, l'on avoit peint des branches d'arbres au naturel, pour avoir plus d'union avec la feuillée dont le corps de cet édifice étoit composé. Le haut du petit dôme étoit aussi un compartiment d'une riche broderie d'or et d'argent sur un fond vert.

Outre vingt-cinq lustres de crystal, chacun de dix bougies, qui éclairoient ce lieu, et qui tomboient du haut de la voûte, il y en avoit encore d'autres au milieu des huit portes, qui étoient attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent entre des festons de fleurs, noués avec de pareilles écharpes enrichies d'une frange de même.

Sur la grande corniche qui régnoit tout autour de ce salon, étaient rangés soixante et quatre vases

de porcelaine remplis de diverses fleurs ; et, entre ces vases, on avoit mis soixante et quatre boules de crystal de diverses couleurs, et d'un pied de diamètre, soutenues sur des pieds d'argent ; elles paroissoient comme autant de pierres précieuses, et étoient éclairés d'une manière si ingénieuse, que la lumière passant au travers, et se trouvant chargée des différentes couleurs de ces crystaux, se répandoit par tout le haut du plafond, où elle faisoit des effets si admirables, qu'il sembloit que ce fussent les couleurs même d'un véritable arc-en-ciel. De cette corniche et du tour que formoit l'ouverture du petit dôme, pendoient plusieurs festons de toutes sortes de fleurs, attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent, dont les bouts tombant entre chaque feston, paroissoient avec beaucoup d'éclat et de grace sur tout le corps de cette architecture qui étoit de feuillage, et dont l'on avoit si bien su former différentes sortes de verdure, que la diversité des arbres qu'on y avoit employés, et que l'on avoit su accommoder les uns auprès des autres, ne faisoit pas une des moindres beautés de la composition de cet agréable édifice.

Au-delà du portique, qui étoit vis-à-vis de celui par où l'on entroit, on avoit dressé un buffet d'une beauté et d'une richesse toute extraordinaire. Il étoit enfoncé de dix-huit pieds dans l'allée, et l'on y montoit par trois grands degrés en forme d'estrade. Il y avoit des deux côtés de ce buffet, deux manières d'ailes élevées d'environ dix pieds de haut, dont le dessous servoit pour passer ceux qui portoient les viandes. Sur le milieu de chacune de ces ailes, étoit un socle de verdure, qui portoit un grand guéridon d'argent, chargé d'une girandole aussi d'argent, allumée de bougies de cire blanche, et, à côté de ces guéridons, plusieurs grands vases d'argent ; contre ce socle étoit atta-

chée une grande plaque d'argent à trois branches, portant chacune un flambeau de cire blanche.

Sur la table du buffet, il y avoit quatre degrés de deux pieds de large et de trois à quatre pieds de haut, qui s'élevoient jusques à un plafond de feuillée de vingt-cinq pieds d'exhaussement. Sur ce buffet et sur ces degrés, l'on voyoit dans une disposition agréable, vingt-quatre bassins d'argent d'une grandeur extrême et d'un ouvrage merveilleux ; ils étoient séparés les uns des autres par autant de grands vases, des cassolettes et des girandoles d'argent d'une pareille beauté. Il y avoit sur la table vingt-quatre grands pots d'argent, remplis de toutes sortes de fleurs, avec la nef du Roi, la vaisselle et les verres destinés pour son service. Au-devant de la table, on voyoit une grande cuvette d'argent en forme de coquille, et aux deux bouts du buffet, quatre guéridons d'argent de six pieds de haut, sur lesquels étoient des girandoles d'argent allumées de dix bougies de cire blanche.

Dans les deux autres arcades qui étoient à côté de celle-ci, étoient deux autres buffets moins hauts et moins larges que celui du milieu ; chaque table avoit deux degrés, sur lesquels étoient dressés quatre grands bassins d'argent, qui accompagnoient un grand vase chargé d'une girandole allumée de dix bougies ; et, entre ces bassins et ce vase, il y avoit plusieurs figures d'argent. Aux deux bouts du buffet, l'on voyoit deux grandes plaques, portant chacune trois flambeaux de cire blanche ; au-dessus du dossier, un guéridon d'argent, chargé de plusieurs bougies, et à côté, plusieurs grands vases d'un prix et d'une pesanteur extraordinaire ; outre six grands bassins qui servoient de fond. Devant chaque table, il y avoit une grande cuvette d'argent, pesant mille marcs ; et ces tables, qui

étoient comme deux crédences pour accompagner le grand buffet du Roi, étoient destinées pour le service des dames.

Au-delà de l'arcade qui servoit d'entrée du côté de l'allée qui descend vers les grilles du grand parc, étoit un enfoncement de dix-huit toises de long, qui formoit comme un avant salon.

Ce lieu étoit terminé d'un grand portique de verdure, au-delà duquel il y avoit une grande salle bornée par les deux côtés des palissades de l'allée, et, par l'autre bout, d'un autre portique de feuillage. Dans cette salle l'on avoit dressé quatre grandes tentes très-magnifiques, sous lesquelles étoient huit tables accompagnées de leurs buffets chargés de bassins, de verres et de lumières, disposés dans un ordre tout-à-fait singulier.

Lorsque le Roi fut entré dans le salon octogone, et que toute la cour, surprise de la beauté et de la disposition si extraordinaire de ce lieu, en eut bien considéré toutes les parties, Sa Majesté se mit à table, le dos tourné du côté par où elle étoit entrée; et lorsque Monsieur eut pris aussi sa place, les dames qui étoient nommées par Sa Majesté pour y souper, prirent les leurs, selon qu'elles se rencontrèrent, sans garder aucun rang. Celles qui eurent cet honneur, furent :

Mesdemoiselles d'Angoulême.
Madame Aubry de Courcy.
Madame de Saint-Abre.
Madame de Broglio.
Madame de Bailleul.
Madame de Bonnelle.
Madame Bignon.
Madame de Bordeaux.
Mademoiselle Borelle.

Madame de Brissac.
Madame de Coulange.
Madame la maréchale de Clérambaut.
Madame la maréchale de Castelnau.
Madame de Comminge.
Madame la marquise de Castelnau
Mademoiselle d'Elbeuf.
Madame la maréchale d'Albret et mademoiselle sa fille.
Madame la maréchale d'Estrées.
Madame la maréchale de la Ferté.
Madame de la Fayette.
Madame la comtesse de Fiesque.
Madame de Fontenay-Hotman.
Madame de Fieubet.
Madame la maréchale de Grancey et mesdemoiselles ses deux filles.
Madame des Hameaux.
Madame la maréchale de l'Hôpital.
Madame la lieutenante civile.
Madame la comtesse de Louvigny.
Mademoiselle de Manicham.
Madame de Meckelbourg.
Madame la Grande-Maréchale.
Madame de Marré.
Madame de Nemours.
Madame de Richelieu.
Madame la duchesse de Richemont.
Mademoiselle de Tresmes.
Madame Tambonneau.
Madame de la Trousse.
Madame la présidente Tubœuf.
Madame la duchesse de la Vallière.
Madame la marquise de la Vallière.
Madame de Vilacerf.
Madame la duchesse de Wirtemberg, et madame sa fille.

Madame de Valavoir.

Comme la somptuosité de ce festin passe tout ce qu'on en pourroit dire, tant par l'abondance et la délicatesse des viandes qui y furent servies, que par le bel ordre que le maréchal de Bellefonds et le sieur de Valentiné, contrôleur-général de la maison du roi, y apportèrent, je n'entreprendrai pas d'en faire le détail; je dirai seulement que le pied du rocher étoit revêtu, parmi les coquilles et la mousse, de quantité de pâtes, de confitures, de conserves, d'herbages et de fruits sucrés, qui sembloient être crûs parmi les pierres, et en faire partie. Il y avoit sur les huit angles qui marquent la figure du rocher et de la table, huit pyramides de fleurs, dont chacune étoit composée de treize porcelaines remplies de différens mêts. Il y eut cinq services, chacun de cinquante-six plats; les plats du dessert étoient chargés de seize porcelaines en pyramides, où tout ce qu'il y a de plus exquis et de plus rare dans la saison, y paroissoit à l'œil et au goût, d'une manière qui secondoit bien ce que l'on avoit fait dans cet agréable lieu pour charmer la vue.

Dans une allée assez proche de là, et sous une tente, étoit la table de la reine, où mangeoient Madame, Mademoiselle, Madame la Princesse, Madame la Princesse de Carignan. Monseigneur le Dauphin soupa au château, dans son appartement.

Le roi étoit servi par monsieur le duc; et monsieur, par le sieur de Valentiné. Le sieur Grotteau, contrôleur de la bouche, les sieurs Gaut et Chamois, contrôleurs d'office, mettoient les viandes sur la table.

Le maréchal de Bellefonds servoit la reine; et le sieur Courtet, contrôleur d'office, servoit Madame; le sieur de la Grange, aussi contrôleur d'office,

mettoit sur table ; les cent-Suisses de la garde portoient les viandes, et les pages et valets-de-pied du roi, de la reine, de Monsieur et de Madame, servoient les tables de leurs majestés.

Dans le même tems que l'on portoit sur ces deux tables, il y en avoit huit autres que l'on servoit de la même manière, qui étoient dressées sous les quatre tentes dont j'ai parlé ; et ces tables avoient leurs maîtres d'hôtel, qui faisoient porter les viandes par les gardes-suisses.

La première étoit celle,

De Mad. la comtesse de Soissons, de . 20 couverts.
De Mad. la princesse de Bade, de . . 20 couverts.
De Mad. la duchesse de Créqui, de . 20 couverts.
De Mad. la maréchale de la Mothe, de . 20 couverts.
De Mad. de Montausier, de . . . . 40 couverts.
De Mad. la maréchale de Bellefonds, de 65 couverts.
De Mad. la maréchale d'Humières, de 20 couverts.
De Mad. de Béthune, de . . . . . 20 couverts.

Il y en avoit encore trois autres dans une petite allée à côté de celle que tenoit madame la maréchale de Bellefonds, de quinze à seize couverts chacune, dont les maîtres d'hôtel du roi avoient le soin.

Quantité d'autres tables se servoient de la desserte de la reine, et des autres, pour les femmes de la reine, et pour d'autres personnes.

Dans la grotte, proche du château, il y eut trois tables pour les ambassadeurs, qui furent servies en même tems, de vingt-deux couverts chacune.

Il y avoit encore en plusieurs endroits des tables dressées, où l'on donnoit à manger à tout le monde ; et l'on peut dire que l'abondance des viandes, des vins et des liqueurs, la beauté et l'excellence des fruits et des confitures, et une infinité d'autres

choses délicatement apprêtées, faisoient bien voir que la magnificence du roi se répandoit de tous côtés.

Le roi s'étant levé de table pour donner un nouveau divertissement aux dames, et passant par le portique où l'allée monte vers le château, les conduisit dans la salle du bal.

A deux cents pas de l'endroit où l'on avoit soupé, et dans une traverse d'allées qui forme un espace d'une vaste grandeur, l'on avoit dressé un édifice d'une figure octogone, haut de plus de neuf toises, et large de dix. Toute la cour marcha le long de l'allée, sans s'appercevoir du lieu où elle étoit; mais comme elle eut fait plus de la moitié du chemin, il y eut une palissade de verdure, qui, s'ouvrant tout d'un coup de part et d'autre, laissa voir, au travers d'un grand portique, un salon rempli d'une infinité de lumières, et une longue allée au-delà, dont l'extraordinaire beauté surprit tout le monde.

Ce bâtiment n'étoit pas tout de feuillages, comme celui où l'on avoit soupé; il représentoit une superbe salle? revêtue de marbre et de porphire, et ornée seulement en quelques endroits, de verdure et de festons. Un grand portique de seize pieds de large, et de trente-deux de haut, servoit d'entrée à ce riche salon; il avançoit environ trois toises dans l'allée, et cette avance servoit encore de vestibule, et faisoit symétrie aux autres enfoncemens qui se rencontroient dans les huit côtés. Du milieu du portique pendoient de grands festons de fleurs, attachés de part et d'autre. Aux deux côtés de l'entrée, et sur deux piédestaux, on voyoit des termes représentant des satyres, qui étoient là comme les gardes de ce beau lieu, à la hauteur de huit pieds, ce salon étoit ouvert par les six côtés, entre la porte

par où l'on entroit, et l'allée du milieu; ces ouvertures formoient six grandes arcades, qui servoient de tribunes, où l'on avoit dressé plusieurs siéges en forme d'amphithéâtres, pour asseoir plus de six-vingt personnes dans chacune. Ces enfoncemens étoient ornés de feuillages, qui, venant se terminer contre les pilastres et le haut des arcades, y montroient assez que ce bel endroit étoit paré comme à un jour de fête, puisque l'on y mêloit des feuilles et des fleurs pour l'orner; car les impostes et les clefs des arcades étoient marqués par des festons et des ceintures de fleurs.

Du côté droit, dans l'arcade du milieu, et au haut de l'enfoncement, étoit une grotte de rocaille, où, dans un large bassin travaillé rustiquement, l'on voyoit Arion porté sur un dauphin, et tenant une lyre; il avoit à côté de lui deux Tritons: c'étoit dans ce lieu que les musiciens étoient placés. A l'opposite, l'on avoit mis tous les joueurs d'instrumens; l'enfoncement de l'arcade où ils étaient, formoit aussi une grotte, où l'on voyoit Orphée sur un rocher, qui sembloit joindre sa voix à celle de deux nymphes assises auprès de lui. Dans le fond des quatre autres arcades, il y avoit d'autres grottes, où, par la gueule de certains monstres, sortoit de l'eau qui tomboit dans des bassins rustiques, d'où elle s'échappoit entre des pierres, et dégouttoit lentement parmi la mousse et les rocailles.

Contre les huit pilastres qui formoient ces arcades, et sur des piédestaux de marbre, l'on avoit posé huit grandes figures de femmes, qui tenoient dans leurs mains divers instrumens, dont elles sembloient se servir pour contribuer au divertissement du bal.

Dans le milieu des piédestaux, il y avoit des masques de bronze dorée, qui jetoient de l'eau dans

un bassin. Au bas de chaque piédestal, et des deux côtés du même bassin, s'élevoient deux jets-d'eau, qui formoient deux chandeliers. Tout autour de ce salon, régnoit un siége de marbre, sur lequel, d'espace en espace, étoient plusieurs vases remplis d'orangers.

Dans l'arcade qui étoit vis-à-vis de l'entrée, et qui servoit d'ouverture à une grande allée de verdure, l'on voyoit encore, sur deux piédestaux, deux figures qui représentoient Flore et Pomone. De ces piédestaux, il en sortoit de l'eau comme de ceux du salon.

Le haut du salon s'élevoit au-dessus de la corniche par huit pans, jusqu'à la hauteur de douze pieds; puis, formant un plafond de figure octogone, laissoit, dans le milieu, une ouverture de pareille forme, dont l'enfoncement étoit de cinq à six pieds. Dans ces huit pans, étoient huit grands soleils d'or, soutenus de huit figures qui représentoient les douze mois de l'année, avec les signes du Zodiaque; le fond étoit d'azur, semé de fleurs-de-lys d'or; et le reste enrichi de roses et d'autres ornemens d'or, d'où pendoient trente-deux lustres, portant chacun douze bougies.

Outre toutes ces lumières, qui faisoient le plus beau jour du monde, il y avoit dans les six tribunes vingt-quatre plaques, dont chacune portoit neuf bougies; et aux deux côtés des huit pilastres, au-dessus des figures, sortoient de la feuillée de grands fleurons d'argent, en forme de branches d'arbres, qui soutenaient treize chandeliers disposés en pyramides. Aux deux côtés de la porte, et dans l'endroit qui servoit comme de vestibule, il y avoit six grandes plaques en ovale, enrichies de chiffres du roi; chacune de ces plaques portoit seize chandeliers allumés de seize bougies.

L'allée qui aboutit au milieu de ce salon, avoit plus de vingt pieds de large ; elle étoit toute défeuillée de part et d'autre, et paroissoit découverte par le haut ; par les côtés elle sembloit accompagnée de huit cabinets, où, à chaque encoignure, l'on voyoit, sur des piédestaux de marbre, des termes qui représentoient des satyres ; à l'endroit où étoient ces termes, les cabinets se fermoient en berceau.

Au bout de l'allée, il y avoit une grotte de rocaille, où l'art étoit si heureusement joint à la nature, que parmi les figures qui l'ornoient, on y voyoit cette belle négligence et cet arrangement rustique, qui donne un si grand plaisir à la vue.

Au haut, et dans le lieu le plus enfoncé de la grotte, on découvroit une espèce de masque de bronze doré, représentant la tête d'un monstre marin. Deux tritons argentés ouvroient les deux côtés de la gueule de ce masque, duquel s'élevoit, en forme d'aigrette, un gros bouillon d'eau, dont la chûte, augmentant celle qui tomboit de sa gueule extraordinairement grande, faisoit une nappe qui se répandoit dans un grand bassin, d'où ces deux tritons sembloient sortir.

De ce bassin se formoit une autre grande nappe, accompagnée de deux gros jets d'eau, que deux animaux, d'une figure monstrueuse, vomissoient en se regardant l'un l'autre. Ces deux animaux, qui ne paroissoient qu'à demi hors de la roche, étoient aussi de bronze doré. De cette quantité d'eau qu'ils jetoient, et de celle de ce bassin qui tomboit dans un autre beaucoup plus grand, il se formoit une troisième nappe, qui, couvrant tout le bas du rocher, et se déchirant inégalement contre les pierres d'en bas, faisoit paroître des éclats si beaux et si extraordinaires, qu'on ne les peut bien exprimer.

Cette abondance d'eau, qui, comme un agréable torrent, se précipitoit de la sorte par différentes chûtes, sembloit couvrir le rocher de plusieurs voiles d'argent, qui m'empêchoient pas qu'on ne vît la disposition des pierres et des coquillages, dont les couleurs paroissoient encore avec plus de beauté parmi la mousse mouillée, et au travers de l'eau qui tomboit en bas, où elle formoit de gros bouillons d'écume.

De ce dernier endroit, où toute cette eau finissoit sa chûte dans un quarré qui étoit au pied de la grotte, elle se divisoit en deux canaux, qui, bordant les deux côtés de l'allée, venoient se terminer dans un grand bassin, dont la figure étoit d'un quarré long, augmenté par les quatre côtés de quatre demi-ronds, lequel séparoit l'allée d'avec le salon : mais cette eau ne couloit pas sans faire paroître mille beaux effets ; car vis-à-vis des huit cabinets, il y avoit, dans chaque canal, deux jets-d'eau qui formoient de chaque côté seize lances de douze à quinze pieds de haut ; et d'espace en espace, l'eau de ces canaux, venant à tomber, faisoit des cascades qui composoient autant de petites nappes argentées, dont la longueur de chaque canal étoit agréablement interrompue.

Ces canaux étoient bordés de gazon de part et d'autre. Du côté des cabinets, et entre les termes qui en marquoient les encognures, il y avoit dans de grands vases des orangers chargés de fleurs et de fruits ; et le milieu de l'allée étoit d'un sable jaune qui partageoit les deux lisières de gazon.

Dans le bassin qui séparoit l'allée d'avec le salon, il y avoit un grouppe de quatre dauphins dans des coquilles de bronze doré, posées sur un petit rocher : ces quatre dauphins ne formoient qu'une

seule tête, qui étoit renversée, et qui, ouvrant la gueule en haut, poussoit un jet-d'eau d'une grosseur extraordinaire. Après que cette eau, qui s'élevoit de plus de trente pieds de haut, avoit frappé la feuillée avec violence, elle retomboit dans le bassin en mille petites boules de crystal.

Aux deux côtés de ce bassin, il y avoit quatre grandes plaques en ovale, chargées chacune de quinze bougies; mais, comme toutes les autres lumières qui éclairoient cette allée, étoient cachées derrière les pilastres et les termes qui marquoient les cabinets, l'on ne voyoit qu'un jour universel qui se répandoit si agréablement dans tout ce lieu, et en découvroit les parties avec tant de beauté, que tout le monde préféroit cette clarté à la lumière des plus beaux jours. Il n'y avoit point de jet-d'eau qui ne fît paroître mille brillans; et l'on reconnoissoit principalement dans ce lieu et dans la grotte où le roi avoit soupé, une distribution d'eau si belle et si extraordinaire, que jamais il ne s'est rien vu de pareil. Le sieur Joly, qui en avoit eu la conduite, les avoit si bien ménagées, que, produisant toutes des effets différens, il y avoit encore une union et un certain accord qui faisoit paroître par-tout une agréable beauté, la chûte des unes servant, en plusieurs endroits, à donner plus d'éclat à la chûte des autres. Les jets-d'eau qui s'élevoient de quinze pieds sur le devant des deux canaux, venoient peu-à-peu à diminuer de hauteur et de force, à mesure qu'ils s'éloignaient de la vue; de sorte que, s'accordant avec la belle manière dont l'on avoit disposé l'allée, il sembloit que cette allée, qui n'avoit guère plus de quinze toises de long, en eût quatre fois davantage, tant toutes choses y étoient bien conduites!

Pendant que, dans un séjour si charmant, leurs

majestés et toute la cour prenoient le divertissement du bal à la vue de ces beaux objets, et au bruit de ces eaux qui n'interrompoient qu'agréablement le son des instrumens, l'on préparoit ailleurs d'autres spectacles dont personne ne s'étoit apperçu, et qui devoient surprendre tout le monde. Le sieur Gissey, outre le soin qu'il avoit pris du lieu où le roi avoit soupé, et des dessins de tous les habits de la comédie, se trouvant encore chargé des illuminations qu'on devoit mettre au château, et en plusieurs endroits du parc, travailloit à mettre toutes ces choses en ordre, pour faire que ce beau divertissement eût une fin aussi heureuse et aussi agréable, que le succès en avoit été favorable jusques alors; ce qui arriva en effet par les soins qu'il y prit. Car en un moment toutes les choses furent si bien ordonnées, que quand leurs majestés sortirent du bal, elles apperçurent le tour du fer-à-cheval et le château tout en feu, mais d'un feu si beau et si agréable, que cet élément, qui ne paroît guère dans l'obscurité de la nuit sans donner de la crainte et de la frayeur, ne causoit que du plaisir et de l'admiration. Deux cents vases de quatre pieds de haut, de plusieurs façons, et ornés de différentes manières, entouroient ce grand espace qui enferme les parterres de gazon, et qui forme le fer-à-cheval. Au bas des degrés qui sont au milieu, on voyoit quatre figures représentant quatre fleuves; et au-dessus, sur quatre piédestaux qui sont aux extrémités des rampes, quatre autres figures qui représentoient les quatre parties du monde. Sur les angles du fer-à-cheval, et entre les vases, il y avoit trente-huit candélabres ou chandeliers antiques, de six pieds de haut; et ces vases, ces candélabres et ces figures étant éclairés de la même sorte que celles qui avoient paru dans la frise du salon où l'on avoit soupé, faisoient un spectacle merveilleux.

Mais la cour étant arrivée au haut du fer-à-cheval, et découvrant encore mieux tout le château, ce fut alors que tout le monde demeura dans une surprise qui ne se peut connoître qu'en la ressentant.

Il étoit orné de quarante-cinq figures. Dans le milieu de la porte du château, il y en avoit une qui représentoit Janus ; et, des deux côtés, dans les quatorze fenêtres d'en bas, l'on voyoit différens trophées de guerre. A l'étage d'en haut, il y avoit quinze figures qui représentoient diverses vertus, et au-dessus, un soleil avec des lyres, et d'autres instrumens ayant rapport à Apollon, qui paroissoient en quinze différens endroits. Toutes ces figures étoient de diverses couleurs, mais si brillantes et si belles, que l'on ne pouvoit dire si c'étoient différens métaux allumés, ou des pierres de plusieurs couleurs qui fussent éclairées par un artifice inconnu. Les balustrades qui environnent le fossé du château, étoient illuminées de la même sorte ; et dans les endroits où, durant le jour, on avoit vu des vases remplis d'orangers et de fleurs, l'on y voyoit cent vases de diverses formes, allumés de différentes couleurs.

De si merveilleux objets arrêtoient la vue de tout le monde, lorsqu'un bruit qui s'éleva vers la grande allée, fit qu'on se tourna de ce côté-là. Aussitôt on la vit éclairée, d'un bout à l'autre, de soixante-douze termes, faits de la même manière que les figures qui étoient au château, et qui la bordoient des deux côtés. De ces termes il partit en un moment un si grand nombre de fusées, que les unes, se croisant sur l'allée, faisoient une espèce de berceau, et les autres s'élevant tout droit, et laissant jusques en terre une grosse trace de lu-

mière, formoient comme une haute palissade de feu. Dans le tems que ces fusées montoient jusques au ciel, et qu'elles remplissoient l'air de mille clartés plus brillantes que les étoiles, l'on voyoit, tout au bas de l'allée, le grand bassin d'eau, qui paroissoit une mer de flamme et de lumière, dans laquelle une infinité de feux plus rouges et plus vifs sembloient se jouer au milieu d'une clarté plus blanche et plus claire.

A de si beaux effets, se joignit le bruit de plus de cinq cens boëtes, qui, étant dans le grand parc, et fort éloignées, sembloient être l'écho de ces grands éclats dont les grosses fusées faisoient retentir l'air, lorsqu'elles étoient en haut.

Cette grande allée ne fut guère en cet état, que les trois bassins des fontaines qui sont dans la parterre de gazon, au bas du fer à cheval, parurent trois sources de lumières. Mille feux sortoient du milieu de l'eau, qui, comme furieux et s'échappant d'un lieu où ils auroient été retenus par force, se répandoient de tous côtés sur les bords du parterre. Une infinité d'autres feux sortant de la gueule des lézards, des crocodiles des grenouilles, et des autres animaux de bronze qui sont sur les bords des fontaines, sembloient aller secourir les premiers, et, se jettant dans l'eau, sous la figure de plusieurs serpens, tantôt séparément, tantôt joints ensemble par gros pelotons, lui faisoient une rude guerre. Dans ces combats, accompagnés de bruits épouvantables, et d'un embrasement qu'on ne peut représenter, ces deux élémens étoient si étroitement mêlés ensemble, qu'il étoit impossible de les distinguer. Mille fusées qui s'élevoient en l'air, paroissoient comme des jets-d'eau enflammés; et l'eau qui bouillonnoit de

toutes parts, ressembloit à des flots de feu, et à des flammes agitées.

Bien que tout le monde sût que l'on préparoît des feux-d'artifice, néanmoins, en quelque lieu qu'on allât durant le jour, l'on n'y voyoit nulle disposition ; de sorte que, dans le tems que chacun étoit en peine du lieu où ils devoient paroître, l'on s'en trouva tout-à-coup environné ; car, non-seulement ils partoient de ces bassins de fontaines, mais encore des grandes allées qui environnent le parterre ; et en voyant sortir de terre mille flammes qui s'élevoient de tous côtés, l'on ne savoit s'il y avoit des canaux qui fournissoient cette nuit-là autant de feux, comme pendant le jour on avoit vu des jets-d'eau qui rafraîchissoient ce beau parterre. Cette surprise causa un agréable désordre parmi tout le monde, qui, ne sachant où se retirer, se cachoit dans l'épaisseur des bocages, et se jetoit contre terre.

Ce spectacle ne dura qu'autant de tems qu'il en faut pour imprimer dans l'esprit une belle image de ce que l'eau et le feu peuvent faire quand ils se rencontrent ensemble et qu'ils se font la guerre ; et chacun croyant que la fête se termineroit par un artifice si merveilleux, retournoit vers le château, quand, du côté du grand étang, l'on vit tout d'un coup le ciel rempli d'éclairs, et l'air d'un bruit qui sembloit faire trembler la terre. Chacun se rangea vers la grotte pour voir cette nouveauté, et aussitôt il sortit de la tour de la pompe qui élève toutes les eaux, une infinité de grosses fusées qui remplirent tous les environs de feu et de lumières. A quelque hauteur qu'elles montassent, elles laissoient attachée à la tour une grosse queue, qui ne s'en séparoit point, que la fusée n'eût rempli l'air

d'une infinité d'étoiles qu'elle y alloit répandre. Tout le haut de cette tour sembloit être embrâsé, et de moment en moment, elle vomissoit une infinité de feux, dont les uns s'élevoient jusqu'au ciel, et les autres ne montant pas si haut, sembloient se jouer par mille mouvemens agréables qu'ils faisoient. Il y en avoit même, qui, marquant les chiffres du roi par leurs tours et retours, traçoient dans l'air de doubles L, toutes brillantes d'une lumière très-vive et très-pure. Enfin, après que de cette tour il fut sorti, à plusieurs fois, une si grande quantité de fusées, que jamais on n'a rien vu de semblable, toutes ces lumières s'éteignirent; et, comme si elles eussent obligé les étoiles du ciel à se retirer, l'on s'apperçut que, de ce côté-là, la plus grande partie ne se voyoit plus, mais que le jour, jaloux des avantages d'une si belle nuit, commençoit à paroître.

Leurs Majestés prirent aussitôt le chemin de Saint-Germain avec toute la cour, et il n'y eut que Monseigneur le Dauphin qui demeura dans le château.

Ainsi finit cette grande fête, de laquelle si l'on remarque bien toutes les circonstances, on verra qu'elle a surpassé, en quelque façon, ce qui a jamais été fait de plus mémorable. Car, soit que l'on regarde comme en si peu de tems l'on a dressé des lieux d'une grandeur extraordinaire pour la comédie, pour le souper et pour le bal, soit que l'on considère les divers ornemens dont on les a embellis, le nombre des lumières dont on les a éclairés, la quantité d'eau qu'il a fallu conduire, et la distribution qui en a été faite, la somptuosité des repas où l'on a vu une quantité de toutes sortes de viandes qui n'est pas concevable; et, enfin, toutes les choses nécessaires à la magnificence de

ces spectacles, et à la conduite de tant de différens ouvriers ; on avouera qu'il ne s'est jamais rien fait de plus surprenant, et qui ait causé plus d'admiration.

MONSIEUR

DE

POURCEAUGNAC,

COMÉDIE-BALLET.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR M. DE POURCEAUGNAC.

CETTE comédie-ballet, en 3 actes et en prose, fut représentée à Chambord, le 6 octobre 1669, et sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 novembre suivant.

Pourceaugnac est une farce, a dit M. de Voltaire; *mais il y a dans toutes les farces de Molière des scènes dignes de la haute comédie.*

Les farces auxquelles les anciens avaient donné le nom de *Mimes*, étoient une dégénération successive de la vraie comédie ; mais elles conservèrent, de tems à autre, quelque chose de son utilité. *Sophron*, chez les Grecs, avoit composé des *Mimes*, que *Platon* avoit sous son chevet à l'heure de sa mort ; et les sentences de *P. . . . Syrus* qui nous sont restées, justifient bien l'opinion de

Sénèque, qui les trouvoit dignes d'un meilleur cadre. *Quàm multa Publî non excalceatis, sed cothurnatis dicenda sunt !* Ep. 8.

Dans le 16.e siècle, ce furent les Italiens, seuls en possession d'une comédie supportable, qui renouvelèrent les farces où les pièces mimiques ; mais on n'y reconnut aucune des traces des *Sophron* et des *Syrus*, quoique les auteurs de cette nation comparent leur *Zanni* aux mimes des Romains *Mattacini o Zann . . . che comegli antichi Osci e Attellani, ancora oggi con goffissima lingua Bergamasca o Norcina* (1) . . . *fanno l'arte del far ridere.*

Le goût de la littérature et de la langue Italienne, apporté en France par deux reines de la maison de Médicis, nous fit connoître la farce, et nous la fit trop aimer. Delà le règne des *Turlupins*, des *Bruscambilles*, des *Gros-Guillaume*, des *Gaulthier Garguille*, et des *Tabarin*, qui, pour distraire les spectateurs de l'attention sérieuse qu'exigeoient les tragédies du tems, cherchoient à faire rire par des déguisemens, des masques, des contorsions, des intrigues ridicules, et par des bouffonneries indécentes et grossières.

Cet usage s'étoit perdu dans la capitale à la mort de tous ces farceurs, lorsque Molière, dans son début à Paris, le renouvela, par une repré-

(1) Norcna, ville de la Toscane.

sentation du *Docteur amoureux*, qui avoit été précédé de *Nicomède*. Il est vrai que les farces de Molière, du moins celles dont il s'occupa dans la suite, étoient bien supérieures aux folies insipides des bouffons dont on vient de parler. C'est dans notre genre singulier des *parades* qu'on peut retrouver quelques traces de l'ancienne farce françoise ; puisque *le Bonhomme Cassandre aux Indes* n'est autre chose, pour le fond et pour le style, que *la farce plaisante et récréative de Gros-Guillaume*, imprimée dans le 4.e volume de l'Histoire du Théâtre François, page 254.

Molière eut, comme les premiers farceurs, l'objet d'amuser et de faire rire, mais par des moyens moins libres et moins éloignés de la vraie comédie. *Je suis comédien aussi bien qu'auteur*, disoit-il : *il faut réjouir la cour et attirer le peuple ; et je suis quelquefois réduit à consulter l'intérêt de mes acteurs aussi bien que ma propre gloire.*

On retrouve toujours le maître de l'art (dit M. Riccoboni) soit dans l'intrigue de ses farces, soit dans la liaison et l'arrangement des scènes, soit dans les idées, qui, pour être comiques, ne sont ni basses ni grossières, et qui tiennent toujours à une action simple et vraisemblable. Combien est-il étonnant, ajoute cet observateur, de voir un même génie exceller dans tous les genres, et faire rire le connoisseur et l'ignorant dans la farce, après avoir si plaisamment satisfait l'homme d'esprit dans la comédie *du Misantrope*.

L'auteur de la Vie de Molière, instruit par Baron de tout ce qui regardoit ce grand homme, dit que *le Pourceaugnac* fut fait à l'occasion d'un gentilhomme Limosin, qui, dans une querelle qu'il eut sur le théâtre avec quelques comédiens, développa tout le ridicule du plus épais provincial. Le contemplateur Molière, qui avoit été témoin de la scène, en conçut l'idée de cette ingénieuse farce, qui eut le plus grand succès, et qu'on voit encore tous les jours avec le plaisir le plus vif.

Robinet, dans sa lettre, en vers, du 23 novembre 1669, nous paroît appuyer cette anecdocte, lorsqu'il dit :

Il joue autant bien qu'il se peut
Ce marquis de nouvelle fonte,
Dont par hasard, à ce qu'on conte,
L'original est à Paris.
En colère autant que surpris
De se voir dépeint de la sorte,
Il jure, il tempête, il s'emporte,
Et veut faire ajourner l'auteur, etc.

Si l'on croit qu'il y ait beaucoup plus d'hommes capables de faire Pourceaugnac que le Misantrope, on se trompe, dit M. Diderot, dans un de ses discours sur la poësie dramatique. Il est difficile, sans doute, d'avancer quelque chose de plus fort à l'avantage de cette farce ; mais les trois actes de *Pourceaugnac* sont conduits avec tant d'esprit et de gaieté, qu'ils ne peuvent être la production que

d'un homme bien plaisant et bien exercé dans l'art dramatique : l'adroit *Sbrigani* efface tous les valets de Plaute.

Nous dirons peu de chose des intermèdes toujours nécessaires aux ouvrages que Molière donnoit pour les fêtes de Louis XIV, et qui devoient bien contrarier son génie, si fort au-dessus des bagatelles lyriques qu'on destine au triomphe du chant. Si par hasard on y trouve un trait comme celui de l'intermède du troisième acte :

> Hélas ! si l'on n'aimoit pas,
> Que seroit-ce de la vie ?

On est bien étonné de voir ensuite un chœur qui chante ces deux vers :

> Sus ! chantons tous ensemble,
> Dansons, chantons, jouons-nous.

Mais, comme on l'a dit, Molière obéissoit à son maître, qui vouloit être servi avec promptitude ; et Lully n'étoit pas encore devenu difficile sur les vers qu'il mettoit en musique ; il ne connoissoit point Quinault. (1)

---

(1) Le marquis *Gorini*, un des auteurs dramatiques modernes de l'Italie, après avoir fait quelque séjour à Paris, retourna dans sa patrie, et y donna *le Baron Polonois*, qui n'étoit qu'une copie, et *des Fâcheux* et *de Pourceaugnac*. Ses réminiscences lui fournirent aussi l'idée du comte *de Montefiascone* et de la

comtesse *de Calagna*, les deux principaux personnages de sa Comédie *des Cérémonies*, qu'il dessina d'après *les Femmes Savantes* et *la Comtesse d'Escarbagnas*. Il est aisé de s'apercevoir aussi dans sa farce *du Jaloux vaincu par l'avarice*, que *Géronte* et *Alsinde* sont de froides copies d'*Arnolphe* et d'*Agnès* de l'*École des Femmes*. On voit que si l'on a accusé Molière d'avoir profité de l'ancien théâtre italien, le moderne le lui rend bien, avec cette différence, que Molière embellissoit ce qu'il empruntoit, et qu'il perd tout aux vols qu'on lui fait.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE, père de Julie.
JULIE, fille d'Oronte.
ERASTE, amant de Julie.
NÉRINE, femme d'intrigue, feinte Picarde.
LUCETTE, feinte Languedocienne.
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MÉDECIN.
SECOND MÉDECIN.
UN APOTHICAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMPT.
DEUX ARCHERS.

ACTEURS DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
  DEUX MAITRES A DANSER.
  DEUX PAGES dansans.
  QUATRE CURIEUX de Spectacles, dansans.
  DEUX SUISSES dansans.
DEUX MÉDECINS grotesques.
MATASSINS dansans.
DEUX AVOCATS chantans.
DEUX PROCUREURS dansans.
DEUX SERGENS dansans.
TROUPE DE MASQUES.
  UNE EGYPTIENNE chantante.
  UN EGYPTIEN chantant.
  UN PANTALON chantant.
  CHŒUR DE MASQUES chantans.
SAUVAGES dansans.
BISCAYENS dansans.

La Scène est à Paris.

J.M. Moreau del.in C. Baquoy Sculp.

M.R DE POURCEAUGNAC.

MONSIEUR

DE

POURCEAUGNAC,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouans des instrumens*, TROUPE DE DANSEURS.

ERASTE *aux Musiciens et aux Danseurs.*

Suivez les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, et ne veux point paroître ici.

SCENE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS *chantans*, PLUSIEURS AUTRES *jouant des instrumens*, TROUPE DE DANSEURS.

Cette sérénade est composée de chant, d'instrumens et de danses. Les paroles qui s'y chantent, ont rapport à la situation où Eraste se trouve avec Julie, et expriment les sentimens de deux amans qui sont traversés dans leurs amours par le caprice de leurs parens.

UNE MUSICIENNE.

Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence ;
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux,
Que les cœurs que l'amour soumet à sa puissance.
Tes ombres et ton silence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à soupirer d'amour.

PREMIER MUSICIEN.

Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose !
Ad'aimables penchans notre cœur nous dispose:
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.

Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!

SECOND MUSICIEN.

Tout ce qu'à nos vœux on oppose,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien ;
Et pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle:
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidelle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle.
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux maîtres à danser.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux Pages.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre curieux de Spectacles, qui ont pris querelle pendant la danse des deux Pages, dansent en se battant l'épée à la main.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Deux Suisses séparent les quatre combattans, et, après les avoir mis d'accord, dansent avec eux.

SCENE III.

JULIE, ERASTE, NÉRINE.

JULIE.

Mon Dieu! Eraste, gardons d'être surpris! Je tremble qu'on ne nous voye ensemble; et tout seroit perdu, après la défense que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtés, et je n'apperçois rien.

JULIE *à Nérine.*

Aye aussi l'œil au guet, Nérine; et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

NÉRINE *se retirant dans le fond du théâtre.*

Reposez-vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable? et croyez-vous, Eraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête?

ERASTE.

Aumoins y travaillons-nous fortement ; et déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NÉRINE *accourant à Julie.*

Par ma foi, voilà votre père !

JULIE.

Ah ! séparons-nous vîte !

NÉRINE.

Non, non, non. Ne bougez; je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu ! Nérine, que tu es sotte, de nous donner de ces frayeurs !

ERASTE

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines, et nous ne feignons point de mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer : vous en aurez le divertissement ; et, comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir : c'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagêmes tout prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE.

Assurément. Votre père se moque-t-il, de vouloir vous anger * de son avocat de Limoges, monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe ? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant, qui vous agrée ? Et une personne comme vous est-elle faite pour un Limosin ? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine, et ne laisse-t-il en repos les chrétiens. Le seul nom de monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une colère effroyable. J'enrage de monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage; et vous ne serez point madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac ! Cela se peut-il souffrir ? Non. Pourceaugnac est une chose que je ne saurois supporter ; et nous lui jouerons tant de pièces ; nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renvoyerons à Limoges monsieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCENE IV.

JULIE, ERASTE, SBRIGANI, NÉRINE.

SBRIGANI.

Monsieur, votre homme arrive. Je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le Coche; et, dans la cuisine où il est descendu pour déjeûner, je l'ai étudié une bonne demi-heure, et je le sais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler : vous verrez de quel air la nature l'a dessiné, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut ; mais pour son esprit, je vous avertis, par avance, qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une matière tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vrai ?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NÉRINE.

Madame, voilà un illustre. Votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, et c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont

il s'agit; un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères; qui, au péril de ses bras et de ses épaules, sait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles; et qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays, pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez; et je pourrois vous en donner, avec plus de justice, sur les merveilles de votre vie, et principalement sur la gloire que vous acquîtes, lorsqu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune Seigneur étranger que l'on mena chez vous[1]; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille; lorsqu'avec tant de grandeur d'ame, vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié, et que si généreusement on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NÉRINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle; et vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modestie. Laissons cela; et, pour commencer notre affaire, allons

vîte joindre notre provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie.

ÉRASTE.

Au moins, madame, souvenez-vous de votre rôle, et, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ÉRASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir ?

JULIE.

Je déclarerois à mon père mes véritables sentimens.

ÉRASTE.

Et si, contre vos sentimens, il s'obstinoit à son dessein ?

JULIE.

Je le menacerai de me jeter dans un couvent.

ÉRASTE.

Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage ?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise ?

ÉRASTE.

Ce que je veux que vous me disiez ?

JULIE.

Oui.

ÉRASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi ?

ÉRASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre ; et que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu ! Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur ; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être nous n'aurons pas besoin ; et, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ÉRASTE.

Hé bien ! ....

SBRIGANI.

Ma foi ! voici notre homme : songeons à nous.

NÉRINE.

Ah ! comme il est bâti !

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *se tournant du côté d'où il est venu, et parlant à des gens qui le suivent.*

Hé bien ! quoi ? Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ? Au diantre soit la sotte ville, et les sottes gens qui y sont ! Ne pouvoir faire un pas, sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire ! Hé ! messieurs les badauds, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI *parlant aux mêmes personnes.*

Qu'est-ce que c'est, messieurs ? Que veut dire cela ? A qui en avez-vous ? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI.

Quel procédé est le vôtre, et qu'avez-vous à rire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Fort bien.

SBRIGANI.

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

Est-il autrement que les autres ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu ou bossu ?

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est bien dit.

SBRIGANI.

Monsieur est d'une mine à respecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela est vrai.

SBRIGANI.

Personne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Gentilhomme Limosin.

SBRIGANI.

Homme d'esprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monsieur n'est point une personne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Assurément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je suis fâché, monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous ; et je vous demande pardon pour la ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vu ce matin, monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeûné ; et la grace avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous ; et, comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas, par fois, pour les honnêtes gens, toute la considération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déjà dit : du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligé.

SBRIGANI.

Votre physionomie m'a plu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vu quelque chose d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

Quelque chose d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! ah !

SBRIGANI.

De doux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De majestueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

Je vous assure que je suis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'est du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis homme tout-à-fait sincère.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en suis persuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentimens. Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu la manière de s'habiller, et la sincérité de mon pays.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est ce que m'a dit mon tailleur. L'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le roi sera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non; j'en allois chercher un.

SBRIGANI.

Je serai bien aise d'être avec vous pour cela; et je connois tout ce pays-ci.

SCENE VI.

ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ERASTE.

Ah! qu'est-ce ceci? Que vois-je? Quelle heureuse rencontre! Monsieur de Pourceaugnac! Que je suis ravi de vous voir! Comment! Il semble que vous ayez peine à me reconnoître?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je suis votre serviteur.

ERASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'ayent

ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pardonnez-moi. (*bas à Sbrigani.*) Ma foi, je ne sais qui il est.

ERASTE.

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit; je ne fréquentois qu'eux dans le tems que j'y étois, et j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est moi qui l'ai reçu, monsieur.

ERASTE.

Vous ne remettez point mon visage?

M. DE POURCEAUGNAC.

Si fait. (*à Sbrigani.*) Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire, je ne sais combien de fois, avec vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi. (*à Sbrigani.*) Je ne sais ce que c'est.

ERASTE.

Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit-Jean.

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Cimetière des Arênes.

ERASTE.

Justement. C'est où je passois de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Excusez-moi; je me les remets. (*à Sbrigani.*) Diable emporte si je m'en souviens.

SBRIGANI *bas à M. de Pourceaugnac.*

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ERASTE.

Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la

parenté. Comment se porte monsieur votre.... là..... qui est si honnête homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frère le consul?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il se porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes, j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur? Là.... monsieur votre....

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon cousin l'assesseur?

ERASTE.

Justement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gai et gaillard.

ERASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et monsieur votre oncle? Le ..

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce tems-là?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non : rien qu'une tante.

ERASTE.

C'est ce que je voulois dire, madame votre tante. Comment se porte-t-elle ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle est morte depuis six mois.

ERASTE.

Hélas ! la pauvre femme ! Elle étoit si bonne personne !

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons aussi mon neveu le chanoine qui a pensé mourir de la petite-vérole.

ERASTE.

Quel dommage c'auroit été !

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoissez-vous aussi ?

ERASTE.

Vraiment, si je le connois ! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non ; mais de taille bien prise.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé ! oui.

ERASTE.

Qui est votre neveu ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ERASTE.

Fils de votre frère ou de votre sœur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Justement.

ERASTE.

Chanoine de l'Eglise de.... Comment l'appelez-vous ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De Saint-Etienne.

ERASTE.

Le voilà ; je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Il dit toute ma parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoît plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré long-tems dans notre ville ?

ERASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là quand mon cousin l'Elu fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur ?

ERASTE.

Vraiment, oui ; j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Très-galant.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien troussé.

ERASTE.

Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme Périgourdin ?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu ! il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah, ah !

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet ; mais je lui dis bien son fait.

ERASTE.

Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de....

ERASTE.

Vous moquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce seroit vous...

ERASTE.

Non. Vous avez beau faire : vous logerez chez moi.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où sont vos hardes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

ERASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non. Je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce pays - ci est un peu sujet à caution.

ÉRASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner monsieur, et le ramenerai où vous voudrez.

ÉRASTE.

Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout-à-l'heure.

ÉRASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ÉRASTE *seul.*

Ma foi ! monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons : les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper. Holà !

SCENE VII.

UN APOTHICAIRE, ÉRASTE.

ÉRASTE.

Je crois, monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part ?

L'APOTHICAIRE.

Non, monsieur ; ce n'est pas moi qui suis le médecin ; à moi n'appartient pas cet honneur, et je ne suis qu'apothicaire ; apothicaire indigne, pour vous servir.

ÉRASTE.

Et monsieur le médecin est-il à la maison ?

L'APOTHICAIRE.

Oui. Il est là embarrassé à expédier quelques malades, et je vais lui dire que vous êtes ici.

ÉRASTE.

Non : ne bougez; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aise qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTHICAIRE.

Je sais ce que c'est; je sais ce que c'est; et j'étois

avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi ! vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile. C'est un homme qui sait la médecine à fond, comme je sais ma croix de par Dieu ; et qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas, d'un *iota*, des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point chercher midi à quatorze heures ; et, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la faculté permet.

ÉRASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y consente.

L'APOTHICAIRE.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis que j'en parle ; mais il y a plaisir d'être son malade ; et j'aimerois mieux mourir de ses remèdes, que de guérir de ceux d'un autre. Car, quoi qu'il puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre, et quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ÉRASTE.

C'est une grande consolation pour un défunt !

L'APOTHICAIRE.

Assurément. On est bien aise au moins d'être

mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies ; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades ; et, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vîte du monde.

ÉRASTE.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTHICAIRE.

Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner et tant tourner autour du pot ? Il faut savoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ÉRASTE.

Vous avez raison.

L'APOTHICAIRE.

Voilà déjà trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ÉRASTE.

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHICAIRE.

Sans doute. Il ne me reste que deux enfans, dont il prend soin comme des siens ; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien ; et le plus souvent, quand

je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ÉRASTE.

Voilà des soins fort obligeans.

L'APOTHICAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCENE VIII.

ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN, *au médecin.*

Monsieur, il n'en peut plus ; il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

PREMIER MÉDECIN.

Le malade est un sot ; d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate qui doit lui faire mal.

LE PAYSAN.

Quoi que c'en soit, monsieur, il a toujours, avec cela, son cours de ventre depuis six mois.

PREMIER MÉDECIN.

Bon ! c'est signe qne le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours : mais s'il mouroit avant ce temps-là, ne manquez pas

de m'en donner avis ; car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

LA PAYSANNE *au médecin.*

Mon père, monsieur, est toujours malade de plus en plus.

PREMIER MÉDECIN.

Ce n'est pas ma faute. Je lui donne les remèdes : que ne guérit-il ? Combien a-t-il été saigné de fois ?

LA PAYSANNE.

Quinze, monsieur, depuis vingt jours.

PREMIER MÉDECIN.

Quinze fois saigné !

LA PAYSANNE.

Oui.

PREMIER MÉDECIN.

Et il ne guérit point ?

LA PAYSANNE.

Non, monsieur.

PREMIER MÉDECIN.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs ; et, si rien ne nous réussit, nous l'enverrons aux bains.

L'APOTHICAIRE.

Voilà le fin, cela ; voilà le fin de la médecine.

SCENE IX.

ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ERASTE *au médecin.*

C'est moi, monsieur, qui vous ai envoyé parler, ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

PREMIER MÉDECIN.

Oui, monsieur; j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ERASTE.

Le voici fort à propos.

PREMIER MÉDECIN.

La conjoncture est tout-à-fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCENE X.

M. DE POURCEAUGNAC, ERASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter ; (*montrant le médecin.*) mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

PREMIER MÉDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige ; et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

C'est son maître-d'hôtel, sans doute ; et il faut que ce soit un homme de qualité.

PREMIER MÉDECIN *à Eraste.*

Oui ; je vous assure que je traiterai monsieur méthodiquement et dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu ! il ne me faut point tant de cérémonies ; et je ne viens pas ici pour incommoder.

PREMIER MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ERASTE *au médecin.*

Voilà toujours dix pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît; je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu! laissez-moi faire. Ce n'est par pour ce que vous pensez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

C'est ce que je veux faire. (*bas au médecin.*) Je vous recommande sur-tout de ne le point laisser sortir de vos mains; car, par fois, il veut s'échapper.

PREMIER MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez, et c'est trop de grace que vous me faites.

SCENE XI.[3]

M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, UN APOTHICAIRE.

PREMIER MÉDECIN.

Ce m'est beaucoup d'honneur, monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

PREMIER MÉDECIN.

Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je; et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MÉDECIN.

Allons, des sièges.

(*Des laquais entrent et donnent des sièges.*)

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.

PREMIER MÉDECIN.

Allons, monsieur : prenez votre place, monsieur.

(*Les deux médecins font asseoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.*

M. DE POURCEAUGNAC *s'asseyant.*

Votre très-humble valet.

(*Les deux médecins lui prenant chacun une main pour lui tâter le pouls.*)

Que veut dire cela ?

PREMIER MÉDECIN.

Mangez-vous bien, monsieur ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui ; et bois encore mieux.

PREMIER MÉDECIN.

Tant pis ! Cette grande appétition du froid et de l'humide, est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au - dedans. Dormez - vous fort ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien soupé.

PREMIER MÉDECIN.

Faites-vous des songes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

PREMIER MÉDECIN.

De quelle nature sont-ils ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là?

PREMIER MÉDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions; et je veux plutôt boire un coup.

PREMIER MÉDECIN.

Un peu de patience. Nous allons raisonner sur votre affaire devant vous; et nous le ferons en françois, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

PREMIER MÉDECIN.

Comme ainsi soit, qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connoisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connoître sans en bien établir l'idée particulière, et la véritable espèce, par ses signes diagnostics et prognostics; vous me permettrez, monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, monsieur, avec votre permission, que

notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque ; espèce de folie très-fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art : vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, et auquel il en a tant passé par les mains de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres ; car le célèbre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois espèces de cette maladie, que nous nommons mélancolie, ainsi appelée, non-seulement par les Latins, mais encore par les Grecs : ce qui est bien à remarquer pour notre affaire. La première, qui vient du propre vice du cerveau : la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire : la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre, et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation portent au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit. Pour diagnostic incontestable de ce que je

dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance : signes pathognomoniques et individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate. Cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue; lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres; laquelle maladie, par laps de tems naturalisée, envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phthisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie : car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à monsieur. Premiérement, pour remédier à cette pléthore obturante, et à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement : c'est-à-dire, que les saignées soient fréquentes et plantureuses : en premier lieu, de la basilique, puis de la céphalique; et même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; et en même tems, de le purger, désopiler, et évacuer par purgatifs propres et convenables;

c'est-à-dire, par cholagogues, mélanogogues, *et cœtera*; et comme la véritable source de tout le mal est, ou une humeur crasse et féculente, ou une vapeur noire et grossière, qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit-lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur crasse; et éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur. Mais avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instrumens de musique; à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvemens, disposition et agilité, puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquis dans notre art. *Dixi.*

SECOND MÉDECIN.

A Dieu ne plaise, monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire! Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes et les causes de la maladie de monsieur; le raisonnement que vous

en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou et mélancolique hypocondriaque; et quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites, et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphicè depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie. Il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie; et il ne me reste rien ici, que de féliciter monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam.* Tout ce que j'y voudrois ajouter, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet;* de prendre le lait clair avant le bain; de lui composer un fronteau où il entre du sel : le sel est symbole de la sagesse; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits, *album est disgregativum visûs;* et de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à

guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le ciel que ces remèdes, monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade selon notre intention !

M. DE POURCEAUGNAC.

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie ?

PREMIER MÉDECIN.

Non, monsieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout ceci, et que voulez-vous dire, avec votre galimatias et vos sottises ?

PREMIER MÉDECIN.

Bon ! dire des injures ! Voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal ; et ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Avec qui m'a-t-on mis ici ?

(*Il crache deux ou trois fois.*)

PREMIER MÉDECIN.

Autre diagnostique : la sputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissons cela, et sortons d'ici.

PREMIER MÉDECIN.

Autre encore : l'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affaire ? et que me voulez-vous ?

PREMIER MÉDECIN.

Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guérir ?

PREMIER MÉDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu ! je ne suis pas malade.

PREMIER MÉDECIN.

Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal !

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN.

Nous savons mieux que vous comment vous vous portez ; et nous sommes médecins qui voyons clair dans votre constitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous, et je me moque de la médecine.

PREMIER MÉDECIN.

Hom, hom ! voici un homme plus fou que nous ne pensons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

PREMIER MÉDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils
(*au second médecin.*)
qui est insensé. Allons, procédons à la curation ; et, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lénifions, et accoisons l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC *seul.*

Que diable est-ce-là ! Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés ? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout.

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS *grotesques.*

(Ils s'asseyent d'abord tous trois; les médecins se lèvent à différentes reprises pour saluer M. de Pourceaugnac, qui se lève autant de fois pour les saluer.)

LES DEUX MÉDECINS.

Buon di, buon di, buon di,
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto harmonico;
Sol' per garir vi
Siamo venuti quì.
Buon di, buon di, buon di.

PREMIER MÉDECIN.

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
L'amalato
Non è disperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria,
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

SECOND MÉDECIN.

Su, cantate, ballate, ridete ;
Et, se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
Et qualche volta un poco di tabac.
Allegramente, Monsu Pourceaugnac.

SCENE XIV.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS *grotesques*, MATASSINS.

ENTRÉE DE BALLET.

Danses des Matassins autour de M. de Pourceaugnac.

SCÈNE XV.

M. DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE *tenant une seringue.*

L'APOTHICAIRE.

Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comment ! Je n'ai que faire de cela !

L'APOTHICAIRE.

Il a été ordonné, monsieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! que de bruit !

L'APOTHICAIRE.

Prenez-le, monsieur, prenez-le ; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah !

L'APOTHICAIRE.

C'est un petit clystère, un petit clystère, benin, benin ; il est benin, benin-là : prenez, prenez, monsieur ; c'est pour déterger, pour déterger, déterger.

SCENE XVI.

M. DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE, *les* DEUX MÉDECINS *grotesques*, *et les* MATASSINS *avec des seringues.*

LES DEUX MÉDECINS.

Piglia lo su,
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su ;
Che non ti fara male.
Piglia lo su questo serviziale,

Piglia lo su,
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable.

(M. de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir des seringues, est suivi par les deux médecins et par les matassins; il passe par derrière le théâtre et revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'apothicaire qui l'attendoit; les deux médecins et les matassins rentrent aussi.)

LES DEUX MÉDECINS.

Piglia lo su,
Signor Monsu;
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su;
Che non ti fara male.
Piglia lo su questo serviziale,
Piglia lo su,
Signor Monsu;
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su.

(Monsieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise; l'apothicaire appuie sa seringue contre, et les médecins et les mattassins le suivent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PREMIER MÉDECIN, SBRIGANI.

PREMIER MÉDECIN.

Il a forcé tous les obstacles que j'avois mis, et s'est dérobé aux remèdes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres!

PREMIER MÉDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, et d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main.

PREMIER MÉDECIN.

Sans doute : quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

PREMIER MÉDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, et je prétends le guérir en dépit qu'il en ait. Il est lié et engagé à mes remèdes; et je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la médecine et infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raison. Vos remèdes étoient un coup sûr, et c'est de l'argent qu'il vous vole.

PREMIER MÉDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bonhomme Oronte assurément, dont il vient épouser la fille; et qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

PREMIER MÉDECIN.

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

PREMIER MÉDECIN.

Il est hypothéqué à mes consultations; et un malade ne se moquera pas d'un médecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous; et, si vous m'en

croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pensé tout votre saoul.

PREMIER MÉDECIN.

Laissez-moi faire.

SBRIGANI *à part, en s'en allant.*

Je vais, de mon côté, dresser une autre batterie, et le beau-père est aussi dupe que le gendre.

SCENE II.

ORONTE, PREMIER MÉDECIN.

PREMIER MÉDECIN.

Vous avez, monsieur, un certain monsieur de Pourceaugnac, qui doit épouser votre fille?

ORONTE.

Oui; je l'attends de Limoges, et il devroit être arrivé.

PREMIER MÉDECIN.

Aussi l'est-il, et il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aye dûment préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfans bien conditionnés et de corps et d'esprit.

ORONTE.

Comment donc?

PREMIER MÉDECIN.

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade; sa maladie, qu'on m'a donné à guérir, est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine, et subi les remèdes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal?

PREMIER MÉDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît?

PREMIER MÉDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal?....

PREMIER MÉDECIN.

Les médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrace de la Faculté, et d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

PREMIER MÉDECIN.

On me l'a mis entre les mains; et il est obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

PREMIER MÉDECIN.

Il a beau fuir; je le ferai condamner, par arrêt, à se faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y consens.

PREMIER MÉDECIN.

Oui : il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

PREMIER MÉDECIN.

Et si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous, et je vous guérirai.

ORONTE.

Je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez, mais ce ne sera pas moi. (*seul.*) Voyez un peu la belle raison!

SCENE III.

ORONTE, SBRIGANI *en marchand Flamand.*

SBRIGANI.

Montsir, afec le fostre permission. Je suis un trancher marchand Flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, monsieur ?

SBRIGANI.

Mettez le fostre chapeau sur le tête, montsir, si ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, monsieur, ce que vous voulez ?

SBRIGANI.

Moi le dire rien, montsir, si fous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, monsieur ?

SBRIGANI.

Fous connoître point en sti file un certe montsir Oronte ?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme est-il, montsir, si ve plaît?

ORONTE.

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous demande, montsir, s'il est homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, montsir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en suis aise beaucoup, montsir.

ORONTE.

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI.

L'est, montsir, pour un petit raisonne de conséquence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI.

L'est, montsir, que sti montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe montsir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien ?

SBRIGANI.

Et sti montsir de Pourcegnac, montsir, l'est un homme que doive beaucoup grandement, à dix ou douze marchanes Flamanes qui être venus ici.

ORONTE.

Ce monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands ?

SBRIGANI.

Oui, montsir ; et depuis huite mois, nous afoir obtenir un petit sentence contre lui ; et lui a remettre à payer tou ce créancier de sti mariage que sti montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE.

Hom, hom ! il a remis là à payer ses créanciers?

SBRIGANI.

Oui, montsir, et avec un grant défotion nous tous attendre sti mariage.

ORONTE.

(*à part.*) (*haut.*)
L'avis n'est pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

SBRIGANI.

Je remercie montsir de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le suis, montsir, obliger plus que beaucoup de bon nouvel que montsir m'avoir donné.

(*seul, après avoir ôté sa barbe et dépouillé l'habit de Flamand qu'il a par-dessus le sien.*) Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de Flamand, pour songer à d'autres machines; et tâchons de semer tant de soupçons et de division entre le beau-père et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; et, entre nous autres fourbes de la première classe, nous ne faisons que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *se croyant seul.*

Piglia lo su, piglia lo su,
Signor monsu.....

Que diable est-ce-là? (*appercevant Sbrigani.*) Ah!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, monsieur? Qu'avez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois, me semble lavement.

SBRIGANI.

Comment ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non, vraiment. Qu'est-ce que c'est ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je pensois y être régalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laisse entre les mains de monsieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Buon di, buon di.* Six pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, monsu Pourceaugnac.* Apothicaire. Lavement. Prenez, monsieur; prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo su, Signor monsu, piglia lo, piglia lo, piglia lo su.* Jamais je n'ai été si saoul de sottises.

SBRIGANI.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, et me faire une pièce.

SBRIGANI.

Cela est-il possible ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de possédés après mes chausses ; et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu ; les mines sont bien trompeuses ! Je l'aurois cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnemens, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le lavement ? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Hé ! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat et l'imagination toute remplie de

cela, et il me semble toujours que je vois une douzaine de lavemens qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande ; et les hommes sont bien traîtres et scélérats!

M. DE POURCEAUGNAC.

Enseignez-moi, de grace, le logis de monsieur Oronte ; je suis bien aise d'y aller tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Ah, ah! vous êtes donc d'une complexion amoureuse ; et vous avez ouï parler que ce monsieur Oronte a une fille....

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é.... L'épouser ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage ?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc ?

SBRIGANI.

Ah! c'est une autre chose ; je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore ?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vîte.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI.

Non : cela n'est point nécessaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en dispenser.

M. DE POURCEAUGNAC.

Est-ce que vous n'êtes point de mes amis?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience.

(*Après s'être un peu éloigné de M. de Pourceaugnac.*)

C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible ; et il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues, à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, et il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vrai ; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, et qui, de bonne foi, vient se marier avec une fille qu'il ne connoît pas, et qu'il n'a jamais vue ; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder pour l'amour de lui.

(*à M. de Pourceaugnac.*)

Oui ; je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience ; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie déshonnête, cela seroit un peu trop fort. Cherchons, pour nous expliquer, quel-

ques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez ; celui de coquette achevée, me semble propre à ce que nous voulons, et je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est....

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut prendre pour dupe ?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit ; et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur ; je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

Voilà le père.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là ?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

SCENE V.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Bon jour, monsieur, bon jour.

ORONTE.

Serviteur, monsieur, serviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes Monsieur Oronte, n'est-ce pas?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots?

ORONTE.

Croyez-vous, monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit affamé de femme?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne, soit affamée de mari ?

SCENE VI.

JULIE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

On vient de me dire, mon père, que monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah ! le voilà sans doute, et mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait ! Qu'il a bon air ! et que je suis contente d'avoir un tel époux ! Souffrez que je l'embrasse, et que je lui témoigne....

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Tudieu ! Quelle galante ! Comme elle prend feu d'abord !

ORONTE.

Je voudrois bien savoir, monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez.....

JULIE *s'approche de M. de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, et lui veut prendre la main.*

Que je suis aise de vous voir ! et que je brûle d'impatience !....

ORONTE.

Ah, ma fille ! Otez-vous de là, vous dis-je.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Oh, oh ! quelle égrillarde !

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de.....

(*Julie continue le même jeu.*)

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Vertu de ma vie !

ORONTE *à Julie.*

Encore ? Qu'est-ce à dire, cela ?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi ?

ORONTE.

Non. Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi; et, si tu ne rentres tout-à-l'heure, je.....

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille est une sotte qui ne sait pas les choses.

M. DE POURCEAUGNAC.

Comme nous lui plaisons!

ORONTE *à Julie, qui est restée après avoir fait quelques pas pour s'en aller.*

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec monsieur?

ORONTE.

Jamais; et tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire : nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

SCENE VII.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu ! notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant ; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, et vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche, et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses suretés ?

ORONTE.

Je ne sais pas ce que cela veut dire ; mais vous

êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle, et considère si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, et qui a été mis chez un médecin pour être pansé ?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est une pièce que l'on m'a faite, et je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le médecin me l'a dit lui-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le médecin en a menti. Je suis gentilhomme, et je le veux voir l'épée à la main [3].

ORONTE.

Je sais ce que j'en dois croire ; et vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes ?

ORONTE.

La feinte ici est inutile ; et j'ai vu le marchand flamand, qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel marchand flamand ? Quels créanciers ? Quelle sentence obtenue contre moi ?

ORONTE.

Vous savez bien ce que je veux dire.

SCENE VIII. [4]

LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE *contrefaisant une Languedocienne.*

Ah ! tu es assi, et à la fi yeu te trobi après abé fait tant de passés. Podes-tu, scélérat, podes-tu souteni ma bisto ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que veut dire cette femme-là ?

LUCETTE.

Que te boli, infâme ! Tu fas semblan de nou me pas connouisse, et nou rougisses pas, impudint que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre ?

(à Oronte.)

Nou sabi pas, moussur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo ; may yeu bous déclari que yeu soun sa fenno, et que y a set ans, moussur, qu'en passant à Pézénas, el auguet l'adresse dambé sas mignardisos, commo sap tabla fayre, de me gagna lou cor, et m'oubligel pra quel moueyen à ly donna la man per l'espousa.

ORONTE.

Oh! oh!

M. DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ce ceci ?

LUCETTE.

Lou traite me quittet très ans après, sul préteste de quelques affayres que l'apelabon dins soun pays, et despey noun l'y resçau put quaso de noubelo may dins lou tens quisoungeabli lou mens, m'an donnat abist, que begnio dins aquesto billo per se remarrida dambé un autro jouena fillo, que sous parens ly an proucurado, sensse saupré res de sou premier mariatge. Yeu ai tout quitta en diligensso, et me souy rendudo dins aqueste loc lou pu leau qu'ay pouscut, per m'oupousa en aquel criminel mariatge, et confondre as elys de tout le moude lou plus méchant day hommes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée !

LUCETTE.

Impudint; n'as pas de honte de m'injuria, allioc d'être confus day reproches secrets que ta consiensso te d'en faire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je suis votre mari ?

LUCETTE.

Infâme ; gausos-tu dire lou contrairi ? Hé tu sabes bé, per ma penno, que n'es que trop bertat ; et plaguesso al cel qu'aco non fougesso pas, et que m'auquesso layssado dins l'état d'innouensço, et dins la tranquilitat oun moun amo bibio daban que tous charmes et tas tromparies oun m'en benguesson malheurousomen faire sourty ; yeu nou serio pas réduito à fayre lou triste persounatge que yeu fave présentemen ; à beyre un marit cruel mespresa touto l'ardou que yeu ay per el, et me laissa sensso cap de piétat abandounado à las mourtéles doulour que yeu ressenti de sas perfidos acciûs.

ORONTE.

Je ne saurois m'empêcher de pleurer.

(*à M. de Pourceaugnac.*)

Allez, vous êtes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

SCENE IX.

NÉRINE, LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

NÉRINE *contrefaisant une Picarde.*

Ah ! je n'en pis plus ; je sis tout essoflée ! Ah ! finfaron, tu m'as bien fait courir : tu ne m'écaperas mie. Justiche, justiche ; je boute em-

(*à Oronte.*)

pêchement au mariage. Chés mon méri, monsieur, et je veux faire peindre che bon pindard-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore !

ORONTE *à part.*

Quel diable d'homme est ceci ?

LUCETTE.

Et que boulez-bous dire, ambe boste empachomen, et bostro pendarie ? Quaquel homo es bostre marit ?

NÉRINE.

Oui, medéme, et je sis sa femme.

LUCETTE.

A quos es faus, aquos yeu que soun sa fenno, et se deuestre pendut, aquo sera yeu que lou ferai penjat.

NÉRINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Yeu bous disi que yeu soun sa fenno.

NÉRINE.

Sa femme ?

LUCETTE.

Oy.

NÉRINE.

Je vous dis que chest mi, encore in coup, qui le sis.

LUCETTE.

Et yeu bous soustenir yeu, qu'aquos yeu.

NÉRINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a éposée.

LUCETTE.

Et yeu set ans y a que m'a preso per fenno.

NÉRINE.

J'ai des gairants de tout cho que je di.

LUCETTE.

Tout mon pay lo sap.

NÉRINE.

No ville en est témoin.

LUCETTE.

Tout Pézénas a bist notre mariatge.

NÉRINE.

Tout chin Quentin a assisté à no noche.

LUCETTE.

Nous y a res de tant béritable.

NÉRINE.

Il gn'y a rien de plus chertain.

LUCETTE *à M. de Pourceaugnac.*

Gausos-tu dire lou contrari, valisquos ?

NÉRINE *à M. de Pourceaugnac.*

Est-che que tu me démentiras, méchaint homme ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingn inpudensso ! Et coussy, misérable, nou te soubennes plus de la pavro Françon, et del pavre Jannet, que soun lous fruits de notre mariatge ?

NÉRINE.

Bayez un peu l'insolence ! Quoi ! tu ne te souviens mie de cette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gage de te foi ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes !

LUCETTE.

Beni Françon, beni Jeannet, beni touston, beni toustaine, beni feyre beyre à un payre dénaturat, la duretat quel a per nostres.

NÉRINE.

Venez, Madelaine, me n'ainfain, venez vesen ichi faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il au.

SCENE X.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC, LUCETTE, NÉRINE, PLUSIEURS ENFANS.

LES ENFANS.

Ah ! mon papa, mon papa, mon papa !

M. DE POURCEAUGNAC.

Diantre soit des petits fils de putains.

LUCETTE.

Coussy, trayte, tu nou sios pas dins la darniare confusiu, de ressaupre à tal tous enfans, et de ferma l'oreillo à la tendresso paternello ? Tu nou m'escaperas pas, infâme, yeu te boly seguy pes tout, et te reproucha ton crime usquos à tant que me sio beniado, et que t'ayo fayt penjat, couquy, te boly fayré penjat.

NÉRINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, et d'être insensible aux cairesses de chette pauvre ainfant ? Tu ne te sauveras mie de mes pattes ; et, en dépit de tes dains, je te ferai bien voir que je sis ta femme, et je te ferai pindre.

LES ENFANS.

Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Au secours, au secours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.

ORONTE.

Allez, vous ferez bien de le faire punir, et il mérite d'être pendu.

SCENE XI.

SBRIGANI *seul.*

Je conduis de l'œil toutes choses, et tout cela ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpisse.

SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! je suis assommé! Quelle peine! Quelle maudite ville! Assassiné de tous côtés!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, monsieur? Est-il encore arrivé quelque chose?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuses me sont venues accuser de les avoir épousées toutes deux, et me menacent de la justice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire ; et la justice, en ce pays-ci, est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime !

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui : mais quand il y auroit information, ajournement, décret et jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie du conflit de jurisdiction, pour temporiser et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes ; et l'on voit bien, monsieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi ! point du tout. Je suis gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, et qu'on ne me sauroit condamner sur une simple accusation, sans un récollement et confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà de plus fin encore!

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent sans que je les sache.

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et de l'ordre de la justice, mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

SBRIGANI.

Ah! fort bien!

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat, pour consulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière

de parler : ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux savoir.

SCENE XIII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, *deux* AVOCATS, *deux* PROCUREURS, *deux* SERGENS.

PREMIER AVOCAT, *traînant ses paroles en chantant.*

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

SECOND AVOCAT, *chantant fort vîte en bredouillant.*

Votre fait
Est clair et net ;
Et tout le droit,
Sur cet endroit,
Conclut tout droit.
Si vous consultez nos auteurs,
Législateurs et glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian et Tribonian,

Fernand, Rebuffe, Jean Immole;
Paul Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alciat, et Cujas,
Ce grand homme si capable;
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

ENTRÉE DE BALLET.

Danse de deux procureurs et de deux sergens.

Pendant que le second AVOCAT *chante les paroles qui suivent :*

Tous les peuples policés
Et bien sensés;
Les François, Anglois, Hollandois,
Danois, Suédois, Polonois,
Portugais, Espagnols, Flamands,
Italiens, Allemands,
Sur ce fait tiennent loi semblable;
Et l'affaire est sans embarras.
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

Le premier AVOCAT *chante celles-ci :*

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

(M. de Pourceaugnac, impatienté, les chasse.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Oui, les choses s'acheminent où nous voulons; et, comme ses lumières sont fort petites, et son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, et des apprêts qu'on faisoit déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite; et, pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser; et le déguisement qu'il a pris, est l'habit de femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir dans cet équipage!

SBRIGANI.

Songez, de votre part, à achever la comédie; et tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez-vous-en. (*Il lui parle à l'oreille.*) Vous entendez-bien?

ERASTE.

Oui!

SBRIGANI.

Et lorsque je l'aurai mis où je veux... (*Il lui parle à l'oreille.*)

ERASTE.

Fort bien !

SBRIGANI.

Et quand le père aura été averti par moi... (*Il lui parle encore à l'oreille.*)

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre demoiselle. Allez vîte, qu'il ne nous voye ensemble.

SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC *en femme*, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître ; et vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà ce qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées !

SBRIGANI.

Oui : je vous l'ai déjà dit. Ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une justice bien injuste !

SBRIGANI.

Elle est sévère comme tous les diables ; particuliérement sur ces sortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on est innocent ?

SBRIGANI.

N'importe ; ils ne s'enquêtent point de cela ; et puis, ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays ; et ils ne sont pas plus ravis que de voir pendre un Limosin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que les Limosins leur ont donc fait ?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable ; et je ne me consolerois de ma vie, si vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me

fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu, et qu'une preuve comme cela feroit tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI.

Vous avez raison ; on vous contesteroit après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous menerai par la main, à bien marcher comme une femme, et à prendre le langage et toutes les manières d'une personne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissez-moi faire. J'ai vu les personnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'est rien ; il y a des femmes qui en ont autant que vous. Çà, voyons un peu comme vous ferez. (*Après que M. de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.*) Bon !

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carrosse [5]. Où est-ce qu'est mon carrosse ! Mon Dieu ! qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela ! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon carrosse ?

SBRIGANI.

Fort bien !

M. DE POURCEAUGNAC.

Hola, ho, cocher, petit laquais ! Ah ! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit laquais, petit laquais. Où est-ce donc qu'est ce petit laquais ? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point ? ne me fera-t-on point venir ce petit laquais ? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde ?

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une chose : cette coëffe est un peu trop déliée : j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant ?

SBRIGANI.

Attendez-moi là. Je suis à vous dans un moment ; vous n'avez qu'à vous promener.

M. de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le théâtre, en continuant à contrefaire la femme de qualité.

SCENE III.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX SUISSES.

PREMIER SUISSE *sans voir M. de Pourceaugnac.*

Allons, dépêchons, camarades, ly faut allair tous deux nous à la Créve, pour regarder un peu chosticier sti montsir de Pourcegnac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par son cou.

SECOND SUISSE *sans voir M. de Pourceaugnac.*

Ly faut nous loër une fenestre pour voir sti choustice.

PREMIER SUISSE.

Ly disent que l'on fait déjà planter un grand potence tout neuve, pour ly accrochir sti Porcegnac.

SECOND SUISSE.

Ly sira, ma foi, un grand plaisir, d'y regarter pendre sti Limossin.

PREMIER SUISSE.

Oui, te li foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

SECOND SUISSE.

Ly est un plaiçant trôle, oui; ly disent que s'être marié troy foie.

PREMIER SUISSE.

Sti diable l'y vouloir trois femmes à ly tout seul! ly être bien assez t'une.

SECOND SUISSE *en appercevant monsieur de Pourceaugnac.*

Ah! pon jour, mameselle.

PREMIER SUISSE.

Que faire fous-là tout seul!

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, messieurs.

SECOND SUISSE.

Ly être belle, par mon foi!

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, messieurs.

PREMIER SUISSE.

Fous, mameselle, fouloir finir rechouir fous à la Créve? Nous faire foir à fous un petit pendement bien choli.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grace.

SECOND SUISSE.

L'être un gentilhomme Limossin, qui sera pendu chantiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curiosité.

PREMIER SUISSE.

Ly être là un petit téton qui l'est trôle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau !

PREMIER SUISSE.

Mon foi , moi couchair pien afec fous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah , c'en est trop ! et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

SECOND SUISSE.

Laisse , toi ; l'être moi qu'il veut couchair afec elle.

PREMIER SUISSE.

Moi, ne fouloir pas laisser.

SECOND SUISSE.

Moi , li fouloir , moi.

(*Les deux Suisses tirent M. de Pourceaugnac avec violence.*)

PREMIER SUISSE.

Moi , ne faire rien.

SECOND SUISSE.

Toi , l'afoir bien menti.

PREMIER SUISSE.

Parti , toi , l'afoir menti toi-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au secours! A la force!

SCENE IV.

M. DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES.

L'EXEMPT.

Qu'est-ce? Quelle violence est-ce là, et que voulez-vous faire à madame? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

PREMIER SUISSE.

Parti, pon, toi ne l'afoir point.

SECOND SUISSE.

Parti, pon aussi; toi ne l'afoir point encore.

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligée, monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolens.

L'EXEMPT.

Ouais! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMPT.

Ah, ah! qu'est-ce que veut dire....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne sais pas.

L'EXEMPT.

Pourquoi donc dites-vous cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMPT.

Voilà un discours qui marque quelque chose; et je vous arrête prisonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé! monsieur, de grace!

L'EXEMPT.

Non, non : à votre mine et à vos discours, il faut que vous soyez ce monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte; et vous viendrez en prison tout-à-l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hélas!

SCENE VI.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Ah, ciel ! que veut dire cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT.

Oui, oui: c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI *à l'Exempt.*

Hé ! monsieur, pour l'amour de moi ! Vous savez que nous sommes amis depuis long-tems; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT.

Non : il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles ?

L'EXEMPT *à ses archers.*

Retirez-vous un peu.

SCENE VII.[6]

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vîte.

M. DE POURCEAUGNAC *donnant de l'argent à Sbrigani.*

Ah! maudite ville!

SBRIGANI.

Tenez, monsieur.

L'EXEMPT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT.

Non; mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI *à l'Exempt, qui veut s'en aller.*

Mon Dieu! Attendez. (*à M. de Pourceaugnac.*) Dépêchez; donnez-lui-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais.....

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de tems. Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu !

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! (*Il donne encore de l'argent à Sbrigani.*)

SBRIGANI *à l'exempt.*

Tenez, monsieur.

L'EXEMPT *à Sbrigani.*

Il faut donc que je m'enfuye avec lui ; car il n'y auroit point ici de sureté pour moi. Laissez-le-moi conduire, et ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT.

Je vous promets de ne le point quitter que je ne l'aye mis en lieu de sureté.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'aye trouvé en cette ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de tems. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déjà bien loin.

(*seul.*)

Que le ciel te conduise ! Par ma foi, voilà une grande dupe ! Mais, voici.....

SCENE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI *feignant de ne point voir Oronte.*

Ah ! quelle étrange aventure ! Quelle fâcheuse nouvelle pour un père ! Pauvre Oronte, que je te plains !

ORONTE.

Qu'est-ce ? Quel malheur me présages-tu ?

SBRIGANI.

Ah, monsieur ! ce perfide Limosin, ce traître de monsieur de Pourceaugnac vous enlève votre fille !

ORONTE.

Il m'enlève ma fille !

SBRIGANI.

Oui. Elle en est devenue si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre ; et l'on dit qu'il a un caractère pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons, vîte à la justice. Des archers après eux.

SCENE IX.[7]

ORONTE, ERASTE, JULIE, SBRIGANI.

ERASTE *à Julie.*

Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre père. Tenez, monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit: non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, et me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah! infame que tu es!

ERASTE *à Julie.*

Comment? Me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de monsieur votre père. Il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait; et je ne me plains point de lui, de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus; et quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, et qui

vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement, sans le consentement de monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute, c'est une chose condamnée de tout le monde, et dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglans reproches.

JULIE.

Hé bien! oui. J'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme; et tous les crimes dont on l'accuse, sont faussetés épouvantables.

ORONTE.

Taisez-vous; vous êtes une impertinente, et je sais mieux que vous ce qui en est.

JULIE.

Ce sont, sans doute, des pièces qu'on lui fait,
(*montrant Eraste.*)
et c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ÉRASTE.

Moi! je serois capable de cela?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis-je. Vous êtes une sotte.

ÉRASTE.

Non, non ; ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de détourner ce mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule considération que j'ai pour monsieur votre père ; et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourroient suivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous suis, Seigneur Eraste, infiniment obligé.

ÉRASTE.

Adieu, monsieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur : mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentimens d'estime et de vénération où votre personne m'oblige ; et si, je n'ai pu être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

ORONTE.

Arrêtez, Seigneur Eraste. Votre procédé me

touche l'ame, et je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari que monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout-à-l'heure, que tu prennes le Seigneur Eraste. Çà, la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai sur les oreilles.

ÉRASTE.

Non, non, monsieur; ne lui faites point de violence; je vous en prie.

ORONTE.

C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? Et voulez-vous que je possède un corps dont un autre possédera le cœur?

ORONTE.

C'est un sortilège qu'il lui a donné, et vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne....

ORONTE.

Ah ! que de bruit ! Çà, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah !

ÉRASTE *à Julie.*

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main : ce n'est que de monsieur votre père que je suis amoureux ; et c'est lui que j'épouse.

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé, et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le notaire pour dresser le contrat.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques que le bruit des noces de M. de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

SCÈNE DERNIÈRE.

TROUPE DE MASQUES *dansans et chantans.*

UN MASQUE *en Egyptienne.*

Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, Chagrins et Tristesse;
Venez, venez, Ris et Jeux,
Plaisir, Amour et Tendresse;
Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

CHOEUR DE MASQUES *chantans.*

Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

L'ÉGYPTIENNE.

A me suivre tous ici,
Votre ardeur est non commune,
Et vous êtes en souci
De votre bonne fortune :
Soyez toujours amoureux;
C'est le moyen d'être heureux.

UN MASQUE *en Egyptien.*

Aimons jusques au trépas;
La Raison nous y convie.
Hélas! si l'on n'aimoit pas,

Que seroit-ce de la vie ?
Ah ! perdons plutôt le jour,
Que de perdre notre amour.

L'ÉGYPTIEN.

Les biens,

L'ÉGYPTIENNE.

La gloire,

L'ÉGYPTIEN.

Les grandeurs.

L'ÉGYPTIENNE.

Les sceptres qui font tant d'envie,

L'ÉGYPTIEN.

Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs:

L'ÉGYPTIENNE.

Il n'est point, sans l'amour, de plaisirs dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Soyons toujours amoureux ;
C'est le moyen d'être heureux.

CHOEUR.

Sus, chantons tous ensemble ;
Dansons, sautons, jouons-nous.

UN MASQUE *en pantalon.*

Lorsque, pour rire, on s'assemble,
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

Ne songeons qu'à nous réjouir :
La grande affaire est le plaisir.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danse de Sauvages.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Danse de Biscayens.

Noms des personnes qui ont chanté et dansé dans M. de Pourceaugnac, *comédie-ballet.*

Une musicienne, *mademoiselle Hilaire.* Deux musiciens, *les sieurs Estival et Langeais.* Deux maîtres à danser, *les sieurs la Pierre et Favier.* Deux pages dansans, *les sieurs Beauchamp et Chicanneau.* Quatre curieux de spectacles, dansans, *les sieurs Noblet, Joubert, Lestang et Mayeux.* Deux Suisses dansans.... Deux médecins grotesques, *il signor Chiacchiarone, et le sieur Gaye.* Matassins dansans, *les sieurs Beauchamp, la Pierre, Favier, Noblet, Chicanneau et Lestang.*

Deux avocats chantans, *les sieurs Estival et Gaye.* Deux procureurs dansans, *les sieurs Beauchamp et Chicanneau.* Deux sergens dansans, *les sieurs la Pierre et Favier.*

Troupe de masques chantans et dansans. Une Egyptienne chantante, *mademoiselle Hilaire.* Un Egyptien chantant, *le sieur Gaye.* Un Pantalon chantant, *le sieur Blondel.* Chœur de masques chantans. Deux vieilles, *les sieurs Fernon le cadet, et le Gros.* Deux Scaramouches, *les sieurs Estival et Gingan.* Deux Pantalons, *les sieurs Gingan le cadet, et Blondel.* Deux docteurs, *les sieurs Rebel et Hédouin.* Deux paysans, *les sieurs Langeais et Deschamps.* Sauvages dansans, *les sieurs Paysan, Noblet, Joubert et Lestang.* Biscayens dansans, *les sieurs Beauchamp, Favier, Mayeux et Chicanneau.*

REMARQUES

GRAMMATICALES

SUR M. DE POURCEAUGNAC.

ACTE PREMIER.

SCENE III.

« *Anger*, a vieilli.

» On a jugé inutile de lire les deux derniers » actes, qui ne sont qu'une farce.

OBSERVATIONS

DE L'ÉDITEUR

SUR M. DE POURCEAUGNAC.

ACTE PREMIER.

SCENE IV.

NÉRINE a si bien le ton d'une soubrette ordinaire, qu'il seroit aisé de s'y tromper, et de la prendre pour la suivante de *Julie*; mais elle n'est, comme *Sbrigani*, qu'une intrigante payée pour désespérer *M. de Pourceaugnac*. Aux reproches que lui fait son associé devant *Eraste et Julie* même d'avoir *volé au jeu douze mille écus à un étranger*, *d'avoir ruiné une famille par un faux contrat*, *d'avoir nié un dépôt*, *et d'avoir prêté son témoignage pour faire pendre deux innocens*; on sent combien le personnage de *Julie* seroit avili, si elle avoit auprès d'elle une fille qui se contentât de répondre à ces inculpations de Sbrigani, que *ses éloges la font rougir*.

Ce n'est déjà que trop pour les deux amans que de confier leurs intérêts à des gens d'une trempe aussi basse et aussi scélérate ; et Molière n'a pas tout-à-fait sauvé les bienséances, en se bornant à faire accepter, pour le moment, à la fille d'*Oronte* les services d'une fille perdue comme *Nérine*. Il paroît même qu'il s'en est apperçu, lorsqu'il lui fait dire, sur la fin de cette scène : *Mon Dieu ! Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, etc.*

SCENE XI.

[2] Cette scène *des Médecins* avec *Pourceaugnac*, est une imitation des scènes 4 et 5 du 5.e acte des *Ménechmes de Plaute*, où *Ménechmes Sosicles* est livré à un médecin, pour le traiter d'une prétendue folie dont on l'accuse. Le médecin de Plaute, avec autant d'importance que les charlatans de Molière, demande à son malade si le vin qu'il boit est blanc ou rouge : *album an atrum vinum potas* ? S'il ne sent point par fois que ses entrailles fassent du bruit : *dic mihi an unquam tibi intestina crepant* ? S'il dort toute la nuit, et s'il n'a pas de peine à s'endormir dès qu'il est couché : *Perdomiscin' usque ad lucem* ? *Facilen' tu dormis cubans* ? Et comme le malade n'entend rien à ce jargon, et même s'en impatiente, le médecin prend le parti, pour s'assurer du sujet, de le faire conduire chez lui par quatre personnes.

Molière porte bien au-delà de Plaute le ridicule des charlatans en médecine, sur le compte desquels il se livre, dans cette pièce, avec toute la gaîté que leur art lui a toujours inspirée.

Dans l'entrée du ballet qui est à la fin de cet acte, on parle d'une danse de Matassins ; la danse et le mot sont espagnols. Voyez *le trésor de la Langue Castillane* au mot *Matachain*. C'étoit une danse vive et folle, et l'on appeloit également en France Matassin, et la danse et celui qui l'exécutoit.

ACTE II.

SCENE VII.

[3] La plaisanterie de *Pourceaugnac*, qui dit que *le Médecin en a menti, qu'il est Gentilhomme, et qu'il veut le voir l'épée à la main*, est un de ces traits qui, tout connus qu'ils sont, ne perdent jamais le droit qu'ils ont d'arracher le rire.

SCENES VIII ET IX.

[4] Les scènes où *Lucette* contrefait une Languedocienne, et *Nérine* une Picarde, devoient peu plaire à Despréaux, qui faisoit un crime à Molière d'avoir fait parler aux paysans leur langage : mais les opinions de Despréaux n'ont pas toutes fait des préceptes. Il est vrai qu'un théâtre où ces libertés seroient fréquentes, passeroit difficilement chez les nations étrangères, qui ne parviennent point à savoir de notre langue jusqu'aux idiômes provinciaux.

Bien des François auroient eux-mêmes de la peine à comprendre les différens jargons des provinces éloignées de la leur ; et cet inconvénient a surement lieu chez nombre de spectateurs aux représentations de Pourceaugnac.

Les pièces italiennes écrites dans les différens jargons de l'Italie, sont les moins estimées, et ne sont jamais comprises au nombre de celles dont les auteurs de cette nation composent ce qu'ils appellent leur bon théâtre. Elles ne peuvent être entendues qu'avec bien de la peine de la part des étrangers qui savent assez l'italien pour lire le *Tasse* et l'*Arioste*.

ACTE III.

SCENE II.

« *Allons donc, mon carrosse ; où est-ce qu'est mon carrosse ?* etc. La nature et la vraisemblance sont blessées dans cette scène, de voir *M. de Pourceaugnac*, que la peur d'être pendu a fait travestir en femme, essayer de contrefaire la dame de qualité par des singeries qui ne peuvent venir à la tête d'un homme aussi agité de crainte qu'il l'est. Sbrigani a beau lui demander comment il s'y prendra pour faire illusion sur son travestissement : les plaisanteries de Pourceaugnac sont hors de place.

SCENE VII.

[6] Rien n'est si plaisant que de voir M. de Pourceaugnac, dans cette scène, joué, raillé, excédé, volé de toutes les manières par les intrigues de Sbrigani, dire de lui, en le quittant, *voilà le seul honnête homme que j'aye trouvé en cette ville.*

SCENE IX.

[7] Ce n'étoit point assez d'avoir fait disparaître enfin l'amant Limosin par le ministère d'un faux exempt, ou d'un exempt malhonnête; complot dans lequel sont entrés Eraste et Julie : il falloit encore abuser de la crédulité du père de la jeune personne à qui Eraste ramène sa fille, qu'il suppose avoir arrachée des mains de Pourceaugnac, par qui Julie se laissoit enlever. Tout cela est peu décent, peu délicat, sans doute; mais Molière tire de toute cette intrigue des scènes et des traits si comiques, qu'il fait oublier des écarts qu'il ne se permet d'ailleurs que dans une farce.

La confiance avec laquelle Julie, en présence de son père, feint de prendre le parti de Pourceaugnac, et dit à son amant et à son complice, que tous les crimes dont on accuse le gentilhomme de Limoges, *sont des pièces qu'on lui a faites, et que c'est peut-être lui, Eraste, qui a trouvé cet artifice pour en dégoûter son père*, est du comique le plus singulier et le plus sûr de son effet.

Eraste, enfin, dont les intérêts ont tout conduit, va jusqu'à se faire solliciter vivement par le père

d'épouser ce qu'il aime, et ne cède qu'en disant plaisamment à Julie : *Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main ; ce n'est que de M. votre père que je suis amoureux, et c'est lui que j'épouse.*

Il étoit difficile de conduire plus loin la raillerie et ce jeu qui, de notre tems, s'est renouvelé sous le nom singulier de *Mistification* : amusement dans lequel il est rare de se maintenir dans les bornes de la décence et de l'innocente gaîté, comme Molière l'a éprouvé dans la fable de *Pourceaugnac*.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

SUR LES AMANS MAGNIFIQUES.

Cette comédie-ballet, en cinq actes et en prose, fut représentée devant le Roi à Saint-Germain-en-Laye, sous le titre de divertissement royal, le 7 septembre 1670.

Elle ne parut point à Paris, et Molière la garda sans la faire imprimer. Le public ne la vit dans le recueil de ses ouvrages qu'en 1682, dans l'édition que les sieurs Vinot et la Grange augmentèrent, au profit de la veuve, de sept pièces que notre auteur n'avoit point publiées lui-même.

Les Tablettes Dramatiques et le Dictionnaire portatif des Théâtres donnent tous deux à cette pièce le titre de Comédie héroïque, que le grand Corneille avoit hasardé le premier pour *D. Sanche*; mais que Molière n'avoit pu donner aux *Amans Magnifiques*, parce que les rôles de l'Astrologue et du Plaisant de Cour balançoient quelquefois la dignité de l'intrigue, ainsi que *Moron* dans la *Princesse d'Elide*. Les anciennes éditions ne lui donnent

pour titre que *Comédie mêlée de musique et d'entrées de ballet.*

M. de Voltaire remarque, d'après *Vittorio Siri*, qu'on n'avoit pas manqué de faire tenir un Astrologue dans la chambre d'Anne d'Autriche au moment qu'elle accoucha de Louis XIV. On connoît dans le dix-septième siècle une bulle d'Urbain VIII, écrite en très-beau latin, par ce Pape, homme d'esprit et protecteur des lettres, contre l'astrologie judiciaire.

On sait que Morin avoit prédit hautement que Gassendi mourroit sur la fin du mois d'août 1650; ce qui n'arriva pas : cette charlatanerie des sciences humaines auroit été la seule fourberie qui eût échappé à l'esprit philosophique de Molière, élève de Gassendi; et, en habile homme, il ne pouvoit en faire meilleure justice qu'en la poursuivant dans un cercle de princes et de princesses chez lesquels cette science ridicule a toujours trouvé plus de dupes, parce qu'ils se persuadent aisément que toute la nature est occupée de leur destin.

Clitidas n'est pas un fou comme Moron : Molière n'a jamais tracé deux portraits égaux. C'est une espèce de confident adroit et intrigant, qui s'est acquis la liberté de tout dire, et qui se joue de ses maîtres en servant leurs foiblesses; moyen sûr, dans les Cours, de faire dépendre le maître même, de l'esclave. L'*Angeli*, que le prince de Condé avoit amené de Flandres, et qu'il avoit donné à Louis XIV, étoit un fou spirituel et malin, à qui *Clitidas* devoit ressembler beaucoup.

M. Gaillard, dans son éloge du Grand Corneille, couronné à Rouen, dit que Molière semble avoir copié à quelques égards, dans ses Amans Magnifiques, la comédie héroïque de D. Sanche. Nous trouvons en effet quelques rapports d'une pièce à l'autre.

Sostrate est, comme D. Sanche, un héros amoureux, malgré la bassesse apparente de sa fortune, d'une princesse qui rougit également et de l'amour qu'elle inspire, et de celui qu'elle éprouve pour un inconnu. Comme D. Sanche, il a deux princes pour rivaux, et c'est à lui de nommer, comme D. Sanche, celui de ses deux rivaux qu'il croit le plus digne de la princesse. C'est à ces seuls traits que se borne la légère ressemblance de ces deux ouvrages, aussi différens entre eux dans leur totalité, que le génie de ces deux grands hommes.

Le plan de cette comédie avoit presque été dicté par Louis XIV. Ce prince (dit un avertissement qui se trouve à la tête de cette pièce) *voulant donner à sa cour un divertissement composé de tous ceux que l'art théâtral peut fournir, conçut l'idée de deux princes rivaux, qui, dans la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer les Jeux Pythiens, régalent à l'envi une jeune princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils peuvent s'aviser.*

Obligé de se conformer à cette idée donnée par son maître, Molière ne se douta point qu'il s'avoisinoit un peu de l'intrigue héroïque de D. Sanche. Si Corneille l'entrevit, il ne s'en plaignit point, et il put s'en croire honoré.

Quelque plaisir que prit la Cour à cette comédie-ballet, mêlée de diverses entrées et d'intermèdes en vers, mis en musique par Lully, Molière, comme nous l'avons déjà dit, ne la jugea pas propre aux amusemens de la ville.

Les comédiens François la représentèrent en 1688 avec peu de succès ; et lorsqu'en 1704, Dancour, avec un prologue et de nouveaux intermèdes de sa façon, voulut la faire reparoître à Paris, il éprouva que Molière avoit pour ses propres ouvrages un coup-d'œil assuré, et qu'il avoit fait sagement de ne point risquer une dépense considérable, dont les dédommagemens étoient très-incertains.

Dancour auroit dû réfléchir que l'entêtement de l'astrologie judiciaire avoit disparu des Cours, et que le règne de la philosophie, invoqué par les Descartes et les Bayle, s'annonçait déjà dans nos climats, en sorte que la principale machine de l'intrigue des Amans Magnifiques ne pouvait plus produire aucun effet.

Il étoit même tard en 1670 pour attaquer cette folie de l'esprit humain, qui paroissoit avoir déjà fait place à d'autres : cependant la confiance qu'avoit témoignée le sieur *Morin* (1) en 1650, à l'occasion de Gassendi, étoit une preuve qu'il est des erreurs qui ne disparoissent jamais entiérement, et

(1) On a de ce savant visionnaire, mort en 1656, un livre intitulé : *Astrologia Gallica*, et plusieurs autres.

Molière crut devoir lui opposer toute la force de sa raison supérieure.

Sostrate, dans la dernière scène du troisième acte, est aussi éloquent, aussi vigoureux contre l'astrologie, que Clitandre contre l'abus du savoir. La jeune princesse Eriphile verse elle-même le ridicule sur cette vaine curiosité de l'avenir. L'astrologue Anaxarque promet de lui faire lire dans les astres celui de ses deux amans qu'elle doit préférer. *Comme il est impossible*, dit-elle, *que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le ciel, non-seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.* Voilà ces traits de sens exquis et de raison plaisante, auxquels il sera toujours impossible de reconnoître un autre que Molière.

Nous n'oublierons pas que c'est dans le divertissement du second acte que se trouve une des premières imitations qu'on ait faite de la charmante ode d'Horace, *Donec gratus eram.* M. R... de G.... paroît en avoir adopté la tournure dans son *Devin de village.* On en jugera par le commencement de l'imitation de Molière.

PHILINTE.

Quand je plaisois à tes yeux,
J'étois content de ma vie,
Et ne voyois Rois ni Dieux
Dont le sort me fît envie,

CÉLIMENE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne
Pour régner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CÉLIMENE.

Un autre a vengé ma flammme, etc.

Observons que le mot *Pantomime* étoit encore nouveau lorsque cette comédie parut, puisque la suivante d'Eriphile, dans la dernière scène du premier acte, demande grace pour ce mot qu'elle vient d'employer. *J'ai tremblé à le prononcer*, dit-elle; et il y a des gens dans votre Cour qui ne me le pardonneroient pas.

Malgré le peu de succès qu'eut cet ouvrage à Paris, on y trouve en général de la conduite, de la noblesse, de l'invention et des graces. Il seroit encore un des plus propres à servir à des fêtes publiques, et qui demandent de la dignité, sans le personnage d'*Anaxarque*; qui n'est plus rien dans un siècle où les lumières de la philosophie ont au moins dissipé des ténèbres aussi épaisses que celles de l'astrologie judiciaire.

Ce siècle nous a pourtant offert encore des personnes entêtées de cette vaine science. Le comte de Boulainvilliers voyoit tout dans les astres, ainsi

que dans le système du gouvernement féodal. L'Italien Colonne et plusieurs autres ont cherché à profiter de cette ancienne charlatanerie ; mais les exemples de l'aveugle crédulité dans les dupes, sont devenus trop rares pour la faire compter encore parmi les infirmités humaines. Telles sont ces maladies anciennes que nous regardons comme disparues, quoiqu'on en puisse quelquefois reconnoître l'espèce dans un très-petit nombre d'individus.

La divination qui nous reste, est celle que donnent à certains esprits la combinaison des conjectures et la connoissance des hommes et des affaires. C'est cette manière de prédire que la fameuse Christine de Suède appeloit avec finesse, l'*astrologie de la terre*.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

ARISTIONE, princesse, mère d'Eriphile.
ERIPHILE, fille de la princesse.
IPHICRATE, prince, amant d'Eriphile.
TIMOCLES, prince, amant d'Eriphile.
SOSTRATE, général d'armée, amant d'Eriphile.
CLÉONICE, confidente d'Eriphile.
ANAXARQUE, astrologue.
CLÉON, fils d'Anaxarque.
CHOREBE, suivant d'Aristione.
CLITIDAS, plaisant de cour.
Une fausse VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

ACTEURS DES INTERMÈDES.

PREMIER INTERMÈDE.

ÉOLE.
TRITONS chantans.
FLEUVES chantans.
AMOURS chantans.
PÉCHEURS DE CORAIL dansans.
NEPTUNE.
SIX DIEUX MARINS dansans.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

TROIS PANTOMIMES dansans.

TROISIÈME INTERMÈDE.

LA NYMPHE de la Vallée de Tempé.

ACTEURS LE LA PASTORALE

EN MUSIQUE.

TIRCIS, berger, amant de Caliste.
CALISTE, bergère.
LICASTE, berger, ami de Tircis.
MÉNANDRE, berger, ami de Tircis.
PREMIER SATYRE, amant de Caliste.
SECOND SATYRE, amant de Caliste.
SIX DRYADES, } dansans.
SIX FAUNES, }
CLIMÈNE, bergère.
PHILINTE, berger.
TROIS PETITES DRYADES, } dansans.
TROIS PETITS FAUNES, }

QUATRIÈME INTERMÈDE.

HUIT STATUES qui dansent.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

QUATRE PANTOMIMES dansans.

SIXIÈME INTERMÈDE.

Fête des Jeux Pythiens.

LA PRÊTRESSE.
DEUX SACRIFICATEURS chantans.
SIX MINISTRES DU SACRIFICE portant des haches, dansans.
CHŒUR DE PEUPLES.
SIX VOLTIGEURS sautant sur des chevaux de bois.
QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES, dansans.
HUIT ESCLAVES dansans.
QUATRE HOMMES armés à la grecque.
QUATRE FEMMES armées à la grecque.
UN HÉRAUT.
SIX TROMPETTES.
UN TIMBALIER.
APOLLON.
SUIVANS D'APOLLON, dansans.

La scène est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

PREMIER INTERMÈDE.

Le théâtre représente une vaste mer, bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le sommet porte chacun un Fleuve appuyé sur une urne. Au pied de ces rochers sont douze Tritons, et dans le milieu de la mer quatre Amours sur des dauphins. Éole est élevé au-dessus des ondes sur un nuage.

SCENE PREMIERE.

ÉOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS.

ÉOLE.

Vents qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes;
Et laissez régner sur les ondes
Les Zéphirs et les Amours.

SCENE II.

La mer se calme, et du milieu des ondes on voit s'élever une ville. Huit pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nacres de perles, et des branches de corail.

ÉOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS, PÊCHEURS DE CORAIL.

UN TRITON.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez, Tritons; cachez-vous, Néréides.

CHŒUR DE TRITONS.

Allons tous au-devant de ces divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.

Ah! que ces princesses sont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,
Notre mère a bien moins d'appas.

CHŒUR.

Allons tous au-devant de ces divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les pêcheurs forment une danse, après laquelle ils vont se placer chacun sur un rocher, au-dessous d'un fleuve.

UN TRITON.

Quel noble spectacle s'avance ?
Neptune, le grand Dieu Neptune, avec sa cour,
Vient honorer ce beau séjour
De son auguste présence.

CHŒUR.

Redoublons nos concerts,
Et faisons retentir dans le vague des airs
Notre réjouissance.

SCENE III.

NEPTUNE, DIEUX MARINS, ÉOLE, TRITONS, FLEUVES, AMOURS, PÊCHEURS.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Neptune danse avec sa suite. Les Tritons, les Fleuves et les Pêcheurs accompagnent ses pas de gestes differens, et de bruits de conques de perles.

FIN DU PREMIER INTERMÈDE.

VERS

Pour le ROI, *représentant Neptune.*

Le ciel, entre les Dieux les plus considérés,
Me donne pour partage un rang considérable;
Et, me faisant régner sur les flots azurés,
Rend à tout l'Univers mon pouvoir redoutable.

Il n'est aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande;
Point d'états qu'à l'instant je ne puisse inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement;
Et d'une triple digue à leur force opposée,
On les verroit forcer le ferme empêchement,
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.

Mais je sais retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce,
Et laisser en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paisible commerce.

On trouve des écueils par fois dans mes états;
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage;
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

Pour M. LE GRAND, *représentant un Dieu marin.*

L'empire où nous vivons est fertile en trésors ;
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords ;
Et pour faire bientôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

Pour le marquis DE VILLEROI, *représentant un Dieu marin.*

Sur la foi de ce Dieu de l'empire flottant,
On peut bien s'embarquer avec toute assurance.
Les flots ont de l'inconstance ;
Mais le Neptune est constant.

Pour le marquis DE RASSENT, *représentant un Dieu marin.*

Voguez sur cette mer d'un zèle inébranlable :
C'est le moyen d'avoir Neptune favorable.

LES AMANTS MAGNIFIQUES.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS *à part.*

Il est attaché à ses pensées.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Non, Sostrate, je ne vois rien où tu puisses avoir recours; et tes maux sont d'une nature à ne te laisser nulle espérance d'en sortir.

CLITIDAS *à part.*

Il raisonne tout seul.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Hélas !

CLITIDAS *à part.*

Voilà des soupirs qui veulent dire quelque chose ; et ma conjecture se trouvera véritable.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Sur quelles chimères, dis-moi, pourrois-tu bâtir quelque espoir ? Et que peux-tu envisager, que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse, et des ennuis à ne finir que par la mort ?

CLITIDAS *à part.*

Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Ah, mon cœur ! ah, mon cœur ! où m'avez-vous jeté ?

CLITIDAS.

Serviteur, seigneur Sostrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas ?

CLITIDAS.

Mais vous, plutôt, que faites-vous ici ? Et quelle secrète mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête dont l'amour du prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la

promenade des princesses ; tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique et de danse, et qu'on a vu les rochers et les ondes se parer de Divinités pour faire honneur à leurs attraits ?

SOSTRATE.

Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence ; et tant de gens, d'ordinaire, s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes, que j'ai cru à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous savez que votre présence ne gâte jamais rien, et que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu par-tout ; et il n'a garde d'être de ces visages disgraciés qui ne sont jamais bien reçus des regards souverains. Vous êtes également bien auprès des deux princesses ; et la mère et la fille vous font assez connoitre l'estime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux ; et ce n'est pas cette crainte enfin qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS.

Mon Dieu ! quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où

l'on trouve tout le monde; et, quoique vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y pusse avoir?

CLITIDAS.

Ouais! je ne sais d'où cela vient; mais il sent ici l'amour. Ce n'est pas moi. Ah! par ma foi, c'est vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas!

CLITIDAS.

Je ne suis point fou : vous êtes amoureux. J'ai le nez délicat, et j'ai senti cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoi prends-tu cette pensée?

CLITIDAS.

Sur quoi? Vous seriez bien étonné, si je vous disois encore de qui vous êtes amoureux?

SOSTRATE.

Moi?

CLITIDAS.

Oui. Je gage que je vais deviner tout-à-l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi bien que notre astrologue dont la princesse Aristione

est entêtée ; et s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, et ouvrez les yeux. E, par soi, é ; r, i, ri, éri ; p, h, i, phi ; ériphi, l, e, le ; Eriphile. Vous êtes amoureux de la princesse Eriphile.

SOSTRATE.

Ah ! Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble, et tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez si je suis savant !

SOSTRATE.

Hélas ! si, par quelque aventure, tu as pu découvrir le secret de mon cœur, je te conjure au moins de ne le révéler à qui que ce soit ; et surtout de le tenir caché à la belle princesse dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, sérieusement parlant, si dans vos actions j'ai bien pu connoître depuis un tems la passion que vous voulez tenir secrète, pensez-vous que la princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumière pour s'en appercevoir ? Les belles, croyez-moi, sont toujours les plus clair-voyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent ; et le

langage des yeux et des soupirs se fait entendre mieux qu'à toute autre, à celle à qui il s'adresse.

SOSTRATE.

Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, dans mes soupirs et mes regards, l'amour que ses charmes m'inspirent; mais gardons bien que par mille autres voies elle en apprenne rien.

CLITIDAS.

Hé! qu'appréhendez-vous? Est-il possible que ce même Sostrate qui n'a pas craint ni Brennus ni tous les Gaulois, et dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageoient la Grèce; est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre, soit si timide en amour, et que je le voye trembler à dire seulement qu'il aime?

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, je tremble avec raison; et tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne suis pas de cet avis; et je sais bien, pour moi, qu'un seul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble, les plus charmans du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'espérez-vous faire?

SOSTRATE.

Mourir, sans déclarer ma passion.

CLITIDAS.

L'espérance est belle! Allez, allez, vous vous moquez : un peu de hardiesse réussit toujours aux amans. Il n'y a en amour que les honteux qui perdent ; et je dirois ma passion à une déesse, moi, si j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choses, hélas! condamnent mes feux à un éternel silence.

CLITIDAS.

Et quoi?

SOSTRATE.

La bassesse de ma fortune, dont il plaît au ciel de rabattre l'ambition de mon amour; le rang de la princesse, qui met entre elle et mes desirs une distance si fâcheuse; la concurrence de deux princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flammes; de deux princes qui, par mille et mille magnificences, se disputent à tous momens la gloire de sa conquête ; et sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer; mais plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour ; et je me trompe fort, ou la jeune princesse a connu votre flamme, et n'y est pas insensible.

SOSTRATE.

Ah ! ne t'avise point de vouloir flatter par pitié le cœur d'un misérable.

CLITIDAS.

Ma conjecture est fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de son époux, et je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous savez que je suis auprès d'elle en quelque espèce de faveur ; que j'y ai les accès ouverts, et qu'à force de me tourmenter, je me suis acquis le privilège de me mêler à la conversation, et de parler à tort et à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi faire : je suis de vos amis ; les gens de mérite me touchent, et je veux prendre mon tems pour entretenir la princesse de....

SOSTRATE.

Ah ! de grace, quelque bonté que mon malheur t'inspire, garde-toi bien de lui rien dire de ma flamme. J'aimerois mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité ; et ce profond respect où ses charmes divins....

CLITIDAS.

Taisons-nous. Voici tout le monde.

SCENE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLÉON, CLITIDAS.

ARISTIONE *à Iphicrate.*

Prince, je ne puis me lasser de le dire : il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornemens qui l'emportent, sans doute, sur tout ce que l'on sauroit voir ; et elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand et de si majestueux, que le ciel même ne sauroit aller au-delà ; et je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

TIMOCLES.

Ce sont des ornemens dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies ; et je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable ; et certes, il faut avouer que la campagne a lieu de nous paroître belle, et que nous n'avons pas le tems de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poëtes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse, que nous y prenons à toute heure, et de la solemnité des jeux Pythiens que l'on y célèbre tantôt, vous prenez soin l'un et l'autre de nous y combler de tous les divertissemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vu dans notre promenade ?

SOSTRATE.

Une petite indisposition, Madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Sostrate est de ces gens, Madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres, et qu'il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guère de part à tout ce que je fais ; et, sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette fête, qui

pouvoient m'attirer, si quelqu'autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il vu cela?

CLITIDAS.

Oui, Madame; mais du rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoi du rivage?

CLITIDAS.

Ma foi, Madame, j'ai craint quelqu'un de ces accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit j'ai songé de poisson mort, et d'œufs cassés; et j'ai appris du Seigneur Anaxarque, que les œufs cassés et le poisson mort signifient malencontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une chose : que Clitidas n'auroit rien à dire, s'il ne parloit de moi.

CLITIDAS.

C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on n'en sauroit parler assez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matières, puisque je vous en ai prié.

CLITIDAS.

Le moyen? Ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort que tout; et, s'il est écrit dans les

astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je résiste à ma destinée ?

ANAXARQUE.

Avec tout le respect, Madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans votre cour : que tout le monde y prenne la liberté de parler, et que le plus honnête homme y soit exposé aux railleries du premier méchant plaisant !

CLITIDAS.

Je vous rends graces de l'honneur....

ARISTIONE *à Anaxarque.*

Que vous êtes fou, de vous chagriner de ce qu'il dit !

CLITIDAS.

Avec tout le respect que je dois à Madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'astrologie : que des gens qui savent tous les secrets des Dieux, et qui possèdent des connoissances à se mettre au-dessus de tous les hommes, ayent besoin de faire leur cour, et de demander quelque chose !

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent, et donner à Madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS.

Ma foi ! on les donne telles qu'on peut. Vous en

parlez fort à votre aise; et le métier de plaisant n'est pas comme celui d'astrologue. Bien mentir et bien plaisanter, sont deux choses fort différentes; et il est bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Hé! qu'est-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS *se parlant à lui-même.*

Paix! impertinent que vous êtes. Ne savez-vous pas bien que l'astrologie est une affaire d'état, et qu'il ne faut point toucher à cette corde-là? Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, et vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour; je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, et qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

ARISTIONE.

Où est ma fille?

TIMOCLES.

Madame, elle s'est écartée; et je lui ai présenté une main, qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puisque l'amour que vous avez pour Eriphile a bien voulu se soumettre aux lois que j'ai voulu vous imposer; puisque j'ai su obtenir

de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, et qu'avec pleine soumission aux sentimens de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre ame, et me dites sincèrement quel progrès vous croyez l'un et l'autre avoir fait sur son cœur.

TIMOCLES.

Madame, je ne suis point pour me flatter : j'ai fait ce que j'ai pu pour toucher le cœur de la princesse Eriphile, et je m'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres manières dont un amant se peut servir. Je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux : j'ai montré des assiduités ; j'ai rendu des soins chaque jour ; j'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, et l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates ; je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés ; j'ai fait dire à mes yeux, aussi bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour ; j'ai poussé à ses pieds des soupirs languissans ; j'ai même répandu des larmes : mais tout cela inutilement ; et je n'ai point connu qu'elle ait dans l'ame aucun ressentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, prince ?

IPHICRATE.

Pour moi, Madame, connoissant son indifférence, et le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sais qu'elle est toute soumise à vos volontés, et que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux. Aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir; à vous, plutôt qu'à elle, que je rends tous mes soins et tous mes hommages. Et plût au ciel, Madame, que vous eussiez pu vous résoudre à tenir sa place; que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, et recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez!

ARISTIONE.

Prince, le compliment est d'un amant adroit, et vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les mères pour obtenir les filles; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, et je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la princesse Eriphile que parce qu'elle est votre sang; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous, et c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui est fort bien !

IPHICRATE.

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits et des charmes que je....

ARISTIONE.

De grace, prince, ôtons ces charmes et ces attraits. Vous savez que ce sont des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire. Je souffre qu'on me loue de ma sincérité. Qu'on dise que je suis une bonne princesse ; que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, et de l'estime pour le mérite et la vertu : je puis tâter de tout cela ; mais pour les douceurs de charmes et d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point ; et quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la louange, quand on est mère d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah ! Madame, c'est vous qui voulez être mère, malgré tout le monde. Il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent ; et, si vous le vouliez, la princesse Eriphile ne seroit que votre sœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu ! prince, je ne donne point dans tous ces galimatias, où donnent la plupart des

femmes. Je veux être mère, parce que je le suis ; et ce seroit en vain que je ne le voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir. C'est un foible de notre sexe, dont, grace au ciel, je suis exempte ; et je ne m'embarrasse point de ces grandes disputes d'âge, sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre discours. Est-il possible que jusqu'ici vous n'ayez pu connoître où penche l'inclination d'Eriphile ?

IPHICRATE.

Ce sont obscurités pour moi.

TIMOCLES.

C'est pour moi un mystère impénétrable.

ARISTIONE.

La pudeur, peut-être, l'empêche de s'expliquer à vous et à moi. Servons-nous de quelque autre pour découvrir le secret de son cœur. Sostrate, prenez de ma part cette commission, et rendez cet office à ces princes, de savoir adroitement de ma fille vers qui des deux ses sentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent personnes dans votre cour, sur qui vous pourriez mieux verser l'honneur d'un tel emploi ; et je me sens mal

propre à bien exécuter ce que vous souhaitez de moi.

ARISTIONE.

Votre mérite, Sostrate, n'est point borné aux seuls emplois de la guerre. Vous avez de l'esprit, de la conduite, de l'adresse, et ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelque autre mieux que moi, Madame....

ARISTIONE.

Non, non. En vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puisque vous le voulez, Madame, il vous faut obéir; mais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne pouviez choisir personne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commission.

ARISTIONE.

C'est trop de modestie, et vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les sentimens d'Eriphile, et faites-la ressouvenir qu'il faut se rendre de bonne heure dans le bois de Diane.

SCENE III.

IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLITIDAS.

IPHICRATE *à Sostrate.*

Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la princesse vous témoigne.

TIMOCLES *à Sostrate.*

Vous pouvez croire que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLES.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il seroit inutile. J'aurois tort de passer les ordres de ma commission; et vous trouverez bon que je ne parle ni pour l'un, ni pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en userez comme vous voudrez.

SCENE IV.

ERIPHILE, CLÉONICE, CLITIDAS.

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

Clitidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis; je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de sa maîtresse, contre ceux de mon rival.

CLITIDAS *bas à Iphicrate.*

Laissez-moi faire. Il y a bien de la comparaison de lui à vous; et c'est un prince bien bâti pour vous le disputer!

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

Je reconnoîtrai ce service.

SCENE V.

TIMOCLES, CLITIDAS.

TIMOCLES.

Mon rival fait sa cour à Clitidas ; mais Clitidas sait bien qu'il m'a promis d'appuyer contre lui les prétentions de mon amour.

CLITIDAS.

Assurément ; et il se moque de croire l'emporter sur vous. Voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de prince !

TIMOCLES.

Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

CLITIDAS *seul.*

Belles paroles de tous côtés ! Voici la princesse : prenons mon tems pour l'aborder.

SCENE VI.

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE.

On trouvera étrange, Madame, que vous vous soyez ainsi écartée de tout le monde.

ÉRIPHILE.

Ah ! qu'aux personnes comme nous, qui sommes

toujours accablées de tant de gens, un peu de solitude est par fois agréable ! et qu'après mille impertinens entretiens, il est doux de s'entretenir avec ses pensées ! Qu'on me laisse ici promener toute seule.

CLÉONICE.

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit essai de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous ? Ce sont des personnes qui, par leurs pas, leurs gestes et leurs mouvemens, expriment aux yeux toutes choses ; et on appelle cela pantomimes. J'ai tremblé à vous dire ce mot ; et il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneroient pas.

ÉRIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement ; car, grace au ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous ; et vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessitantes ; vous êtes la grande protectrice du mérite incommode ; et tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde, va débarquer chez vous.

CLÉONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laisser-là.

ÉRIPHILE.

Non, non : voyons-les ; faites-les venir.

CLÉONICE.

Mais peut-être, Madame, que leur danse sera méchante.

ÉRIPHILE.

Méchante ou non : il la faut voir. Ce ne seroit, avec vous, que reculer la chose, et il vaut mieux en être quitte.

CLÉONICE.

Ce ne sera ici, Madame, qu'une danse ordinaire : une autre fois....

ÉRIPHILE.

Point de préambule, Cléonice. Qu'ils dansent.

FIN DU PREMIER ACTE.

SECOND INTERMÈDE.

ENTRÉE DE BALLET.

Trois pantomimes dansent devant Eriphile.

FIN DU SECOND INTERMÈDE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

ÉRIPHILE.

VOILA qui est admirable ! Je ne crois pas qu'on puisse mieux danser qu'ils dansent, et je suis bien-aise de les avoir à moi.

CLÉONICE.

Et moi, Madame, je suis bien-aise que vous ayez vu que je n'ai pas si méchant goût que vous avez pensé.

ÉRIPHILE.

Ne triomphez point tant; vous ne tarderez guère à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici.

SCENE II.

IPHICRATE, TIMOCLES, CLITIDAS.

CLÉONICE *allant au-devant de Clitidas.*

Je vous avertis, Clitidas, que la princesse veut être seule.

CLITIDAS.

Laissez-moi faire : je suis homme qui sais ma cour.

SCENE III.

ÉRIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *en chantant.*

La, la, la, la.

(*faisant l'étonné en voyant Eriphile.*)

Ah!

ÉRIPHILE *à Clitidas, qui feint de vouloir s'éloigner.*

Clitidas?

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas vue là, Madame.

ÉRIPHILE.

Approche. D'où viens-tu?

CLITIDAS.

De laisser la princesse votre mère, qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ÉRIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde?

CLITIDAS.

Assurément. Les princes vos amans y étoient.

ÉRIPHILE.

Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours!

CLITIDAS.

Fort agréables. Sostrate y étoit aussi.

ÉRIPHILE.

D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade?

CLITIDAS.

Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille, et que je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre.

ÉRIPHILE.

Tu as tort de lui dire cela; et tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'entendre; mais après, je lui ai donné audience.

ÉRIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits, ne prenant point de manières bruyantes, et des tons de voix assommans, sage et posé en toutes choses, ne parlant jamais que bien à propos, point prompt à décider, point du tout exagérateur incommode; et, quelques

beaux vers que nos poëtes lui ayent récités, je ne lui ai jamais oui-dire : voilà qui est plus beau que tout ce qu'a fait jamais Homère. Enfin, c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination; et si j'étois princesse, il ne seroit point malheureux.

ÉRIPHILE.

C'est un homme d'un grand mérite, assurément. Mais de quoi t'a-t-il parlé?

CLITIDAS.

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joie au magnifique régal que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du ciel, et vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la princesse la plus accomplie de la terre ; entre-mêlant tout cela de plusieurs soupirs qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous côtés, et de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie dont toute la cour s'apperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ÉRIPHILE.

Comment, amoureux! Quelle témérité est la sienne! C'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, Madame?

ÉRIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer ! et, de plus, avoir l'audace de le dire !

CLITIDAS.

Ce n'est pas de vous, Madame, dont il est amoureux.

ÉRIPHILE.

Ce n'est pas de moi ?

CLITIDAS.

Non, Madame; il vous respecte trop pour cela, et est trop sage pour y penser.

ÉRIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas ?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arsinoé.

ÉRIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour ?

CLITIDAS.

Il l'aime éperduement, et vous conjure d'honorer sa flamme de votre protection.

ÉRIPHILE.

Moi ?

CLITIDAS.

Non, non, Madame. Je vois que la chose ne vous plaît pas. Votre colère m'a obligé à prendre

ce détour ; et, pour vous dire la vérité, c'est vous qu'il aime éperduement.

ÉRIPHILE.

Vous êtes un insolent, de venir ainsi surprendre mes sentimens ! Allons ; sortez d'ici : vous vous mêlez de vouloir lire dans les ames, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une princesse ! Otez-vous de mes yeux, et que je ne vous voye jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame....

ÉRIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame !

ÉRIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il suffit.

ÉRIPHILE.

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimoit ?

CLITIDAS.

Non, Madame. Il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il

veut cacher à tout le monde, et avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir. Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait; et bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré, avec toutes les instantes prières qu'on sauroit faire, de ne vous en rien révéler; et c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ÉRIPHILE.

Tant mieux! C'est par son seul respect qu'il peut me plaire; et s'il étoit si hardi que de me déclarer son amour, il perdroit pour jamais et ma présence et mon estime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame...

ÉRIPHILE.

Le voici. Souvenez-vous au moins, si vous êtes sage, de la défense que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela est fait, Madame. Il ne faut pas être courtisan indiscret.

SCENE IV.

ÉRIPHILE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

J'ai une excuse, Madame, pour oser interrompre votre solitude, et j'ai reçu de la princesse votre mère une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

ÉRIPHILE.

Quelle commission, Sostrate ?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux princes peut incliner votre cœur.

ÉRIPHILE.

La princesse ma mère montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commission, Sostrate, vous a été agréable, sans doute; et vous l'avez acceptée avec beaucoup de joie ?

SOSTRATE.

Je l'ai acceptée, Madame, par la nécessité que mon devoir m'impose d'obéir; et si la princesse avoit voulu recevoir mes excuses, elle auroit honoré quelque autre de cet emploi.

ÉRIPHILE.

Quelle cause, Sostrate, vous obligeoit à le refuser?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

ÉRIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur, et vous donner toutes les lumières que vous pouvez desirer de moi sur le sujet de ces deux princes?

SOSTRATE.

Je ne desire rien pour moi là-dessus, Madame; et je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amènent.

ÉRIPHILE.

Jusqu'ici je me suis défendue de m'expliquer, et la princesse ma mère a eu la bonté de souffrir que j'aie reculé toujours ce choix qui me doit engager; mais je serai bien-aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous; et, si vous m'en pressez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis si long-tems.

SOSTRATE.

C'est une chose, Madame, dont vous ne serez point importunée par moi; et je ne saurois me résoudre à presser une princesse qui sait trop ce qu'elle a à faire.

ÉRIPHILE.

Mais c'est ce que la princesse ma mère attend de vous.

SOSTRATE.

Ne lui ai-je pas dit aussi que je m'acquitterois mal de cette commission ?

ÉRIPHILE.

Or çà, Sostrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrans ; et je pense qu'il ne doit y avoir guère de choses qui échappent aux vôtres. N'ont-ils pu découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine, et ne vous ont-ils point donné quelques petites lumières du penchant de mon cœur ? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne : quel est celui de ces deux princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux ?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses, ne sont réglés, d'ordinaire, que par les intérêts qu'on prend.

ÉRIPHILE.

Pour qui, Sostrate, pencheriez-vous des deux ? Quel est celui, dites-moi, que vous souhaiteriez que j'épousasse ?

SOSTRATE.

Ah! Madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose.

ÉRIPHILE.

Mais si je me conseillois à vous pour ce choix?

SOSTRATE.

Si vous vous conseilliez à moi, je serois fort embarrassé.

ÉRIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous; les Dieux seuls y pourront prétendre, et vous ne souffrirez des hommes que l'encens et les sacrifices.

ÉRIPHILE.

Cela est obligeant! et vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination; quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCENE V.

ÉRIPHILE, SOSTRATE, CHOREBE.

CHOREBE.

Madame, voilà la princesse qui vient vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE *à part.*

Hélas! petit garçon, que tu es venu à propos!

SCENE VI.

ARISTIONE, ÉRIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

On vous a demandée, ma fille, et il y a des gens que votre absence chagrine fort.

ÉRIPHILE.

Je pense, Madame, qu'on m'a demandée par compliment, et on ne s'inquiète pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertisse-

mens les uns aux autres, que toutes nos heures sont retenues ; et nous n'avons aucun moment à perdre, si nous voulons les goûter tous. Entrons vite dans le bois, et voyons ce qui nous y attend. Ce lieu est le plus beau du monde. Prenons vîte nos places.

FIN DU SECOND ACTE.

TROISIÈME INTERMÈDE.

Le théâtre représente un bois consacré à Diane.

LA NYMPHE DE TEMPÉ.

Venez, grande princesse, avec tous vos appas;
Venez prêter vos yeux aux innocens ébats
Que notre désert vous présente :
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour :
On ne sent ici que l'amour;
Ce n'est que l'Amour qu'on y chante.

PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour,
Et de vos tendres ramages
Vous réveillez tour-à-tour
Les échos de ces bocages.
Hélas! petits oiseaux, hélas!
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCENE II.

LICASTE, MÉNANDRE, TIRCIS.

LICASTE.

Hé quoi! toujours languissant, sombre et triste!

MÉNANDRE.

Hé quoi! toujours aux pleurs abandonné?

TIRCIS.

Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné?

LICASTE.

Dompte, dompte, berger, l'ennui qui te possède.

TIRCIS.

Hé! le moyen, hélas!

MÉNANDRE.

Fais, fais-toi quelqu'effort.

TIRCIS.

Hé! le moyen, hélas! quand le mal est trop fort?

LICASTE.

Ce mal trouvera son remède.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à la mort.

LICASTE et MENANDRE.

Ah, Tircis!

TIRCIS.

Ah, bergers!

LICASTE et MÉNANDRE.

Prends sur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut secourir.

LICASTE et MÉNANDRE.

C'est trop, c'est trop céder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LICASTE et MÉNANDRE.

Quelle foiblesse!

TIRCIS.

Quel martyre!

LICASTE et MÉNANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LICASTE.

Il n'est point de bergère
Si froide et si sévère,

Dont la pressante ardeur
D'un cœur qui persévère,
Ne vainque la froideur.

MÉNANDRE.

Il est dans les affaires
Des amoureux mystères,
Certains petits momens
Qui changent les plus fières,
Et font d'heureux amans.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ses pas.
Gardons d'être vus d'elle :
L'ingrate, hélas !
N'y viendroit pas.

SCENE III.

CALISTE *seule.*

Ah ! que sur notre cœur
La sévère loi de l'honneur
Prend un cruel empire !
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis;
Et cependant, sensible à ses cuisans soucis,
De sa langueur en secret je soupire,
Et voudrois bien soulager son martyre.

C'est à vous seuls que je le dis,
Arbres; n'allez pas le redire.

Puisque le ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable,
Contre des traits si doux, nous force à nous armer?
Et pourquoi, sans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable?

Hélas! que vous êtes heureux,
Innocens animaux, de vivre sans contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!
Hélas! petits oiseaux, que vous êtes heureux
De ne sentir nulle contrainte,
Et de pouvoir suivre sans crainte
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux?

Mais le sommeil sur ma paupière
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur;
Donnons-nous à lui toute entière.
Nous n'avons pas de loi sévère
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.
(*Elle s'endort sur un lit de gazon.*)

SCENE IV.

CALISTE *endormie*, TIRCIS, LICASTE, MÉNANDRE.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie
Portons sans bruit nos pas;
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

TIRCIS.

Silence, petits oiseaux;
Vents, n'agitez nulle chose:
Coulez doucement, ruisseaux;
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez, beaux yeux, adorables vainqueurs,
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

CALISTE *en se réveillant, à Tircis.*

Ah! quelle peine extrême!
Suivre par-tout mes pas!

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, hélas!
Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle bergère;
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misère.
Puisqu'en vain à vos pieds on me voit soupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah! Tircis, ôtez-vous; j'ai peur que dans ce jour
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LICASTE et MÉNANDRE *ensemble.*

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.
C'est par trop vous défendre,
Bergère; il faut se rendre
A sa longue amitié.
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.

CALISTE *à Tircis.*

C'est trop, c'est trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chérissant votre personne:
Vengez-vous de mon cœur;
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O ciel! bergers! Caliste! Ah! je suis hors de moi!
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

LICASTE.

Digne prix de ta foi !

MÉNANDRE.

O sort digne d'envie !

SCENE V.

DEUX SATYRES, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MÉNANDRE.

PREMIER SATYRE *à Caliste.*

Quoi ! tu me fuis, ingrate ? et je te vois ici
De ce berger à moi faire une préférence ?

SECOND SATYRE.

Quoi ! mes soins n'ont rien pu sur ton indifférence ?
Et, pour ce langoureux, ton cœur s'est adouci ?

CALISTE.

Le destin le veut ainsi.
Prenez tous deux patience.

PREMIER SATYRE.

Aux amans qu'on pousse à bout
L'amour fait verser des larmes ;
Mais ce n'est pas notre goût ;
Et la bouteille a des charmes
Qui nous consolent de tout.

SECOND SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il desire ;
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres Divinités,
Faunes, Dryades, sortez
De vos paisibles retraites ;
Mêlez vos pas à nos sons,
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.

SCENE VI.

CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Danse des Faunes et des Dryades.

SCENE VII.

CLIMÈNE, PHILINTE, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MÊNANDRE, FAUNES, DRYADES.

PHILINTE.

Quand je plaisois à tes yeux,
J'étois content de ma vie,
Et ne voyois rois ni dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMÈNE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne
Pour régner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMÈNE.

Un autre a vengé ma flamme
Des foiblesses de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidelle;

Si ses yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMÈNE.

Mirtil, si digne d'envie,
Me chérit plus que le jour;
Et moi, je perdrois la vie
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais si, d'une douce ardeur,
Quelque renaissante trace
Chassoit Cloris de mon cœur,
Pour te remettre à sa place?

CLIMÈNE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Mirtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrois vivre et mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah! plus que jamais aimons-nous,
Et vivons et mourons en des liens si doux.

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amans, que vos querelles
Sont aimables et belles!
Qu'on y voit succéder
De plaisir, de tendresse!
Querellez-vous sans cesse
Pour vous raccommoder.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Faunes et les Dryades recommencent leurs danses, tandis que trois petites Dryades et trois petits Faunes font paroître dans l'enfoncement du théâtre tout ce qui se passe sur le devant. Ces danses sont entremêlées des chansons des bergers.

CHOEUR DE BERGERS ET DE BERGÈRES.

Jouissons, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.

Des grandeurs qui voudra se soucie ;
Tous ces honneurs dont a tant d'envie,
Ont des chagrins qui sont trop cuisans.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.

En aimant, tout nous plaît dans la vie ;
Deux cœurs unis de leur sort sont contens :
Cette ardeur de plaisirs suivie,
De tous nos jours fait d'éternels printems.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour savent charmer nos sens.

FIN DU TROISIÈME INTERMÈDE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, ANAXARQUE, ÉRIPHILE, SOSTRATE, CITIDAS.

ARISTIONE.

Les mêmes paroles toujours se présentent à dire. Il faut toujours s'écrier : voilà qui est admirable; il ne se peut rien de plus beau; cela passe tous ce qu'on n'a jamais vu.

TIMOCLES.

C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles comme celles-là, peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces princes, et vous ne sauriez assez reconnoître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ÉRIPHILE.

J'en ai, Madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant, vous les faites long-tems languir sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre ; mais leur amour vous presse de vous déclarer, et de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre doucement de vous les sentimens de votre cœur; et je ne sais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ÉRIPHILE.

Oui, Madame ; mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse, et que je ne saurois le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressemens, aux services de ces deux princes; et je trouve une espèce d'injustice bien grande à montrer une ingrate ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux !

ARISTIONE.

Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter, et ces princes tous deux se sont soumis, il y a long-tems, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ÉRIPHILE.

L'inclination, Madame, est fort sujette à se tromper; et des yeux désintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTIONE.

Vous savez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus; et, parmi ces deux princes, votre inclination ne peut se tromper, et faire un choix qui soit mauvais.

ÉRIPHILE.

Pour ne point violenter votre parole ni mon scrupule, agréez, Madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE.

Quoi, ma fille?

ÉRIPHILE.

Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur : souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'estime tant Sostrate que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentimens, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite; je fais, dis-je, tant d'estime de sa vertu et de son jugement, que je

consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'est-à-dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Sostrate?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire; et, avec tout le respect que je dois aux princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Sostrate?

SOSTRATE.

J'ai des raisons, Madame, qui ne me permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire, en obéissant à mes souveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne, et de vous acquérir l'amitié d'un prince qui vous devroit tout son bonheur?

SOSTRATE.

Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce prince ce qu'il souhaiteroit de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourroit être cette raison ?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant presser là-dessus ? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, sans oser le dire, d'une flamme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, et regarde l'hymen de la princesse ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit pousser au tombeau; et, si cela étoit, Seigneur, seroit-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort ?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine, Sostrate, d'être vous-même cet ami dont vous prenez les intérêts ?

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent. Je sais me connoître, Seigneur; et les malheureux comme moi, n'ignorent pas jusqu'où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARISTIONE.

Laissons cela. Nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille.

ANAXARQUE.

En est-il un meilleur, Madame, pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumières que le ciel peut donner sur ce mariage? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jeter pour cela les figures mystérieuses que notre art nous enseigne; et j'espère vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela, pourra-t-on balancer encore? La gloire et les prospérités que le ciel promettra ou à l'un ou à l'autre choix, ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer; et celui qui sera exclu, pourra-t-il s'offenser, quand ce sera le ciel qui décidera cette préférence?

IPHICRATE.

Pour moi, je m'y soumets entiérement; et je déclare que cette voie me semble la plus raisonnable.

TIMOCLES.

Je suis de même avis; et le ciel ne sauroit rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

ÉRIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez

jamais ; et ces prospérités et cette gloire que vous dites que le ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie?

ARISTIONE.

Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vues de l'infaillibilité de mes prédictions, sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le ciel vous marque, vous vous réglerez là-dessus à votre fantaisie ; et ce sera à vous à prendre la fortune de l'un ou de l'autre choix.

ÉRIPHILE.

Le ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent ?

ANAXARQUE.

Oui, Madame ; les félicités qui vous suivront, si vous épousez l'un ; et les disgraces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

ÉRIPHILE.

Mais comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le ciel, non-seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS *à part.*

Voilà mon astrologue embarrassé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue discussion des principes de l'astrologie, pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu! Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie. L'astrologie est une belle chose, et le Seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE.

La vérité de l'astrologie est une chose incontestable; et il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

CLITIDAS.

Assurément.

TIMOCLES.

Je suis assez incrédule pour quantité de choses; mais pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus sûr et de plus constant que le succès des horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il est vrai.

TIMOCLES.

Peut-on contester, sur cette matière, les incidens célèbres dont les histoires nous font foi?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé ?

ARISTIONE.

Sostrate n'en dit mot. Quel est son sentiment là-dessus ?

SOSTRATE.

Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences, qu'on nomme curieuses ; et il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or ; faire vivre éternellement ; guérir par des paroles ; se faire aimer de qui l'on veut ; savoir tous les secrets de l'avenir ; faire descendre comme on veut du ciel, sur des métaux, des impressions de bonheur ; commander aux démons ; se faire des armées invisibles, et des soldats invulnérables, tout cela est charmant sans doute ; et il y a des gens qui

n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité ; cela leur est le plus aisé du monde à concevoir. Mais pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le comprendre et à le croire, et j'ai trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique et de vertu occulte, sont si subtiles et délicates, qu'elles échappent à mon sens matériel; et, sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous et des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable? Et d'où cette belle science, enfin, peut-elle être venue aux hommes? Quel Dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pu former de l'observation de ce grand nombre d'astres, qu'on n'a pu voir encore deux fois dans la même disposition?

ANAXARQUE.

Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS *à Sostrate.*

Il vous fera une discussion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE *à Sostrate.*

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pu rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux, qu'ils n'ont jamais rien vu.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vu, et des choses tout-à-fait convaincantes.

TIMOCLES.

Et moi aussi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vu, vous faites bien de croire ; et il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais enfin, la princesse croit à l'astrologie ; et il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que Madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit et du sens ?

SOSTRATE.

Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la princesse n'est pas une règle pour le mien ; et son intelligence peut l'élever à des lumières où mon sens ne peut atteindre.

ARISTIONE.

Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses auxquelles je ne donne guère plus de créance que vous ; mais pour l'astrologie, on m'a dit et fait voir des choses si positives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce discours, et qu'on nous laisse un moment. Dressons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

QUATRIÈME INTERMÈDE.

Le théâtre représente une grotte.

ENTRÉE DE BALLET.

Huit statues, portant chacune deux flambeaux, font une danse variée de plusieurs figures et de plusieurs attitudes, où elles demeurent par intervalles.

FIN DU QUATRIÈME INTERMÈDE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, ÉRIPHILE.

ARISTIONE.

De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galant et de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir ; et je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'ame quelque inclination secrète que vous ne voulez pas nous dire?

ÉRIPHILE.

Moi, Madame?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma fille. Ce que j'ai fait pour vous, mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses, et fermer l'oreille, en l'état où je suis, à toutes les propositions que cent princesses, en ma place, écouteroient avec bienséance ; tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne

mère, et que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ÉRIPHILE.

Si j'avois si mal suivi votre exemple, que de m'être laissé aller à quelques sentimens d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurois, Madame, assez de pouvoir sur moi-même, pour imposer silence à cette passion, et me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille; vous pouvez, sans scrupule, m'ouvrir vos sentimens. Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux princes : vous pouvez l'étendre où vous voudrez; et le mérite, auprès de moi, tient un rang si considérable, que je l'égale à tout; et si vous m'avouez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ÉRIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis assez me louer : mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez; et tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résolue.

ARISTIONE.

Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout ; et l'impatience des princes vos amans..... Mais quel bruit est-ce que j'entends ? Ah ! ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux ! Quelque divinité descend ici, et c'est la déesse Vénus qui semble nous vouloir parler.

SCENE II.

VÉNUS, *accompagnée de quatre petits amours dans une machine;* ARISTIONE, ÉRIPHILE.

VÉNUS *à Aristione.*

Princesse, dans tes soins brille un zèle exemplaire,
Qui, par les immortels, doit être couronné ;
Et pour te voir un gendre illustre et fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.
Ils t'annoncent tous par ma voix,
La gloire et les grandeurs que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours ;
Et pense à donner ta fille
A qui sauvera tes jours.

SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

Ma fille, les Dieux imposent silence à tous nos raisonnemens. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner; et vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assurer de notre obéissance, et leur rendre graces de leurs bontés.

SCENE IV.

ANAXARQUE, CLÉON.

CLÉON.

Voilà la princesse qui s'en va. Ne voulez-vous pas lui parler?

ANAXARQUE.

Attendons que sa fille soit séparée d'elle. C'est un esprit que je redoute, et qui n'est pas de trempe à se laisser mener ainsi que celui de sa mère. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, les tratagême a réussi. Notre Vénus a fait des merveilles, et l'admi-

rable ingénieur qui s'est employé à cet artifice, a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils de fer et tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumières et habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompés; et comme la princesse Aristione est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a long-tems, mon fils, que je prépare cette machine; et me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLÉON.

Mais pour lequel des deux princes, au moins, dressez-vous tout cet artifice?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon assistance, et je leur promets à tous deux la faveur de mon art. Mais les présens du prince Iphicrate, et les promesses qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer; et comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon tems pour affermir dans son erreur l'esprit de la princesse, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus, avec les prédictions des

figures célestes que je lui dis que j'ai jetées. Va-t-en tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derrière le rocher, à posément attendre le tems que la princesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jeter bien à propos sur elle, ainsi que des corsaires, et donner lieu au prince Iphicrate de lui apporter ce secours, qui, sur les paroles du ciel, doit mettre entre ses mains la princesse Eriphile. Ce prince est averti par moi ; et sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte ; je te dirai en marchant toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la princesse Eriphile : évitons sa rencontre.

SCENE V.

ÉRIPHILE *seule.*

Hélas ! quelle est ma destinée ! Et qu'ai-je fait aux Dieux pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi ?

SCENE VI.

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE.

Le voici, Madame, que j'ai trouvé ; et à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ÉRIPHILE.

Qu'il approche, Cléonice, et qu'on nous laisse seule un moment.

SCENE VII.

ÉRIPHILE, SOSTRATE.

ÉRIPHILE.

Sostrate, vous m'aimez ?

SOSTRATE.

Moi, Madame ?

ÉRIPHILE.

Laissons cela, Sostrate. Je le sais, je l'approuve, et vous permets de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion

n'auroit pas été malheureuse, et que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune qui pût mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentimens de mon ame. Ce n'est pas, Sostrate, que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il peut avoir, et que dans mon cœur je ne préfère les vertus qui sont en vous, à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la princesse ma mère ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux ; et je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prières n'eussent pu tourner son consentement du côté que j'aurois voulu. Mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à se mettre au-dessus de toutes choses ; et les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoi, Sostrate, je ne me serois jamais résolue ; et j'ai cru faire assez, de fuir l'engagement dont j'étois sollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre eux-mêmes le soin de me donner un époux ; et tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, et que les bontés de la princesse ma mère ont accordés à mes desirs ; ces délais, dis-je, ne me sont plus permis, et il faut me résoudre à subir cet arrêt du ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée ; et que, si j'avois

pu être maîtresse de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avois à vous dire : voilà ce que j'ai cru devoir à votre mérite, et la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flamme.

SOSTRATE.

Ah! Madame, c'en est trop pour un malheureux. Je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire ; et je cesse, dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande princesse ; et cette pitié glorieuse vaut des sceptres et des couronnes, vaut la fortune des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire : dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes desirs ; je me suis fait moi-même la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étois préparé ; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer, et je m'en vais mourir, après cela, le plus content et le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je

prends la hardiesse de vous demander à genoux : de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie ; et, parmi cette grande gloire et ces longues prospérités que le ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur ?

ÉRIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah ! Madame, si votre repos....

ÉRIPHILE.

Otez-vous, vous dis-je, Sostrate ; épargnez ma foiblesse, et ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

SCENE VIII.

ÉRIPHILE, CLÉONICE.

CLÉONICE.

Madame, je vous vois l'esprit tout chagrin : vous plaît-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque preuve de leur adresse ?

ÉRIPHILE.

Oui, Cléonice : qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laissent à mes pensées.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

CINQUIÈME INTERMÈDE.

Quatre pantomimes ajustent leurs gestes et leurs pas aux inquiétudes de la princesse.

FIN DU CINQUIÈME INTERMÈDE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉRIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *faisant semblant de ne point voir Eriphile.*

De quel côté porter mes pas? Où m'aviserai-je d'aller? Et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la princesse Eriphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah, la voilà! Madame, je vous annonce que le ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit.

ÉRIPHILE.

Eh! laisse-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je pensois faire bien de vous venir dire que le ciel vient de vous donner Sostrate pour époux; mais, puisque cela vous incommode, je rengaine ma nouvelle, et m'en retourne droit comme je suis venu.

ÉRIPHILE.

Clitidas : holà, Clitidas!

CLITIDAS.

Je vous laisse, Madame, dans votre sombre mélancolie.

ÉRIPHILE.

Arrête, te dis-je; approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a par fois des empressemens de venir dire aux grands de certaines choses dont ils ne se soucient pas; et je vous prie de m'excuser.

ÉRIPHILE.

Que tu es cruel!

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

ÉRIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'est-ce que tu viens m'annoncer?

CLITIDAS.

C'est une bagatelle de Sostrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

ÉRIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, et m'apprends cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez savoir, Madame?

ÉRIPHILE.

Oui ; dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate?

CLITIDAS.

Une aventure merveilleuse, où personne ne s'attendoit.

ÉRIPHILE.

Dis-moi vîte ce que c'est.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre sombre mélancolie ?

ÉRIPHILE.

Ah ! parle promptement.

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, Madame, que la princesse votre mère passoit presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux ; ces vilains sangliers-là font toujours du désordre, et l'on devroit les bannir des forêts bien policées : lors, dis-je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu traverser la route où nous étions. Je devrois vous faire peut-être, pour orner mon récit, une description étendue du sanglier dont je parle ; mais vous vous en passerez, s'il vous plaît, et je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il passoit son chemin, et il étoit bon de ne lui

rien dire, de ne point chercher de noise avec lui ; mais la princesse a voulu égayer sa dextérité, et de son dard, qu'elle lui a lancé un peu mal-à-propos, ne lui en déplaise, lui a fait au-dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier, mal morigéné, s'est impertinemment détourné contre nous : nous étions-là deux ou trois misérables, qui avons pâli de frayeur ; chacun gagnoit son arbre, et la princesse, sans défense, demeuroit exposée à la furie de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les Dieux l'eussent envoyé.

ÉRIPHILE.

Hé bien ! Clitidas ?

CLITIDAS.

Si mon récit vous ennuie, Madame, je remettrai le reste à une autre fois.

ÉRIPHILE.

Achève promptement.

CLITIDAS.

Ma foi, c'est promptement de vrai que j'acheverai ; car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat ; et tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons vu le sanglier mort, tout veautré dans son sang ; et la princesse pleine de joie, nommant Sostrate son libérateur, et l'époux digne et fortuné que les Dieux lui mar-

quoient pour vous. A ces paroles, j'ai cru que j'en avois assez entendu; et je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ÉRIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable!

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCENE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ÉRIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Je vois, ma fille, que vous savez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux se sont expliqués bien plus tôt que nous n'eussions pensé; mon péril n'a guère tardé à nous marquer leurs volontés; et l'on connoît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenser de votre cœur, celui à qui je dois la vie? Et refuserez-vous Sostrate pour époux?

ÉRIPHILE.

Et de la main des Dieux et de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable.

SOSTRATE.

Ciel! n'est-ce point ici quelque songe tout plein de gloire dont les Dieux me veulent flatter? Et quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune?

SCENE III.

ARISTIONE, ÉRIPHILE, SOSTRATE, CLÉONICE, CLITIDAS.

CLÉONICE.

Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abusé l'un et l'autre prince, par l'espérance de ce choix qu'ils poursuivent depuis long-tems; et qu'au bruit qui s'est répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui, jusques-là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, et il a reçu quelques blessures dont on ne sait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

SCÈNE DERNIÈRE.

ARISTIONE, ÉRIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLÉONICE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Princes, vous agissez tous deux avec une violence bien grande ! et si Anaxarque a pu vous offenser, j'étois pour vous en faire justice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle justice, Madame, auriez-vous pu nous faire de lui, si vous la faites si peu à notre rang dans le choix que vous embrassez ?

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas soumis l'un et l'autre à ce que pourroient décider, ou les ordres du ciel, ou l'inclination de ma fille ?

TIMOCLES.

Oui, Madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourroient décider entre le prince Iphicrate et moi, mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE.

Et si chacun de vous a bien pu se résoudre à

souffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux où vous ne soyez préparés ? Et que peuvent importer à l'un et à l'autre les intérêts de son rival ?

IPHICRATE.

Oui, Madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal ; et votre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grace que de me dire des douceurs; et je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable ; de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connoître à toute la Grèce; et que le rang où le ciel l'élève aujourd'hui, va remplir toute la distance qui étoit entre lui et vous.

IPHICRATE.

Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons. Mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLES.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas long-tems la joie du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé ; et nous n'en verrons pas avec moins de tranquillité la fête des jeux Pythiens. Allons-y de ce pas ; et couronnons, par ce pompeux spectacle, cette merveilleuse journée.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

SIXIÈME INTERMÈDE.

FÊTES DES JEUX PYTHIENS.

Le théâtre représente une grande salle en manière d'amphithéâtre, avec une grande arcade dans le fond, au-dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau. Dans l'éloignement paroît un autel pour le sacrifice. Six ministres du sacrifice, habillés comme s'ils étoient presque nuds, portant chacun une hache sur l'épaule, entrent par le portique au son des violons. Ils sont suivis de deux sacrificateurs et de la prêtresse.

SCENE PREMIERE.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, CHŒUR DE PEUPLES.

LA PRÊTRESSE.

Chantez, peuples, chantez en mille et mille lieux,
Du Dieu que nous servons les brillantes merveilles;
Parcourez la terre et les cieux :
Vous ne sauriez chanter rien de plus précieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

PREMIER SACRIFICATEUR.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas ;
Il n'est rien qui résiste.

SECOND SACRIFICATEUR.

Il n'est rien ici bas,
Qui par ses bienfaits ne subsiste.

LA PRÊTRESSE.

Toute la terre est triste
Quand on ne le voit pas ;

CHŒUR.

Poussons à sa mémoire
Des concerts si touchans,
Que du haut de sa gloire
Il écoute nos chants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les six ministres du sacrifice portant des haches, font entre eux une danse ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leurs forces ; après quoi, ils se retirent aux deux côtés du théâtre.

SCENE II.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, VOLTIGEURS, CHŒUR DE PEUPLES.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Six voltigeurs font paroître, en cadence, leur adresse sur des chevaux de bois, qui sont apportés par des esclaves.

SCENE III.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, ESCLAVES, CONDUCTEURS D'ESCLAVES, CHŒUR DE PEUPLES.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre conducteurs d'esclaves amènent en cadence huit esclaves, qui dansent pour marquer la joie qu'ils ont d'avoir recouvré la liberté.

SCENE IV.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES *et* FEMMES *armés à la Grecque*, CHŒUR DE PEUPLES.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Quatre hommes armés à la Grecque avec des tambours, et quatre femmes armées à la Grecque avec des timbres, font ensemble une manière de jeu pour les armes.

SCENE V.

LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES et FEMMES *armés à la Grecque*, UN HÉRAUT, TROMPETTES, UN TIMBALIER, CHŒUR DE PEUPLES.

La tribune s'ouvre. Un héraut, six trompettes, et un timbalier se mêlant à tous les instrumens, annoncent la venue d'Apollon.

CHŒUR.

Ouvrons tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.

SCENE VI.

APOLLON, SUIVANS D'APOLLON, LA PRÊTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES *et* FEMMES *armés à la Grecque*, UN HÉRAUT, TROMPETTES, UN TIMBALIER, CHŒUR DE PEUPLES.

Apollon, au bruit des trompettes et des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens qui portent des lauriers entrelacés autour d'un bâton, et un soleil d'or au-dessus, avec la devise royale en manière de trophée.

CHŒUR.

Quelle grace extrême !
Quel port glorieux !
Où voit-on des Dieux
Qui soient faits de même ?

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les suivans d'Apollon donnent leur trophée à tenir aux six ministres du sacrifice, qui portent les haches, et commencent avec Apollon une danse héroïque.

VI.e et dernière ENTRÉE DE BALLET.

Les six ministres du sacrifice, portant les haches et les trophées; les quatre hommes et les quatre femmes, armés à la Grecque, se joignent en diverses manières à la danse d'Apollon et de ses suivans, tandis que la prêtresse, le sacrificateur et le chœur des peuples y mêlent leurs chants à diverses reprises, au son des timbales et des trompettes.

Vers pour LE ROI, *représentant Apollon.*

Je suis la source des clartés;
Et les astres les plus vantés,
Dont le beau cercle m'environne,
Ne sont brillans et respectés
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis asseoir,
Je vois le desir de me voir
Posséder la nature entière;
Et le monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumière.

Bienheureuses de toutes parts,
Et pleines d'exquises richesses,
Les terres où de mes regards
J'arrête les douces caresses.

Pour Monsieur LE GRAND, *suivant d'Apollon.*

Bien qu'auprès du soleil tout autre éclat s'efface;
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut;

Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

Pour le Marquis DE VILLEROI, *suivant d'Apollon.*

De notre maître incomparable
Vous me voyez inséparable;
Et le zèle puissant qui m'attache à ses vœux,
Le suit parmi les eaux, le suit parmi les feux.

Pour le Marquis DE RASSENT, *suivant d'Apollon.*

Je ne serai pas vain, quand je ne croirai pas
Qu'un autre, mieux que moi, suive partout ses pas.

Noms des personnes qui ont chanté et dansé dans les intermèdes des Amans magnifiques, *comédie-ballet.*

DANS LE PREMIER INTERMÈDE.

Éole, *le sieur Estival.* Tritons chantans, *les sieurs le Gros, Hédouin, Don, Gingan l'aîné, Gingan le cadet, Fernon le cadet, Rebel, Langeais, Deschamps, Morel, et deux pages de la musique de la chapelle.* Fleuves chantans, *les sieurs Beaumont, Fernon l'aîné, Noblet, Serignan, David, Aurat, Devellois, Gillet.* Amours chantans, *quatre pages de la musique de la chambre.* Pêcheurs de corail dansans, *les sieurs Jouan, Chicanneau, Pesan l'aîné, Magny, Joubert, Mayeu, la Montagne, Lestang.* Neptune, *LE ROI.* Dieux marins, *M. le Grand, le marquis de Villeroi, le marquis de Rassent, les sieurs Beauchamp, Favier, la Pierre.*

DANS LE SECOND INTERMÈDE.

Pantomimes dansans, *les sieurs Beauchamp, Saint-André et Favier.*

DANS LE TROISIÈME INTERMÈDE.

La Nymphe de la vallée de Tempé, *mademoiselle des Fronteaux.* Tircis, *le sieur Gaye.* Caliste, *mademoiselle Hilaire.* Licaste, *le sieur Langeais.* Ménandre, *le sieur Fernon le cadet.*

Deux Satyres, *les sieurs Estival et Morel.* Dryades dansantes, *les sieurs Arnald, Noblet, Lestang, Favier le cadet, Foignard l'aîné et Isaac.* Faunes dansans, *les sieurs Beauchamp, Saint-André, Magny, Joubert, Favier l'aîné et Mayeu.* Philinte, *le sieur Blondel.* Climène, *mademoiselle de Saint-Christophle.* Petites Dryades dansantes, *les sieurs Bouilland, Vaignard et Thibault.* Petits Faunes dansans, *les sieurs la Montagne, Daluseau et Foignard.*

DANS LE QUATRIEME INTERMÈDE.

Statues dansantes, *les sieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André, Magny, Lestang, Foignard l'aîné, Dolivet fils, et Foignard le cadet.*

DANS LE CINQUIÈME INTERMÈDE.

Pantomimes dansans, *les sieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André, Magny.*

DANS LE SIXIÈME INTERMÈDE.

FÊTES DES JEUX PYTHIENS.

La Prêtresse, *mademoiselle Hilaire.* Premier Sacrificateur, *le sieur Gaye.* Second Sacrificateur, *le sieur Langeais.* Ministres du Sacrifice portant des haches, dansans, *les sieurs Dolivet, le Chantre, Saint-André, Foignard l'aîné et Foignard le cadet.* Voltigeurs, *les sieurs Joly,*

Doyat, de Launoy, Beaumont, du Gard l'aîné, et du Gard le cadet. Conducteurs d'esclaves dansans, *les sieurs le Prêtre, Jouan, Pezan l'aîné et Joubert.* Esclaves dansans, *les sieurs Paysan, la Vallée, Pezan le cadet, Favre, Vaignard, Dolivet fils, Girard et Charpentier.* Hommes armés à la grecque, dansans, *les sieurs Noblet, Chicanneau, Mayeu et Desgranges.* Femmes armées à la grecque, dansantes, *les sieurs la Montagne, Lestang, Favier le cadet, et Arnald.* Un Héraut, *le sieur Rebel.* Trompettes, *les sieurs la Plaine, Lorange, du Clos, Beaupré, Carbonnet, Ferrier.* Timbalier, *le sieur Diacre.* Apollon, *LE ROI.* Suivans d'Apollon dansans, *Monsieur le Grand, le marquis de Villeroi, le marquis de Rassent, les sieurs Beauchamp, Raynal et Favier.* Chœurs de peuples chantans, *les sieurs....*

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMEDIE-BALLET.

AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR

SUR LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

Cette Comédie-Ballet en 5 actes et en prose, fut représentée à Chambord, le 14 octobre 1670, et à Paris, le 29 novembre suivant, alternativement avec *la Bérénice* de Corneille.

Aucune Pièce n'avoit encore autant inquiété Molière sur son succès. Louis XIV, à son souper, n'en dit pas un mot à l'Auteur; et ce silence, qui fut pris pour une improbation du Maître, donna carrière à toutes les décisions précipitées du mauvais goût. *Molière n'y est plus*, disoient quelques courtisans fatigués de voir au milieu d'eux un censeur qui pouvoit, au premier jour, révéler leurs ridicules particuliers au public. *Il extravague*; *le voilà tombé dans la farce Italienne*: *que veut-il dire avec son Halaba Balachou*, etc.

Il se passa malheureusement plusieurs jours entre cette première représentation et la seconde à Chambord, en sorte que le supplice de Molière fut bien

long. Il n'osa se montrer, dit-on, pendant cet intervalle ; et Baron, qu'il envoyoit à la découverte, ne rapportoit rien de consolant.

Il ne reconnoissoit plus son Maître, dont le goût toujours sûr sembloit l'avoir abandonné cette fois ; mais quel fut son triomphe, lorsqu'après la seconde représentation, le même Prince lui dit hautement qu'il trouvoit sa Pièce excellente, que rien ne l'avoit encore plus amusé, et que s'il ne lui avoit rien dit le premier jour, c'étoit dans la crainte d'avoir été séduit par la perfection du jeu des Acteurs.

Dès ce moment, les mauvais plaisans se turent ; et après avoir annoncé la chûte *du Bourgeois Gentilhomme*, ils ne rougirent pas de se montrer au nombre de ses admirateurs.

Nous ne pouvons trop le faire remarquer, c'est à la protection ouverte dont Louis XIV honora toujours Molière, que nous devons la plupart des chefs-d'œuvre de ce grand homme. Sous un maître moins éclairé, moins ami du vrai mérite, on eût étouffé ses talens presque à leur naissance.

Ici *le Bourgeois Gentilhomme* est décrié par le courtisan : Louis XIV parle, et cet ouvrage n'a plus d'ennemis. Quelle reconnoissance ne doivent pas les lettres à ce prince ? Et trouvera-t-on de la flatterie dans ce que disoit de lui le maréchal de Clérambault ? *Que tout jeune qu'il étoit, il se connoissoit mieux que lui aux bonnes choses ; que, par un discernement naturel, il avoit de l'aversion pour l'honnêteté contrefaite, et qu'il ne pouvoit souffrir les faux agrémens ni la mauvaise raillerie.*

Le succès *du Bourgeois Gentilhomme* ne fut point

balancé à Paris. Le sens droit de madame Jourdain, ainsi que sa naïve brusquerie, les complaisances intéressées et basses de Dorante, la gaîté ingénue de Nicole, le bon esprit de Lucile, la noble franchise de Cléonte, la subtilité féconde et gaie de Covielle, et la burlesque vanité des différens maîtres d'arts et de sciences, jetoient à l'envi le jour le plus heureux sur le ridicule principal de M. Jourdain. Tout étoit marqué au coin de la nature et de la bonne plaisanterie dans le corps de l'ouvrage, et fit passer l'exagération bouffonne de la cérémonie turque.

La fausseté sociale de vouloir paroître plus qu'on n'est, ne pouvoit échapper au pinceau de Molière. Elevé par un père sage et modéré, qui, content de la médiocrité de son état, n'en avoit point destiné d'autre à son fils, c'étoit à lui de veiller au soutien des mœurs, auxquelles il importera toujours qu'en général chacun se plaise dans la situation où l'a placé la providence, et qu'une vaine, sotte et dangereuse inquiétude n'en fasse pas trop souvent et impunément franchir les bornes.

Ce philosophe célèbre par son *effrénée et intarissable paradoxologie*, (comme le dit M. Huet du P. Hardouin) cet homme de génie et d'humeur, contre lequel nous avons déjà eu à défendre Molière, n'a pas mieux jugé *du Bourgeois Gentilhomme* que de *l'Avare* et *du Misantrope*.

Quel est le plus blâmable, dit-il, dans sa lettre à M. d'Al. . . . *d'un bourgeois sans esprit et vain qui fait sottement le gentilhomme, ou du gentilhomme fripon qui le dupe? Dans la pièce, ce dernier n'est-il*

pas l'honnête homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt ? Et le public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à l'autre ?

De pareilles critiques ne nous paroissent pas mériter d'être discutées. Malheur à celui qui, en riant de l'extravagance de M. Jourdain, ne se sentiroit pas en même temps indigné de la basse escroquerie de Dorante ! Molière n'a jamais intéressé pour le vice ; mais fidèle observateur de la nature, il a dû nous apprendre qu'un sot de l'espèce de M. Jourdain, est toujours entretenu dans sa folie par quelque fripon à qui elle est utile. Molière devoit à sa nation la confiance de penser qu'elle n'avoit pas besoin d'être guidée pour apprécier la conduite de Dorante, et pour mépriser la friponnerie du gentilhomme escroc. D'ailleurs, la façon dont madame Jourdain le traite, met assez le spectateur sur la voie de l'indignation que doit exciter ce personnage.

Il est vraisemblable que l'humeur des courtisans sur cette pièce avoit pour principe le rôle infâme de ce Dorante, un de leurs égaux, puisque Molière lui donne la qualité de comte, et que M. Jourdain assure que c'est *un seigneur considéré à la cour, et qui parle au roi comme je vous parle*, ajoute-t-il plaisamment.

La tradition nous apprend que chaque citoyen crut reconnoître son voisin au portrait de M. Jourdain. On alla plus loin, on voulut que Molière eût dessiné son caractère d'après un nommé *Gandouin*, chapelier insensé qui avoit dépensé plus de 50 mille écus avec des *Dorantes*, et sur-tout avec

une fille à qui il avoit donné une très-belle maison à Meudon, et qui, après des extravagances plus criminelles, fut enfermé à Charenton. Mais cette anecdote peu sûre est très-indifférente au mérite de l'ouvrage, et nous n'en avons fait ici une légère mention que parce qu'elle est une espèce de preuve que du temps du Chapelier il falloit déjà, pour imiter nos grands seigneurs, se piquer de la prodigalité la plus folle pour le vice.

On trouvera dans les observations plusieurs autres faits particuliers à cette comédie, et nous terminerons cet avertissement par ce mot de M. de Voltaire : *le Misantrope* est admirable ; *le Bourgeois Gentilhomme* est plaisant.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN.
LUCILE, fille de Monsieur Jourdain.
CLÉONTE, amant de LUCILE.
DORIMÈNE, marquise.
DORANTE, comte, amant de Dorimène.
NICOLE, servante de Monsieur Jourdain.
COVIELLE, valet de Cléonte.
UN MAITRE DE MUSIQUE.
UN ÉLÈVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
UN MAITRE A DANSER.
UN MAITRE D'ARMES.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAITRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

DANS LE PREMIER ACTE.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
DANSEURS.

DANS LE SECOND ACTE.

GARÇONS TAILLEURS dansans.

DANS LE TROISIÈME ACTE.

CUISINIERS dansans.

DANS LE QUATRIÈME ACTE.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUFTI.
TURCS assistans du Mufti, chantans.
DERVIS chantans.
TURCS dansans.

DANS LE CINQUIÈME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

UN DONNEUR DE LIVRES dansant.
IMPORTUNS dansans.
TROUPE DE SPECTATEURS chantans.
PREMIER HOMME du bel air.
SECOND HOMME du bel air.
PREMIÈRE FEMME du bel air.
SECONDE FEMME du bel air.
PREMIER GASCON.
SECOND GASCON.
UN SUISSE.
UN VIEUX BOURGEOIS babillard.
UNE VIEILLE BOURGEOISE babillarde.

ESPAGNOLS chantans.
ESPAGNOLS dansans.
UNE ITALIENNE.
UN ITALIEN.
DEUX SCARAMOUCHES.
DEUX TRIVELINS.
ARLEQUIN.
DEUX POITEVINS chantans et dansans.
POITEVINS et POITEVINES dansans.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Jourdain.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

UN MAITRE DE MUSIQUE, UN ÉLÈVE *du Maître de Musique, composant sur une table qui est au milieu du théâtre*, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, UN MAITRE A DANSER, DANSEURS.

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux musiciens.*

VENEZ, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

LE MAITRE A DANSER *aux danseurs.*

Et vous aussi, de ce côté.

LE MAITRE DE MUSIQUE *à son élève.*

Est-ce fait?

L'ÉLÈVE.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyons... Voilà qui est bien.

LE MAITRE A DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui. C'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAITRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'est?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

LE MAITRE A DANSER.

Nos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse

et ma musique auroient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

LE MAITRE A DANSER.

Non pas entiérement ; et je voudrois pour luī qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est vrai qu'il les connoît mal, mais il les paye bien ; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

LE MAITRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissemens me touchent ; et je tiens que, dans tous les beaux arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer, sur des compositions, la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art ; qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de

toutes nos fatigues ; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord ; et je le goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage, que les applaudissemens que vous dites ; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise. Il y faut mêler du solide ; et la meilleur façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contresens, mais son argent redresse les jugemens de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnoyées ; et ce Bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand Seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAITRE A DANSER.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent ; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAITRE A DANSER.

Assurément. Mais je n'en fais pas tout mon bonheur; et je voudrois qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi; et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde; et il paiera pour tous les autres ce que les autres loueront pour lui.

LE MAITRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

SCENE II.

M. JOURDAIN *en robe de chambre et en bonnet de nuit*, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ELEVE *du maître de musique*, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Hé bien, messieurs! Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

LE MAITRE A DANSER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN.

Hé! là... Comment appelez-vous cela? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danse.

LE MAITRE A DANSER.

Ah, ah!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie, que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAITRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me suis fait faire cette indienne-ci [2].

LE MAITRE A DANSER.

Elle est fort belle.

M. JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

M. JOURDAIN.

Laquais, holà, mes deux laquais!

PREMIER LAQUAIS.

Que voulez-vous, monsieur?

M. JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien.

(*au maître de musique et au maître à danser.*)

Que dites-vous de mes livrées?

LE MAITRE A DANSER.

Elles sont magnifiques.

M. JOURDAIN *entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son haut-de-chausse étroit, de velours rouge, et sa camisole de velours vert.*

Voici encore un petit déshabillé pour faire, le matin, mes exercices.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

M. JOURDAIN.

Laquais !

PREMIER LAQUAIS.

Monsieur ?

M. JOURDAIN.

L'autre laquais ?

SECOND LAQUAIS.

Monsieur ?

M. JOURDAIN *ôtant sa robe de chambre.*

Tenez ma robe.

(*au maître de musique et au maître à danser.*)

Me trouvez-vous bien comme cela ?

LE MAITRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air (*montrant son élève*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. JOURDAIN.

Oui, mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier ; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres; et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

M. JOURDAIN *à ses laquais.*

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre..... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe.... Non, redonnez-la-moi : cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis.
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pouriez vous faire à vos ennemis!

M. JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre; elle endort; je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci, par-là.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN.

On m'en apprit un tout-à-fait joli, il y a quelque tems. Attendez... là... Comment est-ce qu'il dit?

LE MAITRE A DANSER.

Par ma foi, je ne sais.

M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAITRE A DANSER.

Du mouton ?

M. JOURDAIN.

Oui. Ah ! (*Il chante.*)

Je croyois Jeanneton
Aussi douce que belle ;
Je croyois Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas, hélas!
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre au bois.

N'est-il pas joli ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAITRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la musique.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAITRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel tems je pourrai prendre ; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La philosophie est quelque chose ; mais la musique, monsieur, la musique....

LE MAITRE A DANSER.

La musique et la danse.... La musique et la danse, c'est-là tout ce qu'il faut.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat que la musique.

LE MAITRE A DANSER.

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes, que la danse.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans la musique, un Etat ne peut subsister.

LE MAITRE A DANSER.

Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAITRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquemens [e] des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. JOURDAIN.

Comment cela ?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

M. JOURDAIN.

Cela est vrai.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et si tous les hommes apprenoient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

M. JOURDAIN.

Vous avez raison.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAITRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

M. JOURDAIN.

Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

LE MAITRE A DANSER.

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

M. JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE *aux musiciens.*

Allons, avancez.

(*à M. Jourdain.*)

Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des bergers ? On ne voit que cela par-tout.

LE MAITRE A DANSER.

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers ; et il n'est guère naturel, en dialogue, que des princes ou bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURDAIN.

Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE.

Un cœur dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité.
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie [d] ;
On ne peut être heureux sans amoureux desirs.
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi [e],
Si l'on trouvoit en amour de la foi ;
Mais, hélas, ô rigueur cruelle !
On ne voit point de bergère fidelle,
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN.

Aimable ardeur !

LA MUSICIENNE.

Franchise heureuse !

SECOND MUSICIEN.

Sexe trompeur !

PREMIER MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse !

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur !

SECOND MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur !

PREMIER MUSICIEN.

Ah ! quitte, pour aimer, cette haine mortelle.

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une bergère fidelle.

SECOND MUSICIEN.

Hélas ! où la rencontrer ?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

SECOND MUSICIEN.

Mais, bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur ?

LA MUSICIENNE.

Voyez, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN.

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les dieux!

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer:
Ah! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidèles!

M. JOURDAIN.

Est-ce tout?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien troussé; et il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

LE MAITRE A DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvemens et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

M. JOURDAIN.

Sont-ce encore des bergers?

LE MAITRE A DANSER.

C'est ce qu'il vous plaira. (*aux danseurs.*) Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre danseurs exécutent tous les mouvemens différens, et toutes les sortes de pas que le maître à danser leur commande.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER.

M. JOURDAIN.

VOILA qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore ; et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

M. JOURDAIN.

C'est pour tantôt au moins ; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAITRE A DANSER.

Tout est prêt.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au reste, monsieur, ce n'est pas assez ; il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles

choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité en ont?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela est-il beau?

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute-contre, et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un théorbe, et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN.

Il faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais, sur-tout, que le ballet soit beau.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous en serez content ; et, entr'autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah ! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

LE MAITRE A DANSER.

Un chapeau, monsieur, s'il vous plaît.

(*M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais, et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante,*)

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la. En
cadence, s'il vous plaît. La,
La, la, la, la. La jambe
droite, la, la, la.
Ne remuez point tant les épaules.
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la.
Vos deux bras sont estropiés.
La, la, la, la, la. Haussez la tête.
Tournez la pointe du pied en-dehors.
La, la, la. Dressez votre corps.

M. JOURDAIN.

Hé!

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

M. JOURDAIN.

A propos ! apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise, j'en aurai besoin tantôt.

LE MAITRE A DANSER.

Une révérence pour saluer une marquise ?

M. JOURDAIN.

Oui. Une marquise qui s'appelle Dorimène.

LE MAITRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire : je le retiendrai bien.

LE MAITRE A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN.

Faites un peu. (*Après que le maître à danser a fait trois révérences.*) Bon.

SCENE II.

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN.

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (*au maître de musique, et au maître à danser.*) Je veux que vous me voyiez faire.

SCENE III.

M. JOURDAIN, UN MAITRE D'ARMES, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS *tenant deux fleurets.*

LE MAITRE D'ARMES *après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais, et en avoir présenté un à M. Jourdain.*

Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une

même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout-à-fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quarrée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une, deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, monsieur, il faut que l'épée parte la première, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, monsieur, en garde.

(*Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant, en garde.*)

M. JOURDAIN.

Hé !

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner et à ne point recevoir ; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez

détourner l'épée de votre ennemi de la ligue de votre corps ; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en-dedans, ou en-dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme, et de n'être point tué ?

LE MAITRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonstration ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAITRE D'ARMES.

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un État ; et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la.....

LE MAITRE A DANSER.

Tout beau, monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAITRE D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance !

LE MAITRE A DANSER.

Voilà un plaisant animal, avec son plastron !

LE MAITRE D'ARMES.

Mon petit maître à danser, je vous ferois danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferois chanter de la belle manière.

LE MAITRE A DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

M. JOURDAIN *au maître à danser.*

Etes-vous fou, de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative ?

LE MAITRE A DANSER.

Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte.

M. JOURDAIN *au maître à danser.*

Tout doux, vous dis-je.

LE MAITRE D'ARMES *au maître à danser.*

Comment, petit impertinent ?

M. JOURDAIN.

Hé ! mon maître d'armes.

LE MAITRE A DANSER *au maître d'armes.*

Comment ! grand cheval de carrosse ?

M. JOURDAIN.

Hé ! mon maître à danser.

LE MAITRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous....

M. JOURDAIN *au maître d'armes.*

Doucement !

LE MAITRE A DANSER.

Si je mets sur vous la main....

M. JOURDAIN *au maître à danser.*

Tout beau !

LE MAITRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air....

M. JOURDAIN *au maître d'armes.*

De grace !

LE MAITRE A DANSER.

Je vous rosserai d'une manière....

M. JOURDAIN *au maître à danser.*

Je vous prie.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN *au maître de musique.*

Mon Dieu ! arrêtez-vous !

SCENE IV.

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, LE MAITRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Holà! monsieur le philosophe, vous arrivez tout-à-propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, messieurs?

M. JOURDAIN.

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, messieurs! faut-il s'emporter de la sorte? Et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvemens?

LE MAITRE A DANSER.

Comment, monsieur! Il vient nous dire des

injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

LE MAITRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

LE MAITRE A DANSER.

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

LE MAITRE D'ARMES.

Et moi je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin!

LE MAITRE D'ARMES.

Allez, philosophe de chien.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Allez, bélître de pédant.

LE MAITRE A DANSER.

Allez, cuistre fieffé.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Comment, marauds que vous êtes?....

(*Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.*)

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Infâmes, coquins, insolens!

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe!

LE MAITRE D'ARMES.

La peste de l'animal!

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens.

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe.

LE MAITRE A DANSER.

Diantre soit de l'âne bâté !

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats.

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe.

LE MAITRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent !

M. JOURDAIN.

Messieurs.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons, gueux, traîtres, imposteurs.

M. JOURDAIN.

Monsieur le philosophe. Messieurs. Monsieur le philosophe. Messieurs. Monsieur le philosophe.

(*Ils sortent en se battant.*)

SCENE V.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurois que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal !

SCENE VI.[3]

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE *raccommodant son collet.*

Venons à notre leçon.

M. JOURDAIN.

Ah, monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses ; et je vais composer contre eux une satyre du style de Juvénal,

qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai ; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'ayent pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable : *nam, sine doctrinâ, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute.

M. JOURDAIN.

Oui : mais faites comme si je ne le savois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des sciences ?

M. JOURDAIN.

Oh, oui. Je sais lire et écrire.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux. La seconde, de bien juger, par le moyen des cathégories. Et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures, *Barbara*, *celarent*, *Darii*, *ferio*, *baralipton*, *etc.*

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale ?

M. JOURDAIN.

La morale ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et....

M. JOURDAIN.

Non : laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne : je me veux mettre en colère tout mon saoul, quand il m'en prend envie.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps, qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamare là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en-bas de celle d'en-haut : A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix O, se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste : A, E, I, O. I, O. Cela est admirable! I, O; I, O.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entiérement, et alongeant les deux lèvres en-dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout-à-fait : U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lèvres s'alongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plutôt pour savoir tout cela !

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en-haut : DA.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en-haut sur la lèvre de dessous : FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au bout du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA, R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah, l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de tems! R, R, R, RA.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterois

que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien !

M. JOURDAIN.

Cela sera galant, oui.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. JOURDAIN.

Non, non ; point de vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose ?

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose, est vers ; et tout ce qui n'est point vers, est prose.

M. JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

M. JOURDAIN.

Quoi ! quand je dis : Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien ; et je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour* ; mais je voudrois que cela fût mis d'une manière galante ; que cela fût tourné gentiment.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un.....

M. JOURDAIN.

Non, non, non : je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

On peut les mettre premiérement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise, mourir.* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos beaux yeux, mourir, belle marquise, d'amour.*

M. JOURDAIN.

Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

M. JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

SCENE VII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN *à son laquais.*

Comment, mon habit n'est pas encore arrivé ?

LE LAQUAIS.

Non, monsieur.

M. JOURDAIN.

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires ! J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur ! Au diable le tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenois maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je....

SCENE VIII.

M. JOURDAIN, UN MAITRE TAILLEUR, UN GARÇON TAILLEUR *portant l'habit de M. Jourdain*, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Ah! vous voilà! Je m'allois mettre en colère contre vous.

LE MAITRE TAILLEUR.

Je n'ai pas pu venir plutôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

M. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre; et il y a deux mailles de rompues.

LE MAITRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAITRE TAILLEUR.

Point du tout, monsieur.

M. JOURDAIN.

Comment, point du tout?

LE MAITRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison!

LE MAITRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux, qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en en-bas.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en-haut.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en en-bas ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN.

Oh! voilà qui est donc bien?

LE MAITRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAITRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je ; vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Belle demande ! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave, est le plus grand génie du monde ; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre tems.

M. JOURDAIN.

La perruque et les plumes sont-elles comme il faut ?

LE MAITRE TAILLEUR.

Tout est bon.

M. JOURDAIN *regardant le maître tailleur.*

Ah, ah ! monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAITRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui : mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAITRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit?

M. JOURDAIN.

Oui : donnez-le-moi.

LE MAITRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà ! entrez, vous autres.

SCENE IX.

M. JOURDAIN, LE MAITRE TAILLEUR, LE GARÇON TAILLEUR, GARÇONS TAILLEURS *dansans*, UN LAQUAIS.

LE MAITRE TAILLEUR *à ses garçons.*

Mettez cet habit à monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre garçons tailleurs dansans s'approchent de M. Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, les deux autres lui ôtent la camisole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf.

Monsieur Jourdain se promène au milieu d'eux, et leur montre son habit, pour voir s'il est bien.

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons, quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN.

Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon gentilhomme ! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité ! Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point mon gentilhomme. (*Donnant de l'argent.*) Tenez, voilà pour mon gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monseigneur ! Oh, oh ! monseigneur ! Attendez, mon ami ; monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que monseigneur ! Tenez, voilà ce que monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre grandeur ! Oh, oh, oh ! Attendez ; ne vous en allez pas. A moi votre grandeur ! (*bas à part.*) Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse. (*haut.*) Tenez, voilà pour ma grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait ; je lui allois tout donner.

SCÈNE X.

DEUXIEME ENTRÉE DE BALLET.

Les quatre garçons tailleurs se rejouissent, en dansant, de la libéralité de M. Jourdain.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville; et sur-tout, ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voye bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui, monsieur.

M. JOURDAIN.

Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez : la voilà.

SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Nicole !

NICOLE.

Plaît-il ?

JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE *riant.*

Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire ?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Comment donc ?

NICOLE.

Ah, ah ! mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce-là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE.

Nenni, monsieur ; j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas ?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne me saurois tenir de rire. Hi, hi, hi

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence !

NICOLE.

Vous êtes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien ! monsieur, voilà qui est fait : je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoyes....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoyes comme il faut....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la salle, et...

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore ?

NICOLE *tombant à force de rire.*

Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon saoul; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prends....

NICOLE.

Monsieur, je creverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme

celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse, monsieur ?

M. JOURDAIN.

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE *se relevant.*

Ah ! par ma foi, je n'ai plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de désordres céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde ?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCENE III.

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

Ah, ah ! voici une nouvelle histoire ! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde, de

vous être fait enharnacher de la sorte ? Et avez-vous envie qu'on se raille par-tout de vous ?

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Madame JOURDAIN.

Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure ; et il y a long-tems que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN.

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

Madame JOURDAIN.

Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On diroit qu'il est céans carême-prenant tous les jours ; et, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ;

et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. JOURDAIN.

Ouais ! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne !

Madame JOURDAIN.

Nicole a raison; et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez ?

NICOLE.

Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battemens de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux de de notre salle ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma servante et ma femme.

Madame JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je; vous êtes des ignorantes l'une et l'autre; et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Madame JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. JOURDAIN.

Je songerai à marier ma fille, quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien ! Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

Madame JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge ?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout-à-l'heure, le fouet devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège !

NICOLE.

Oui, ma foi ! cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

M. JOURDAIN.

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par (*à madame Jourdain.*) exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

Madame JOURDAIN.

Oui. Je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici ?

Madame JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Madame JOURDAIN.

Des chansons.

M. JOURDAIN.

Hé non : ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

Madame JOURDAIN.

Hé bien !

M. JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle ?

Madame JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

M. JOURDAIN.

C'est de la prose, ignorante.

Madame JOURDAIN.

De la prose ?

M. JOURDAIN.

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose. Hé ! voilà ce que c'est que d'étudier. (*à Nicole*) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE.

Quoi ?

M. JOURDAIN.

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE.

Hé bien ! U.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je dis U.

M. JOURDAIN.

Oui : mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

Oh! l'étrange chose, que d'avoir affaire à des bêtes! Tu alonges les lèvres en-dehors, et approches la mâchoire d'en-haut de celle d'en-bas; U, vois-tu? Je fais la moue : U.

NICOLE.

Oui : cela est biau!

Madame JOURDAIN.

Voilà qui est admirable!

M. JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA!

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que tout ce galimatias-là?

NICOLE.

De quoi est-ce que tout cela guérit?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Madame JOURDAIN.

Allez ; vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et sur-tout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Ouais ! ce maître d'armes vous tient bien au cœur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure. (*Après avoir fait apporter des fleurets, et en avoir donné un à Nicole.*) Tiens, raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela ; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien ! quoi ?

(*Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain.*)

M. JOURDAIN.

Tout beau ! Hola ! ho ! Doucement ! Diantre soit la coquine !

NICOLE.

Vous me dites de pousser.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je parc.

Madame JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies ; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. JOURDAIN.

Lorsque je hante la noblesse, je fais paroître mon jugement ; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Madame JOURDAIN.

Çamon vraiment ! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte, dont vous vous êtes embéguiné.

M. JOURDAIN.

Paix ; songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui. C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un Seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout-à-fait honorable, que l'on voye venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui

m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étois son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Madame JOURDAIN.

Oui ; il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

Hé bien! ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? Et puis-je faire moins pour un Seigneur qui m'appelle son cher ami ?

Madame JOURDAIN.

Et ce Seigneur : que fait-il pour vous ?

M. JOURDAIN.

Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit.

Madame JOURDAIN.

Et quoi ?

M. JOURDAIN.

Baste! je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

Madame JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN.

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

Madame JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Chansons !

M. JOURDAIN.

Ouais ! Vous êtes bien obstinée, ma femme ! Je vous dis qu'il me tiendra sa parole; j'en suis sûr.

Madame JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait, ne sont que pour vous enjeoler.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

Madame JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

SCENE IV.

DORANTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Mon cher ami monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

M. JOURDAIN.

Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle?

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment! monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde!

M. JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit; nous n'avons point de jeunes gens à la cour, qui soient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

Hai, hai?

Madame JOURDAIN *à part.*

Il le gratte par où il se démange [8].

DORANTE.

Tournez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

Madame JOURDAIN *à part.*

Oui, aussi sot par derrière que par-devant.

DORANTE.

Ma foi, monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlois encore de vous, ce matin, dans la chambre du roi.

M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. (*à madame Jourdain.*) Dans la chambre du roi.

DORANTE.

Allons, mettez.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN.

Monsieur....

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain : vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN *se couvrant.*

J'aime mieux être incivil qu'importun.

DORANTE.

Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

Madame JOURDAIN *à part.*

Oui : nous ne le savons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions ; et vous m'avez obligé de la meilleure grace du monde, assurément.

M. JOURDAIN.

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnoître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous ; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Hé bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plutôt que je puis.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Je vous le disois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Vous voilà avec vos soupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

M. JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE.

Cela est vrai.

M. JOURDAIN.

Une autre fois, six-vingt.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Et, une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raison.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres [5].

DORANTE.

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE.

Justement.

M. JOURDAIN.

Deux mille sept cent quatre-vingt livres à votre tailleur.

DORANTE.

Il est vrai.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze sols huit deniers; le compte est juste.

M. JOURDAIN.

Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DORANTE.

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait ?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE.

Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'allez donner : cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous paierai au premier jour.

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

Hé bien ! ne l'avois-je pas bien deviné ?

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis ?

M. JOURDAIN.

Hé ! non.

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, monsieur.

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN.

Point, monsieur.

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

C'est un vrai engeoleur.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Taisez-vous donc.

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Vous tairez-vous ?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joie; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort, si j'en demandois à quelque autre.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

Quoi! vous allez encore lui donner cela?

M. JOURDAIN *bas à madame Jourdain.*

Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi?

Madame JOURDAIN *bas à M. Jourdain.*

Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCENE V.[6]

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Vous me semblez toute mélancolique? Qu'avez-vous, madame Jourdain?

Madame JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, et si, elle n'est pas enflée.

DORANTE.

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point?

Madame JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle ?

Madame JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le roi [h] ?

Madame JOURDAIN.

Oui, vraiment ! nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

Madame JOURDAIN.

Tredame, monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déjà ?

DORANTE.

Ah ! ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon ! Je ne songeois pas que vous êtes jeune; et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCENE VI.[7]

M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

M. JOURDAIN *à Dorante.*

Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous assure, monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

M. JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas, et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part ; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule ; et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé ?

DORANTE.

Merveilleux ; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au ciel !

Madame JOURDAIN *à Nicole.*

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent, et la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce sont, monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du

monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous ? Est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules; et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offroit.

M. JOURDAIN.

Oh ! assurément et de très-grand cœur !

Madame JOURDAIN *à Nicole.*

Que sa présence me pèse sur les épaules !

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami; et lorsque vous me fites confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable, chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

M. JOURDAIN.

Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent.

Madame JOURDAIN *à Nicole.*

Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son

cœur. Les femmes aiment sur-tout les dépenses qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez ; tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépense que je ne fisse, si par-là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissans ; et c'est un honneur que j'acheterois au prix de toutes choses.

Madame JOURDAIN *bas à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue ; et vos yeux auront tout le tems de se satisfaire.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment ; et votre femme

auroit pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention ; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé....

M. JOURDAIN *s'appercevant que Nicole écoute, et lui donnant un soufflet.*

Ouais! Vous êtes bien impertinente!
(*à Dorante.*)
Sortons, s'il vous plaît.

SCENE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

Ma foi, madame, la curiosité m'a coûté quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche ; et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

Madame JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne ; et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle ; c'est un

homme qui me revient ; et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde, de vous voir dans ces sentimens ; car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins ; et je souhaiterois que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Madame JOURDAIN.

Va-t-en lui en parler de ma part, et lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble, à mon mari, la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, madame, avec joie, et je ne pouvois recevoir une commission plus agréable.

(*seule.*)

Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCENE VIII.

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE *à Cléonte.*

Ah ! vous voilà tout-à-propos ! Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE.

Retire-toi, perfide, et ne me viens pas amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez.....

CLÉONTE.

Retire-toi, te-dis-je, et va-t-en, de ce pas, dire à ton infidelle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc-là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scélérate! Allons vîte, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE.

Quoi! Tu me viens aussi.....

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE *à part.*

Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCENE IX.

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE.

Quoi ! traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amans !

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit ; elle fait tous mes soins, tous mes desirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle ; et voilà de tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables : je la rencontre par hasard ; mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle ; et l'infidelle détourne de moi ses re-

gards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avoit vu.

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLÉONTE.

Après tant de sacrifices ardens, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes;

COVIELLE.

Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine;

CLÉONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux;

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle;

CLÉONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même;

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place.

CLÉONTE.

Elle me fuit avec mépris ;

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie ;

CLÉONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, monsieur, Dieu m'en garde!

CLÉONTE.

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLÉONTE.

Non, vois-tu ? tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela ?

CLÉONTE.

Je veux contr'elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLÉONTE.

Ce monsieur le comte qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vue; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir [k], et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentimens.

CLÉONTE.

Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpe-souée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour [8]! Je ne lui vois rien que de très-médiocre; et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premiérement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits, mais elle les a pleins de feu, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des desirs; elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE.

Non; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions ....

CLÉONTE.

Il est vrai; mais elle a grace à tout cela; et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit.....

CLÉONTE.

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation.....

CLÉONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE.

Veux-tu de ces enjoûmens épanouis, de ces joies toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin, elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE.

Oui, elle est capricieuse; j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles; on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE.

Moi? j'aimerois mieux mourir; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLÉONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCENE X.e

LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE *à Lucile.*

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLÉONTE *à Covielle.*

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cléonte? qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous possède?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient ?

LUCILE.

Etes-vous muet, Cléonte ?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle ?

CLÉONTE.

Que voilà qui est scélérat !

COVIELLE.

Que cela est Judas !

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE *à Covielle.*

Ah, ah ! On voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre.

COVIELLE *à Cléonte.*

On a deviné l'enclouûre.

LUCILE.

N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est-là le sujet de votre dépit ?

CLÉONTE.

Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas,

comme vous le pensez, de votre infidélité ; que je veux être le premier à rompre avec vous ; et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous ; cela me causera des chagrins ; je souffrirai un tems ; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE *à Nicole.*

Queussi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien ! Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE *voulant s'en aller pour éviter Lucile.*

Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vîte.

COVIELLE *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *suivant Cléonte.*

Sachez que ce matin.

CLÉONTE *marchant toujours sans regarder Lucile.*

Non, vous dis-je.

NICOLE *suivant Covielle.*

Apprends que....

COVIELLE *marchant aussi sans regarder Nicole.*

Non, traîtresse !

LUCILE.

Ecoutez.

CLÉONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laisse-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cléonte !

CLÉONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle !

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLÉONTE.

Chansons.

NICOLE.

Entends-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLÉONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLÉONTE.

Non : c'en est fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE *s'arrêtant.*

Hé bien ! puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE *s'arrêtant aussi.*

Puisque tu fais comme cela, prends le tout comme tu voudras.

CLÉONTE *se tournant vers Lucile.*

Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE *s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.*

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE *se tournant vers Nicole.*

Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE *s'en allant aussi pour éviter Covielle.*

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE *suivant Lucile.*

Dites-moi....

LUCILE *marchant toujours sans regarder Cléonte.*

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE *suivant Nicole.*

Conte-moi....

NICOLE *marchant aussi sans regarder Covielle.*

Non, je ne conte rien.

CLÉONTE.

De grace.

LUCILE.

Non, vous dis-je.

COVIELLE.

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLÉONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laissez-moi.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Ote-toi de là.

CLÉONTE.

Lucile !

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole !

NICOLE.

Point.

CLÉONTE.

Au nom des dieux.

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLÉONTE.

Eclaircissez mes doutes.

LUCILE.

Non : je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéris-moi l'esprit.

NICOLE.

Non : il ne plaît pas.

CLÉONTE.

Hé bien ! puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois; et je vais, loin de vous, mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE *à Nicole.*

Et moi je vais suivre ses pas.

LUCILE *à Cléonte qui veut sortir.*

Cléonte !

NICOLE *à Covielle qui suit son maître.*

Covielle !

CLÉONTE *s'arrêtant.*

Hé ?

COVIELLE *s'arrêtant aussi.*

Plaît-il ?

LUCILE.

Où allez-vous ?

CLÉONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte ?

CLÉONTE.

Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE.

Moi ? je veux que vous mouriez ?

CLÉONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit ?

CLÉONTE *s'approchant de Lucile.*

N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons ?

LUCILE.

Est-ce ma faute ? Et si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez, a été causée, ce matin, par la présence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermone sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir ?

NICOLE *à Covielle.*

Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile ?

COVIELLE *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder ?

LUCILE *à Cléonte.*

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE *à Covielle.*

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE *à Cléonte.*

Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE.

Ah, Lucile! qu'avec un mot de votre bouche vous savez appaiser de choses [1] dans mon cœur; et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là!

SCENE XI.

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Madame JOURDAIN.

Je suis bien aise de vous voir, Cléonte; et vous voilà tout à propos. Mon mari vient: prenez vîte votre tems pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE.

Ah! madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes desirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse!

SCENE XII.

CLÉONTE, M. JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE.

Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long-tems. Elle me touche assez, pour m'en charger moi-même; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre, est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE.

Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre; et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentimens, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un

titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parens, sans doute, qui ont tenu des charges honorables; je me suis acquis, dans les armes, l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien, pour tenir dans le monde un rang assez passable; mais avec tout cela, je ne veux point me donner un nom, où d'autres, en ma place, croiroient pouvoir prétendre; et, je vous dirai franchement, que je ne suis point gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Touchez-là, monsieur : ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme : vous n'aurez point ma fille [10].

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de S. Louis ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme : je vous vois venir.

Madame JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue ?

Madame JOURDAIN.

Et votre père n'étoit-il pas marchand aussi bien que le mien ?

M. JOURDAIN.

Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais, pour le mien, ce sont des mal avisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre ; et il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE.

Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne [11], et le plus sot dadais que j'aye jamais vu.

M. JOURDAIN *à Nicole.*

Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille : je n'ai besoin que d'honneurs ; et je la veux faire marquise.

Madame JOURDAIN.

Marquise ?

M. JOURDAIN.

Oui, marquise.

Madame JOURDAIN.

Hélas ! Dieu m'en garde !

M. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résolue.

Madame JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi, sont sujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens, et qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il falloit qu'elle me vînt visiter en équipage de grand'dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussitôt de dire cent sottises. Voyez-vous, diroit-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? C'est la fille de monsieur Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà ; et ses deux grands-pères vendoient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans, qu'ils payent maintenant, peut-être, bien cher en l'autre monde ; et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille,

et à qui je puisse dire : mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voilà bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage, ma fille sera marquise, en dépit de tout le monde ; et, si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

SCENE XIII.

Madame JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE, NICOLE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

Cléonte, ne perdez point courage encore.

(*à Lucile.*)

Suivez-moi, ma fille ; et venez dire résolument à votre père que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCENE XIV.

CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentimens.

CLÉONTE.

Que veux-tu ? J'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne sauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous de le prendre sérieusement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? Et vous coûtoit-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères ?

CLÉONTE.

Tu as raison ; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de monsieur Jourdain.

COVIELLE *riant.*

Ah, ah, ah !

CLÉONTE.

De quoi ris-tu ?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE.

Comment ?

COVIELLE.

L'idée est tout-à-fait plaisante.

CLÉONTE.

Quoi donc ?

COVIELLE.

Il s'est fait, depuis peu, une certaine mascarade [12] qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie; mais avec lui, on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons; il est homme à y jouer son rôle à merveille, et à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE.

Mais apprends-moi....

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous; le voilà qui revient.

SCENE XV.

M. JOURDAIN *seul.*

Que diable est-ce-là? Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher; et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs; il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux; et je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis [13].

SCENE XVI.

M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voici monsieur le comte, et une dame qu'il mène par la main.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Dieu ! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir tout-à-l'heure.

SCENE XVII.

DORIMENE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur dit comme cela, qu'il va venir ici tout-à-l'heure. [14]

DORANTE.

Voilà qui est bien.

SCENE XVIII.

DORIMENE, DORANTE.

DORIMENE.

Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, madame, que mon amour choisisse pour vour régaler [m], puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne ?

DORIMENE.

Mais, vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé, les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présens ont suivi. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point; et, pied-à-pied, vous gagnez mes résolutions [n]. Pour moi, je ne puis plus ré-

pondre de rien ; et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi, madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne fassiez tout mon bonheur ?

DORIMENE.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union * dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite, ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin, j'en viens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi, m'inquiètent par deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois ; et l'autre, que je suis sure, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah, madame, ce sont des bagatelles, et ce n'est pas par-là.....

DORIMENE.

Je sais ce que je dis; et entr'autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix....

DORANTE.

Hé, madame, de grace, ne faites pas tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous; et souffrez..... Voici le maître du logis.

SCENE XIX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

M. JOURDAIN *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimene.*

Un peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc ?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE.

Madame, monsieur Jourdain sait son monde.

M. JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; et si j'avois aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le ciel..... envieux de mon bien.... m'eût accordé.... l'avantage de me voir digne..... des.....

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands complimens; elle sait que (*bas à Dorimene.*) vous êtes homme d'esprit. C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMENE *bas à Dorante.*

Il n'est pas mal-aisé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout-à-fait.

DORIMENE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

M. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, madame, pour mériter cette grace.

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Ne pourrois-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

Comment? Gardez-vous-en bien. Cela seroit vilain à vous; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas (*haut.*) vous qui lui eussiez fait ce présent. Monsieur Jourdain, madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi!

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Je ne sais quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMENE.

C'est bien de la grace qu'il me fait.

M. JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les graces, et.....

DORANTE.

Songeons à manger.

SCENE XX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *à M. Jourdain.*

Tout est prêt, monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table ; et qu'on fasse venir les musiciens.

SCENE XXI.

ENTRÉE DE BALLET.

Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORIMENE, M. JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS, UN LAQUAIS.

DORIMENE.

Comment, Dorante ? voilà un repas tout-à-fait magnifique !

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, madame, et je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

(*Dorimène, M. Jourdain, Dorante, et les trois musiciens se mettent à table.*)

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère, et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les règles ; il y

auroit par-tout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manqueroit pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donneroit, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux ; de vous parler d'un pain de rive à bizeau doré, relevé de croûte par-tout, croquant tendrement sous la dent ; d'un vin à séve veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant ; d'un quarré de mouton gourmandé de persil ; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui, sous les dents, est une vrai pâte d'amande ; de perdrix relevées d'un fumet surprenant ; et pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon, cantonné de pigeonneaux, et couronné d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance ; et, comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMENE.

Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN.

Ah ! que voilà de belles mains !

DORIMENE.

Les mains sont médiocres, monsieur Jourdain ; mais vous voulez parler d'un diamant, qui est fort beau.

M. JOURDAIN.

Moi, madame ! Dieu me garde d'en vouloir parler ; ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIMENE.

Vous êtes bien dégoûté.

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté.....

DORANTE, *après avoir fait signe à M. Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain et à ces messieurs, qui nous feront la grace de nous chanter un air à boire.

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique, et je me vois ici admirablement régalée.

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas.....

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs ; ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

PREMIER et SECOND MUSICIENS *ensemble, un verre à la main.*

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour:
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,

Et je sens pour tous deux redoubler mon amour:
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits!
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECOND ET TROISIÈME MUSICIENS *ensemble.*

Buvons, chers amis, buvons,
Le tems qui fuit nous y convie:
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours.
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir et la gloire,
N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus ; du vin par-tout : versez, garçon ; versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMENE.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter ; et cela est tout-à-fait beau.

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici, madame, quelque chose de plus beau.

DORIMENE.

Ouais ! monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment, madame ! pour qui prenez-vous monsieur Jourdain ?

M. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore ?

DORANTE *à Dorimène.*

Vous ne le connoissez pas.

M. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMENE.

Oh ! je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que monsieur Jourdain, madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMENE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je serois....

SCENE II.

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

Ah, ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien; c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence [5], et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, madame Jourdain ? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régal à madame ? Apprenez que c'est moi, je vous prie ; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

M. JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'est monsieur le Comte qui donne tout ceci à madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

Madame JOURDAIN.

Ce sont des chansons que cela ; je sais ce que je sais.

DORANTE.

Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, monsieur, et je vois assez clair. Il y a long-tems que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, madame, pour une grande dame, cela n'est ni beau, ni hon-

nête à vous, de mettre de la dissention dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE *suivant Dorimène qui sort.*

Madame, holà ! madame, où courez-vous ?

M. JOURDAIN.

Madame... Monsieur le Comte, faites-lui mes excuses, et tâchez de la ramener.

SCENE III.

MADAME JOURDAIN, M. JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Ah ! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits ! Vous me venez faire des affronts devant tout le monde; et vous chassez de chez moi des personnes de qualité !

Madame JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN.

Je ne sais qui me tient, maudite, que je ne

vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(*Les laquais emportent la table.*)

Madame JOURDAIN *sortant.*

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends; et j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCÈNE IV.

MONSIEUR JOURDAIN *seul.*

Elle est arrivée bien malheureusement. J'étois en humeur de dire de jolies choses; et jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCENE V.

M. JOURDAIN, COVIELLE *déguisé.*

COVIELLE.

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN.

Non, monsieur.

COVIELLE *étendant la main à un pied de terre.*

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN.

Moi ?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser.

M. JOURDAIN.

Pour me baiser ?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu monsieur votre père.

M. JOURDAIN.

De feu monsieur mon père ?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous ?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon père ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE.

Assurément.

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

COVIELLE.

Sans doute.

M. JOURDAIN.

Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE.

Lui, marchand ? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux ; et, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui, et en donnoit à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père étoit gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

COVIELLE.

Depuis avoir connu [p] feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous savez que le fils du grand Turc est ici?

M. JOURDAIN.

Moi ! Non.

COVIELLE.

Comment! Il a un train tout-à-fait magnifique; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, je ne savois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc?

COVIELLE.

Oui; et il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du grand Turc?

COVIELLE.

Le fils du grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler onch alla moustaphgidélum amanachen varahini oussere carbulath*, c'est-à-dire, n'as-tu pas vu une jeune belle personne, qui est la fille de monsieur Jourdain, gentilhomme Parisien?

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc dit cela de moi?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particuliérement, et que j'avois vu votre fille : Ah! me dit-il : *marababa sahem !* c'est-à-dire, ah, que je suis amoureux d'elle !

M. JOURDAIN.

Marababa sahem veut dire, ah, que je suis amoureux d'elle !

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurois jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire : Ah, que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce turc.

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *caracacamouchen ?*

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen ? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire, ma chère ame.

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen veut dire ma chère ame ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux ! *Caracacamouchen*, ma chère ame. Diroit-on jamais cela ? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. JOURDAIN.

Mamamouchi?

COVIELLE.

Oui, *Mamamouchi* : c'est - à - dire, en notre langue, Paladin. Paladin, ce sont de ces anciens..... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde ; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc m'honore beaucoup ; et je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remercîmens.

COVIELLE.

Comment ! le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici ?

COVIELLE.

Oui ; et il a amené toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allée mettre en tête un certain Cléonte ; et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du grand Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir ; on me l'a montré : et l'amour qu'elle a pour l'un, pourra passer aisément à l'autre, et..... Je l'entends venir ; le voilà.

SCENE VI.

CLÉONTE *en Turc*, TROIS PAGES *portant la veste de Cléonte*, MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE.

CLÉONTE.

Ambousahim oqui boraf, Giourdina, Salamaléqui.

COVIELLE *à M. Jourdain.*

C'est-à-dire, monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

M. JOURDAIN.

Je suis très-humble serviteur de son Altesse Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto oustin moraf.

CLÉONTE.

Oustin yoc catamaléqui basam basa alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le ciel vous donne la force des lions, et la prudence des serpens.

M. JOURDAIN.

Son Altesse Turque m'honore trop; et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.

Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.

CLÉONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il a dit que vous alliez vîte avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

M. JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots ?

COVIELLE.

Oui. La langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vîte où il souhaite.

SCENE VII.

COVIELLE *seul.*

Ah, ah, ah ! ma foi, cela est tout-à-fait drôle. Quelle dupe ! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah, ah !

SCENE VIII.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Je vous prie, monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah, ah! Covielle, qui t'auroit reconnu? Comme te voilà ajusté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah, ah!

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une chose, monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, monsieur, à deviner le stratagême dont nous nous servons auprès de monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagême, mais je devine

qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je sais, monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE.

Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCÈNE IX.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *assistans du Muphti, chantans et dansans.*

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

Six Turcs entrent gravement deux à deux, au son des instrumens. Ils portent trois tapis qu'ils lèvent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs chantans passent par-dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre. Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et se mettent dessus à genoux. Le muphti et les dervis restent debout au milieu d'eux. Et pendant que le muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces, sans proférer une seule parole, les Turcs assistans se prosternent jusqu'à terre, chantant alli, *lèvent les bras au ciel, en chant* alla *; ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se lèvent tous, chantant* alla ekber; *et deux dervis vont chercher M. Jourdain.*

SCENE X.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *chantans et dansans*, M. JOURDAIN, *vêtu à la Turque, la tête rasée, sans turban et sans sabre.*

LE MUPHTI *à M. Jourdain.*

Se ti sabir,
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star Muphti,
Ti qui star ti
Non intendir;
Tazir, tazir.

(*Deux dervis font retirer M. Jourdain.*)

SCENE XI.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS *chantans et dansans.*

LE MUPHTI.

Dicé, Turqué, qui star quista.
Anabatista, Anabatista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuinglista?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Hussita? Morista? Fronista?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star Pagana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Lutérana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina ? Moffina? Zurina ?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPTHI.

Ioc, ioc, ioc. Mahamétana, Mahamétana ?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamara, Como chamara ?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI *sautant.*

Giourdina, Giourdina.

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahaméta, per Giourdina.

Mi prégar, séra é matina.
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina;
Dar Turbanta, è dar scarrina,
Con galéra, è brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahaméta, per Giourdina.
Mi prégar séra é matina.

(*Aux Turcs.*)

Star bon Turca Giourdina?

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI *chantant et dansant.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

SCENE XII.

TURCS *chantans et dansans.*

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

SCENE XIII.

LE MUPHTI, DERVIS, M. JOURDAIN, TURCS *chantans et dansans.*

Le mupthi revient coëffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux dervis qui portent l'alcoran, et qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.

Les deux autres dervis amènent M. Jourdain, et le font mettre à genoux, les mains par terre; de façon que son dos, sur lequel est mis l'alcoran, sert de pupître au muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de tems en tems sur l'alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation; après quoi, en levant les bras au ciel, le muphti crie à haute voix, hou.

Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistans, s'inclinant et se relevant alternativement, chantent aussi hou, hou, hou.

M. JOURDAIN, *après qu'on lui a ôté l'alcoran de dessus le dos.*

Ouf.

LE MUPHTI *à M. Jourdain.*

Ti non star furba.

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non star forfanta ?

LES TURÇS.

No, no, no.

LE MUPHTI *aux Turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non star furba ?
No, no, no.
Non star forfanta ?
No, no, no.
Donar turbanta.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansans mettent le turban sur la tête de M. Jourdain au son des instrumens.

LE MUPHTI *donnant le sabre à M. Jourdain.*

Ti star nobile, non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

LES TURCS *mettant le sabre à la main.*

Ti star nobile, non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansans donnent en cadence plusieurs coups de sabre à M. Jourdain.

LE MUPHTI.

Dara, dara.
Bastonnara.

LES TURCS.

Dara, dara.
Bastonnara.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansans donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI.

Non tener honta
Questa star l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener honta
Questa star l'ultima affronta.

Le Muphti commence une troisième invocation. Les Dervis le soutiennent par-dessous les bras avec respect; après quoi les Turcs, chantans et dansans, sautant autour du Muphti, se retirent avec lui et emmènent M. Jourdain.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.[17]

SCENE PREMIERE.

Madame JOURDAIN, M. JOURDAIN.

Madame JOURDAIN.

AH, mon Dieu, miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un momon que vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque ? Parlez donc, et qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Comment donc ?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous dire, avec votre *Mamamouchi* ?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Quelle bête est-ce-là ?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, Paladin.

Madame JOURDAIN.

Baladin ? Etes-vous en âge de danser des ballets ?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante ! Je dis Paladin : c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc ?

M. JOURDAIN.

Mahaméta per Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. JOURDAIN.

Giourdina, c'est-à-dire, Jourdain.

Madame JOURDAIN.

Hé bien ! quoi, Jourdain ?

M. JOURDAIN.

Voler far un Paladina de Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire, cela ?

M. JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire ?

M. JOURDAIN.

Dara, dara, bastonnara.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

M. JOURDAIN.

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que tout cela ?

M. JOURDAIN *chantant et dansant.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(Il tombe par terre.)

Madame JOURDAIN.

Hélas ! mon Dieu, mon mari est devenu fou !

M. JOURDAIN *se relevant et s'en allant.*

Paix, insolente. Portez respect à monsieur le *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN *seule.*

Où est-ce donc qu'il a perdu l'esprit ? Courons l'empêcher de sortir. (*appercevant Dorimène et Dorante.*) Ah, ah ! voici justement le reste de notre écu ! Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCENE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

Oui, madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; et je ne crois pas que dans tout le monde, il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre; et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMENE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux, enfin, vous empêcher vos profusions; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec

vous. C'en est le vrai secret ; et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE.

Ah, madame ! est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution ?

DORIMENE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur ; et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme : la figure en est admirable.

SCENE III.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

DORANTE.

Monsieur, nous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand-Turc.

M. JOURDAIN *après avoir fait les révérences à la turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des serpens, et la prudence des lions.

DORIMENE.

J'ai été bien aise d'être des premiers, monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'est rien; j'excuse en elle un pareil mouvement : votre cœur lui doit être précieux; et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, madame, que M. Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent;

et qu'il sait, dans sa grandeur, connoître encore ses amis.

DORIMENE.

C'est la marque d'une ame tout-à-fait généreuse.

DORANTE.

Où est donc son altesse turque ? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN.

Le voilà qui vient; et j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCENE IV.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLÉONTE *habillé en Turc.*

DORANTE *à Cléonte.*

Monsieur, nous venons faire la révérence à votre altesse, comme ami de M. votre beau-père; et l'assurer avec respect de nos très-humbles services.

M. JOURDAIN.

Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites ? Vous verrez qu'il vous répondra ; et il parle turc à merveille.

(*à Cléonte.*)

Hola ! où diantre est-il allé ? *Strouf, strif, strof,*

straf. Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnore;* et Madame, une *granda dama, granda dama.* (*Voyant qu'il ne se fait point entendre.*) Ah! (*à Cléonte.*)

(*montrant Dorante.*)

Monsieur lui *Mamamouchi* François, et madame, *Mamamouchi* Françoise. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon! voici l'interprète.

SCENE V.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLEONTE *habillé en Turc*, COVIELLE *déguisé.*

M. JOURDAIN.

Où allez-vous donc? Nous ne saurions rien dire sans vous. (*montrant Cléonte.*) Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services.

(*à Dorimène et à Dorante.*)

Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE.

Catalé qui tubal ourin soter amalouchan.

M. JOURDAIN *à Dorimène et à Dorante.*

Voyez-vous ?

COVIELLE.

Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout tems le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit, qu'il parle turc.

DORIMENE.

Cela est admirable !

SCENE VI.

LUCILE, CLÉONTE, M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.

M. JOURDAIN.

Venez, ma fille ; approchez-vous ; et venez donner la main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon père ! comme vous voilà fait? Est-ce une comédie que vous jouez ?

M. JOURDAIN.

Non, non : ce n'est pas une comédie ; c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'hon-

heur pour vous qui se peut souhaiter.[1] (*montrant Cléonte.*) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon père ?

M. JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez graces au ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN.

Ah! que de bruit! Allons, vous dis-je. Çà, votre main.

LUCILE.

Non, mon père; je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de..... (*reconnoissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon père; je vous dois entiérement obéissance; et c'est vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. JOURDAIN.

Ah ! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir ; et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE DERNIÈRE.

Madame JOURDAIN, CLÉONTE, Monsieur JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, DORIMENE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

Comment donc ? Qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant ?

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

Madame JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

M. JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand-Turc.

Madame JOURDAIN.

Avec le fils du Grand-Turc ?

M. JOURDAIN.

(*montrant Covielle.*)

Oui. Faites-lui faire vos complimens par le truchement que voilà.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire du truchement ; et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura pas ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

DORANTE.

Comment, madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là ? Vous refusez son Altesse Turque pour gendre ?

Madame JOURDAIN.

Mon Dieu, monsieur ! mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE.

C'est une grande gloire qui n'est pas à rejeter.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'est l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéresser dans vos avantages.

Madame JOURDAIN.

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

Madame JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un Turc ?

DORANTE.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte ?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grande dame?

Madame JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet ? Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Madame JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN.

Ah ! que de bruit !

LUCILE.

Ma mère!

Madame JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN *à madame Jourdain.*

Quoi ! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit ?

Madame JOURDAIN.

Oui. Elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE *à madame Jourdain.*

Madame !

Madame JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous ?

COVIELLE.

Un mot.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE *à M. Jourdain.*

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Madame JOURDAIN.

Je n'y consentirai point.

COVIELLE.

Ecoutez-moi seulement.

Madame JOURDAIN.

Non.

M. JOURDAIN *à madame Jourdain.*

Ecoutez-le.

Madame JOURDAIN.

Non : je ne veux pas l'écouter,

M. JOURDAIN.

Il vous dira.....

Madame JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous ferait-il mal, de l'entendre ?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Madame JOURDAIN.

Et bien ! quoi ?

COVIELLE *bas à madame Jourdain.*

Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand-Turc ?

Madame JOURDAIN *bas à Covielle.*

Ah, ah !

COVIELLE *bas à madame Jourdain.*

Et moi Covielle qui suis le truchement.

Madame JOURDAIN *bas à Covielle.*

Ah ! comme cela, je me rends.

COVIELLE *bas à madame Jourdain.*

Ne faites pas semblant de rien.

Madame JOURDAIN *haut.*

Oui. Voilà qui est fait; je consens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah! voilà tout le monde raisonnable.

(*à madame Jourdain.*)

Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du Grand-Turc.

Madame JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, madame et moi.

Madame JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE *bas à M. Jourdain.*

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN.

(*bas.*) (*haut.*)
Bon, bon! Qu'on aille querir le notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à son Altesse Turque.

M. JOURDAIN.

C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

Madame JOURDAIN.

Et Nicole?

M. JOURDAIN.

Je la donne au truchement, et ma femme à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. (*à part.*) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

FIN DU CINQUIEME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

PREMIERE ENTRÉE.

UN DONNEUR DE LIVRES *dansant*, IMPORTUNS *dansans*, DEUX HOMMES *du bel air*, DEUX FEMMES *du bel air*, DEUX GASCONS, UN SUISSE, UN VIEUX BOURGEOIS *babillard*, UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde*, TROUPE DE SPECTATEURS *chantans*.

CHŒURS DE SPECTATEURS *au donneur de livres.*

A moi, monsieur, à moi; de grace, à moi, monsieur:
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

PREMIER HOMME *du bel air.*

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient.
Quelques livres ici; les dames vous en prient.

SECOND HOMME *du bel air.*

Holà, monsieur! monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

PREMIERE FEMME *du bel air.*

Mon Dieu! qu'aux personnes bien faites
On sait peut rendre honneur céans!

SECONDE FEMME *du bel air.*

Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour mesdames les grisettes.

PREMIER GASCON.

Ah ! l'homme aux libres, qu'on m'en vaille.
J'ai déjà lé poulmon usé.
Bous boyez qué chacun mé raille.
Et jé suis escandalisé
Dé boir aux mains dé la canaille,
Ce qui m'est par bous réfusé.

SECOND GASCON.

Hé, cadédis, monseu, boyez qui l'on pût être.
Un libret, jé vous prie, au Varon d'Asbarat.
Jé pense, mordi ! qué lé fat
N'a pas l'honnur dé mé connoître.

UN SUISSE.

Montsir le donner de papieir,
Que vuel dir sti façon de fivre ?
Moi l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre avoir ein liffre.
Pardi ! mon foi, montsir, je pense vous l'être ifre.

(*Le donneur de livre, fatigué par les importuns qu'il trouve toujours sur ses pas, se retire en colère.*)

UN VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait.

Et cela sans doute est laid,
Que notre fille
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait ;
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille
Pour être placée au sommet
De la salle où l'on met
Les gens de l'intriguet !
De tout ceci franc et net,
Je suis mal satisfait ;
Et cela sans doute est laid.

UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Il est vrai que c'est une honte ;
Le sang au visage me monte ;
Et ce jeteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal :
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal,
Et que ces jours passés un comte

Fut prendre la première au bal.
Il l'entend mal ;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES *du bel air.*

Ah! quel bruit!

FEMMES *du bel air.*

Quel fracas, quel chaos, quel mélange

HOMMES *du bel air*

Quelle confusion, quelle cohue étrange!
Quel désordre, quel embarras!

PREMIERE FEMME *du bel air.*

On y sèche.

SECONDE FEMME *du bel air.*

L'on n'y tient pas.

PREMIER GASCON.

Bentre! je suis tout à vout.

SECOND GASCON.

J'enrage, Dieu mé damne

LE SUISSE.

Ah! que l'y faire saif dans sti sal de cians!

PREMIER GASCON.

Jé murs.

SECOND GASCON.

Jé perds la tramontane.

LE SUISSE.

Mon foi, moi, le foudrois être hors de dedans.

LE VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas.
Tout ce fracas,
Cet embarras.
Me pèse par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A ballet ni comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas.

LA VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis;
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.

Ils seront bien ébaubis,
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion règne dans cette salle,
Et j'aimerois mieux être au milieu de la halle.
Si jamais je reviens à semblable régale,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.

Le donneur de livres revient avec les importuns qui l'ont suivi.

CHŒUR DE SPECTATEURS.

A moi, monsieur, à moi; de grace, à moi, monsieur,
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

Les importuns ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les distribuent aux spectateurs, pendant que le donneur de livres danse : après quoi, ils se joignent à lui, et forment la première entrée.

DEUXIÈME ENTRÉE.

ESPAGNOLS.

TROIS ESPAGNOLS *chantans*,
ESPAGNOLS *dansans*.

PREMIER ESPAGNOL.

Se que me muero de amor
Y solicito el dolor.

A un muriendo de querer
De tant buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi-deseo el rigor.

Se que me muero de amor
Y solicito el dolor.

Lisonjea me la suerte
Con piedad tan avertida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte
Vivir del golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Se que me muero de amor
Y solicito el dolor.

(*Danse de six Espagnols, après laquelle deux autres Espagnols dansent ensemble.*)

PREMIER ESPAGNOL.

Ay que locura, con tanto rigor
Quexarse de amor
Del nifio bonito
Que toto es dulçura.
Ay que locura,
Ay que locura.

SECOND ESPAGNOL.

El dolor solicita,
El que al dolor se da.
Ynadie de amor muere
Sino quien no save amar.

PREMIER ET SECOND ESPAGNOLS.

Dulce muerte es al amor
Con correspondencia ygual,
Ysi esta gazamos oy,
Porque la quietes turbar?

TROISIEME ESPAGNOL.

Alegrese enamorado
Y tome mi parecer
Que en esto dequerer
Todo es allar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fiestas,
Vaya de vayle,

Alegria, alegria alegria.
Que esto de dolor es fantasia.

TROISIÈME ENTRÉE.

ITALIENS.

UNE ITALIENNE *chantante*, UN ITALIEN *chantant*, ARLEQUIN, TRIVELINS et SCARAMOUCHES *dansans*.

L'ITALIENNE.

Di rigori armata il seno
Contro amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno.
In mirar duo vaghi rai,
Ahi che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco.

Ma si caro e'l mio tormento
Dolce è si la piaga mia
Ch'il penare è mio contento,
E'l sanarmi è tirannia.

Ahi che più giova, e piace
Quanto amor è più vivace.

Deux Scaramouches et deux Trivelins représentent, avec Arlequin, une nuit à la manière des comédiens italiens.

L'ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapisce il contento,
D'amor ne la scola
Si coglie il momento.

L'ITALIENNE.

Insi che florida
Ride l'étà.
Che pur tropp'horrida,
Da noi sen va.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Sù cantiamo
Sù gaudiamo
Ne bei di di gioventù;
Perduto ben non si racquista più.

L'ITALIEN.

Pupilla che vaga
Mill'alme incantena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

L'ITALIENNE.

Ma poiche frigida
Langue l'étà,
Piu l'alma rigida
Fiamme non ha.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Sù cantiamo
Sù gaudiamo
Ne bei dì di gioventù;
Perduto ben non si racquista più.

Les Scaramouches et les Trivelins finissent l'entrée par une danse.

QUATRIÈME ENTRÉE.

FRANÇOIS.

DEUX POITEVINS *chantans et dansans*, POITEVINS et POITEVINES *dansans*.

PREMIER POITEVIN.

Ah! qu'il fait beau dans ces bocages!
Ah! que le ciel donne un beau jour!

SECOND POITEVIN.

Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux Echos son doux retour:
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Vois, ma Climène,
Vois, sous ce chêne

S'entrebaiser ces oiseaux amoureux :
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne ;
De leurs doux feux
Leur ame est pleine.
Qu'ils sont heureux!
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Etre comme eux.

Trois Poitevins et trois Poitevines dansent ensemble.

CINQUIÈME et dernière ENTRÉE.

Les Espagnols, les Italiens et les François se mêlent ensemble, et forment la dernière entrée.

CHŒUR DES SPECTATEURS.

Quels spectacles charmans! quels plaisirs goûtons-nous!
Les Dieux même les Dieux n'en ont point de plus doux.

FIN DU BALLET DES NATIONS.

Noms des personnes qui ont chanté et dansé dans le Bourgeois Gentilhomme, *comédie-ballet.*

DANS LE PREMIER ACTE.

Une Musicienne, *mademoiselle Hilaire.* Premier Musicien, *le sieur Langeais.* Second Musicien, *le sieur Gaye.* Danseurs, *les sieurs la Pierre, Saint-André et Magny.*

DANS LE SECOND ACTE.

Garçons Tailleurs dansans, *les sieurs Dolivet, le Chantre, Bonard, Isaac, Magny et Saint-André.*

DANS LE TROISIÈME ACTE.

Cuisiniers dansans....

DANS LE QUATRIÈME ACTE.

Premier Musicien, *le sieur la Grille.* Second Musicien, *le sieur Morel.* Troisième Musicien, *le sieur Blondel.*

CEREMONIE TURQUE.

Le Mufti chantant, *le sieur Chiaccherone.* Dervis chantans, *les sieurs Morel, Gingan le cadet, Noblet et Philbert.* Turcs assistans du Mufti chantans, *les sieurs Estival, Blondel, Gingan*

l'aîné, *Hedouin*, *Rebel*, *Gillet*, *Fernon le cadet*, *Bernard*, *Deschamps*, *Langeais et Gaye*. Turcs assistans du Mufti dansans, *les sieurs Beauchamp*, *Dolivet*, *la Pierre*, *Favier*, *Mayeu*, *Chicanneau*.

DANS LE CINQUIÈME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

Première entrée. Un donneur de livres dansant, *le sieur Dolivet*. Importuns dansans, *les sieurs Saint-André*, *la Pierre et Favier*. Premier Homme du bel air, *le sieur le Gros*. Second Homme du bel air, *le sieur Rebel*. Première Femme du bel air.... Seconde Femme du bel air.... Premier Gascon, *le sieur Gaye*. Second Gascon, *le sieur Gingan le cadet*. Un Suisse, *le sieur Philbert*. Un vieux Bourgeois babillard, *le sieur Blondel*. Une vieille Bourgeoise babillarde, *le sieur Langeais*. Troupe de Spectateurs chantans, *les sieurs Estival*, *Hedouin*, *Morel*, *Gingan l'aîné*, *Fernon*, *Deschamps*, *Gillet*, *Bernard*, *Noblet*, *quatre Pages de la musique*. Filles coquettes, *les sieurs Jeannot*, *Pierrot*, *Renier*, *un Page de la Chapelle*.

Deuxième entrée. Premier Espagnol chantant, *le sieur Morel*. Second Espagnol chantant, *le sieur Grillet*. Troisième Espagnol chantant,

le sieur Martin. Espagnols dansans, *les sieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Lestang, Isaac et Joubert.* Deux autres Espagnols dansans, *les sieurs Beauchamp et Chicanneau.*

TROISIÈME ENTRÉE. Une Italienne chantante, *mademoiselle Hilaire.* Un Italien chantant, *le sieur Gaye.* Scaramonches dansans, *les sieurs Beauchamps et Mayeu.* Trivelins dansans, *les sieurs Magny et Foignard le cadet.* Arlequin, *le sieur Dominique.*

QUATRIÈME ENTRÉE. Premier Poitevin chantant et dansant, *le sieur Noblet.* Second Poitevin chantant et dansant, *le sieur la Grille.* Poitevins dansans, *les sieurs la Pierre, Favier et Saint-André.* Poitevines dansantes, *les sieurs Favre, Foignard et Favier le jeune.*

REMARQUES

GRAMMATICALES

SUR LE BOURGEOIS

GENTILHOMME.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

[a] « *Qui chatouille davantage que. Davantage* » n'emporte point de *que*, il falloit *plus que.*

[b] » *Pour lui. Lui* est une faute, se rapportant à » l'*intérêt.*

SCENE II.

[c] » *Les manquemens des grands capitaines*, pour » *les fautes*, ne se diroit plus.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

[d] » *Vivre dans une même envie.* Expression impropre et peu françoise.

[e] » *D'entrer sous l'amoureuse loi.* Même obser- » vation.

ACTE II.

SCENE I.

[f] » *Qu'une personne comme vous ait un concert* » *de musique chez soi.* L'exactitude demanderoit » *chez elle.*

ACTE III.

SCENE IV.

[g] » *Par où il se demange.* Il faudroit *où il lui* » *demange.*

SCENE V.

[h] » *La comédie qu'on fait chez le roi*, ne se diroit » plus aujourd'hui.

SCENE VI.

[i] » *Chez qui j'avois commerce.* Même observation.

SCENE IX.

[k] » *Je veux faire autant de pas qu'elle au change-* » *ment.* Le tour a paru vicieux.

SCENE X.

[l] *Appaiser des choses.* Ne se dit guères.

SCENE XVIII.

[m] » *Pour vous régaler.* Ne se diroit pas aujour-
» d'hui.

[n] » *Vous gagnez mes résolutions.* Pour dire *vous*
» *me faites faire ce que je ne veux pas*, a paru im-
» propre.

[o] » *Composer une union.* Plusieurs auroient mieux
» aimé *former.*

ACTE IV.

SCENE V.

[p] « *Depuis avoir.* Ne se dit plus.

ACTE V.

SCÈNE VI.

[q] » *Qui se peut souhaiter.* La plupart auroient
» mieux aimé *qui se puisse.*

OBSERVATIONS

DE L'ÉDITEUR

SUR

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

ACTE PREMIER.

Si le premier acte *du Misantrope* est la plus heureuse exposition d'un sujet dans le genre noble, celui du *Bourgeois Gentilhomme* a le même avantage dans le genre comique et plaisant. Les ridicules des différens maîtres que la sottise du Bourgeois rassemble chez lui, y sont peints avec la vérité la plus gaie. Ils servent de relief à celui de M. Jourdain, dont la bêtise naïve et folle augmente par degrés, au point de justifier, à bien des égards, l'extravagance du dénoûment auquel Molière a eu recours pour varier les intermèdes de cet ouvrage. Qui est-ce qui n'a pas ouï parler, de notre tems, d'un jeune écrivain chez qui une crédulité sans bornes et aussi stupide que celle de M. Jourdain n'excluoit pas une sorte de talent, et a fourni

des scènes aussi bouffonnes que *la Cérémonie Turque* ?

Tel avoit été avant lui l'abbé de Saint-Martin de Caen, autrement appelé l'abbé Malotru, chez lequel trois prétendus ambassadeurs vinrent de la part du Roi de Siam l'engager à passer dans ses Etats, pour devenir son premier Mandarin. Les ambassadeurs furent reçus très-sérieusement de la part de l'abbé, qui répondit à leur truchement, et qui, après les avoir comblés de présens, se préparoit effectivement à partir avec eux pour aller convertir à la foi chrétienne le royaume de Siam. C'est cependant ce même abbé qui a embelli les places publiques de Caen de beaucoup de statues, qui fonda une chaire de théologie dans la même ville, et plusieurs prix destinés aux plus habiles poëtes et musiciens, et qui avoit fait graver sur sa porte, qu'*un citoyen étoit moins né pour lui-même que pour la République* (1). Serait-il aisé de décider quel étoit le plus crédule de M. Jourdain ou de l'abbé Malotru? Et la farce des ambassadeurs de Siam ne donne-t-elle pas à celle du Mufti quelque vraisemblance?

SCENE II.

[2] *Je me suis fait faire cette indienne-ci..... Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.* Il faut remarquer que l'acteur qui représente M. Jourdain, n'oseroit aujourd'hui pa-

(1) *Non nobis, sed reipublicæ nati sumus.*

roître avec une robe de chambre d'indienne, et qu'en s'accommodant à notre luxe par une étoffe de plus grand prix, il est obligé de changer le mot d'indienne qui se trouve dans son rôle.

ACTE II.

SCENE VI.

ON trouve par-tout, et même dans la Vie de Molière, que le célèbre M. Rohaut (1) étoit l'original du philosophe de cette scène.

Ce que n'ont pas remarqué les partisans de ce conte, et ce qui sembleroit devoir l'appuyer, c'est que la définition de la physique par le maître de philosophie, est presque mot à mot la table des chapitres de la troisième partie du Traité de Physique de M. Rohaut; mais ce traité ne parut chez *Savreux* qu'en 1671, c'est-à-dire, un an après *le Bourgeois Gentilhomme*. D'ailleurs, on ne sauroit se persuader que Molière ait cherché à couvrir de ridicule un homme qui en avoit peu, puisqu'il étoit un de ses amis particuliers. S'il eût fait entrer dans sa pièce un peintre et un poëte, il eût été aussi na-

---

(1) Jacques Rohaut, d'Amiens en Picardie, mourut à Paris en 1675; il est enterré à Sainte Geneviève, où l'on voit son épitaphe à côté de celle de Descartes.

turel de croire qu'il vouloit porter sur le théâtre et Chapelle et Mignard, avec lesquels il vivoit dans la plus grande intimité, ainsi qu'avec M. Rohaut.

L'anecdote du chapeau de cet illustre Cartésien, emprunté pour en couvrir l'acteur qui jouait le maître de philosophie, est donc au moins très-suspecte. Si Molière, pour ce personnage, avoit eu besoin de le dessiner d'après nature, il y avoit alors à Paris un pédant fameux qui se qualifioit *Modérateur de l'académie des philosophes orateurs*, et qui donnoit des leçons publiques d'éloquence dans une chambre qu'il occupoit à la place Dauphine. *Jean de Soudière*, *écuyer*, *seigneur de Riche-Source*, étoit un modèle plus fait pour le crayon d'un poëte dramatique que le sage M. Rohaut.

Le misérable déclamateur dont nous venons de parler, mourut à Paris en 1695 ou 1696 : ce qu'il y a d'étonnant dans l'histoire de ce fou lettré, c'est que l'illustre Fléchier fut un de ses disciples, et qu'on connoît un madrigal de ce prélat, adressé au sieur de Riche-Source, que ce dernier fit imprimer à la tête de son Cours d'éloquence de la Chaire, en 1662.

Les plaisanteries du maître de philosophie, devenu dans la même scène maître de langue, étoient une critique d'un ouvrage ridicule de grammaire de ce tems-là : c'est ainsi que, dans un de nos intermèdes qui a pour titre *la Fille mal gardée*, M. Favard ridiculise la singulière invention de composer de la musique par la chance des dés, qui avoit été sérieusement proposée dans un de nos journaux.

Il faut encore observer, par rapport à cette scène, que M. de Marivaux dans sa *Surprise de l'amour*, s'en souvint utilement dans les questions que fait *Lubin à M. Hortensius.*

ACTE III.

SCENE III.

4 L'EXCELLENTE Nicole (1), dont le rire jette tant de gaîté dans le commencement de cet acte, dit, dans la scène troisième, en parlant des maîtres de chant et de danse de M. Jourdain, *qu'ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour crotter les planchers de la maison.*

Cette plaisanterie ne peint plus aujourd'hui les maîtres fameux de cette espèce, qu'on ne trouve pas plus à pied, qu'un médecin sur une mule.

SCENE IV.

5 *Donné à vous une fois deux cents louis.* Le louis valoit alors onze liv. Voyez le Blanc, Traité des

(1) La demoiselle Beauval joua ce rôle si supérieurement, que Louis XIV, à qui elle avoit déplu dans son début, dit à Molière, après la première représentation de cette pièce : *Molière, je reçois votre Actrice.* On dit cependant que la figure et la voix de cette comédienne ne plurent jamais à ce prince.

monnoies, page 306. Ce qui est vérifié par le compte de *quatre cent soixante louis*, valant *cinq mille soixante liv.* d'argent prêté à Dorante par M. Jourdain.

SCENE V.

[6] Quelques gens remarquent, à l'égard de cette scène et du caractère de madame Jourdain, aussi neuf et aussi original que celui de madame Pernelle, qu'il ne seroit pas sûr de risquer de nos jours la rusticité sèche de ses réponses à M. le comte. Si cette crainte est fondée, tant pis pour la délicatesse outrée de nos juges, qui ne pourrait que nous écarter par-là de la nature, et qui a fait prendre à nos écrivains une uniformité de ton et de coloris faite pour rebuter, et pour nous éloigner du seul modèle que nous eussions à suivre.

SCENE VI.

[7] M. le Sage, dans son *Turcaret*, a profité de cette scène, et en général, le chevalier et sa coquette sont dessinés d'après Dorante et Dorimène *du Bourgeois Gentilhomme.* Loin que cet auteur soit le seul à qui on puisse reprocher une pareille imitation, il seroit aisé de prouver qu'à l'exception du chef-d'œuvre de *la Métromanie*, nous n'avons aucune bonne pièce qui ne doive quelque chose à Molière.

SCENE IX.

[8] Molière, dans cette scène, a fait le portrait de sa femme, et il ne paroît pas que leur mésintelligence, déjà ancienne, ait rien pris sur la

tendresse de cet époux malheureux, au moins par les inquiétudes et par le desir de plaire qu'avoit mademoiselle Molière.

Il la peint avec une bouche assez grande, mais dans laquelle on voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches. Il convient de la petitesse de ses yeux, mais il les voit pleins de feu, les plus perçans du monde, et les plus touchans. Il lui trouve une conversation charmante, un esprit fin et délicat, un sérieux intéressant; et enfin, il justifie jusqu'aux caprices auxquels elle est sujette. Rien de si vif et de si piquant que ce portrait dialogué, qu'il faut voir dans la scène dont nous parlons.

C'est un art bien sûr de réussir, que celui de mêler ainsi à la fable d'une pièce, quelques traits qui, en peignant les acteurs qui la jouent, augmentent l'illusion du spectateur.

Voilà une belle mijaurée, une pimpe-souée bien bâtie. Ces deux expressions se trouvent encore dans la dernière édition du dictionnaire de l'académie françoise. *Mijaurée, terme familier qui se dit d'une fille ou d'une femme dont les manières sont affectées et ridicules. Pimpe-souée, terme familier qui se dit d'une femme qui fait la délicate et la précieuse.* Souée, vient de l'ancien mot *Souef.* Suavis.

SCÈNE X.

[9] Autre scène de brouillerie et de raccommodement, répétée pour la troisième fois par Molière,

mais toujours neuve entre ses mains, quant à la forme. Il lui est aussi aisé de ne point se ressembler en s'imitant lui-même, que de surpasser Plaute, lorsqu'il emprunte une scène de lui.

SCENE XII.

[10] *Vous n'êtes point Gentilhomme; vous n'aurez point ma fille.* Cette exclusion que donne M. Jourdain à Cléonte, amant de sa fille, est un trait excellent de caractère; à combien de sots parmi nous échappe-t-il encore !

[11] L'expression de *Malitorne*, dont Nicole se sert dans cette scène, est un mot qui convient à son état de servante : c'est ainsi que le peuple appelle un homme gauche et mal tourné. Quelques critiques délicats, en trouvant dans le fragment de Pétrone des expressions populaires, en ont conclu la supposition de l'ouvrage; mais Pétrone les y a insérées exprès, pour distinguer l'état de ses interlocuteurs. Il est le premier des anciens qui ait observé ces nuances distinctives. La nature est un peu blessée de voir les valets de Plaute et de Térence s'exprimer aussi poliment que leurs maîtres.

SCENE XIV.

[12] Molière feint, dans cette scène, qu'il s'est fait depuis peu à Paris une *certaine mascarade, qui sent un peu sa comédie*, dit-il; c'est cette mascarade que Covielle propose à Cléonte, son maître, de répéter pour amener M. Jourdain à ses vues. C'étoit

prévenir habilement le spectateur de la bizarrerie des moyens qu'ils alloient employer pour cela ; et c'est à ces coups de maître qu'il faut regarder Molière comme l'inventeur du véritable art de la scène.

SCENE XV.

[13] *Je voudrois qu'il m'en eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.* Autre trait excellent de caractère ; Molière ne fait pas un pas dans la pièce sans augmenter le ridicule de son personnage.

SCENE XVII.

[14] *Monsieur dit comme cela qu'il va venir*, etc. Cette phrase du laquais de M. Jourdain, prouve que Molière n'a pas imité Plaute et Térence dans la pureté de langage qu'ils ont donnée aux Valets de leurs pièces (1).

ACTE IV.

SCENE II.

[15] *C'est ainsi que vous festinez les dames.* Cette façon bourgeoise de s'exprimer soutient à merveille le caractère ferme et grossier que Molière a donné

(1) *Intererit multùm, Davus ne loquatur, an Heros, etc.*
Horac. Art. Poët.

à madame Jourdain. Le trouble qu'elle apporte au repas secret que donne son mari au comte et à la marquise, est d'une vérité et d'un sel bien rares aujourd'hui ; c'est cependant ainsi qu'agit la nature, mais elle est trop rarement consultée.

SCENE V.

[16] L'empressement que témoigne dans cette scène M. Jourdain, de croire, sur le rapport d'un inconnu, que son père étoit Gentilhomme, met le comble à son ridicule. On l'a vu dans la scène neuvième du second acte, payer les titres que lui donne le garçon tailleur : *c'est ce qu'on voit tous les jours*, (dit M. Marmontel, dans sa Poëtique,) *mais il avoue qu'il les paye : voilà pour le monseigneur; c'est en quoi il enchérit sur ses modèles. Molière tire d'un sot l'aveu de ce ridicule, pour le mieux faire appercevoir dans ceux qui ont l'esprit de le dissimuler. Cette espèce d'exagération demande une grande justesse de raison et de goût. Le théâtre a son optique ; et le tableau est manqué, dès que le spectateur s'apperçoit qu'on a outré la nature.*

La cérémonie Turque qui termine cet acte, est absolument dans le genre de la farce, comme Molière l'a annoncé.

Lully, déjà célèbre, en avoit composé la musique, et fit plus pour le succès de Molière et les plaisirs de Louis : il se chargea, à Chambord, du rôle du Muphti. Le nom de *Chiaccherone* qu'on trouve dans la liste des acteurs pour le personnage en question, n'étoit qu'un nom supposé, sous lequel l'habile pantomime Lully s'étoit caché. Sa gaîté

donna à ce rôle tout le piquant dont il étoit susceptible, et l'on sait que quelques années après, Lully reparut encore à Versailles sous ce masque, malgré les avis qu'il avoit reçus que les secrétaires du roi, au nombre desquels il devoit être admis, se préparoient à lui faire, de cette complaisance pour les amusemens de son maître, une raison d'être rejeté. On trouve un détail de cette affaire, où M. de Louvois se compromit, dans la vie de Quinault, à la tête de ses ouvrages, et dans le parallèle de la musique des anciens avec la musique nouvelle, par M. *de Freneuze*.

ACTE V.

[17] Le cinquième acte, très-court, est dénoué avec la même gaîté des précédens, et les principaux acteurs de la pièce y sont ramenés avec assez de vraisemblance, quoique cela fût fort difficile ; beaucoup de dénoûmens modernes ont emprunté de celui-ci différentes situations. Cette pièce, qu'on voit toujours avec le même plaisir, étoit alors terminée par un ballet et des chants, dont les paroles sont en différentes langues.

Molière avoit fait sa cour à la reine, en faisant paroître des Espagnols chantans et dansans, tirés de la troupe qu'elle entretenoit à Paris, et qu'elle garda jusqu'en 1673.

A l'égard des paroles Françoises chantées, on est convenu plus d'une fois, dans ce commentaire, que Molière n'étoit pas heureux ; cependant, on peut y voir un duo, dont plus d'un de nos écrivains lyriques se sont approprié l'image.

Vois, ma Climène,
Vois sous ce chêne,
S'entre-baiser ces oiseaux amoureux, etc.

Ces bagatelles coûtoient peut-être à Molière plus qu'une scène excellente ; c'est ainsi qu'on ne retrouve plus la Fontaine, lorsqu'il traduit l'Eunuque de Térence. Remarquons aussi, puisque nous parlons de la Fontaine, qu'il n'écrivit pas mieux la scène lyrique que Molière. Despréaux n'eût jamais pu l'écrire ; M. de Voltaire essaya vainement ce genre. Le vrai génie, sans doute, descend difficilement à la mesure de talent que demande cette espèce de poésie.

NOUVELLES OBSERVATIONS.

Il falloit avertir le lecteur, que ce qui se trouve dans la scène sixième du Bourgeois Gentilhomme, acte 2, sur la prononciation des lettres, est tiré mot pour mot du discours de M. de Cordemoi, sur la parole, imprimé à Paris en 1668; c'est-à-dire deux ans avant cette excellente comédie. M. Cordemoi étoit lecteur du dauphin, et membre de l'académie françoise. Il falloit encore ne pas oublier que, dans ce siècle-ci, l'ambassadeur turc, Saïd Effendi, voyant représenter le Bourgeois Gentilhomme, et la cérémonie burlesque dans laquelle on le fait Mamamouchi, regarda ce divertissement comme une profanation, lorsqu'il entendit prononcer le mot sacré *Hou*, avec dérision, et avec des postures extravagantes. Molière ignoroit que le *Hou* des Arabes, qui répondoit à ces mots *sum qui sum*, avoit passé chez les Turcs, qui ne prononçoient ce mot qu'avec une crainte respectueuse.

Dans la même scène, on trouve le trait suivant: *Par ma foi, il y a plus de cinquante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien.* De pareils traits ont quelquefois l'air d'être plus grands que nature. Voyez cependant ce que dit madame de Sévigné, lettre V du tome VI, le 12 juin 1681, *Comment? J'ai donc fait un sermon sans y penser! J'en suis*

aussi étonnée que le comte de Soissons, quand on lui découvrit qu'il faisoit de la prose.

Dans la scène 2 du quatrième acte, lorsque madame Jourdain vient troubler si plaisamment le repas que donne son mari à Dorimène et à Dorante, Molière paroît avoir imité la deuxième scène du cinquième acte de l'*Asinaria* de Plaute, où Artémone vient trouver son mari Déménète chez la courtisane Philénium, et qu'elle dit franchement à cette dernière : Pourquoi reçois-tu ici mon mari? *Quid tibi hùc receptio ad te est meum virum ? . . . . Surge, amator, i domum, etc. etc.*

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

BINDING SECT. DEC 24 1968

PQ
1821
1804
t.5

Molière, Jean Baptiste Poquelin
Oeuvres de Molière

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY